



Claire Billaud

*La Passion
et l'Opéra*

La Passion et l'Opéra

Claire Billaud

Oeuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : "Au Bal masqué" par Charles Hermans (Domaine public)

En lecture libre sur Atramenta.net

Prologue

Nastassya regardait avec angoisse les préparatifs qui se faisaient à la hâte dans toute la maison.

Loin de la capitale de la Bolnarie, *Bellerive* – les noms français sonnaient plus romantiques aux oreilles des Bolnares en général, et de Nastassya en particulier – apparaissait pourtant comme un havre de paix. Mais la parenté de ses habitants avec le roi de Bolnarie, Nikolai III, venait de les rattraper.

« Tu seras la première à partir, Nastassya, lui dit son père. Notre position, et par conséquent la tienne, imposent de te mettre à l'abri le plus vite possible. Pour brouiller les pistes autant que possible, tu quittes le pays. Tu vas aller en Rodurie.

– Mais que vais-je faire là-bas ? Je n'y connais personne !

– Ce ne sera pas nécessaire. L'une de mes relations est entrée en contact avec la directrice de Sainte-Catherine, un pensionnat de jeunes filles très réputé de la capitale. Tu as été inscrite là-bas sous un faux nom. Tu vas y passer quelque temps, jusqu'à ce que les choses se calment ici. »

Nastassya n'osa pas demander ce qui se passerait si les choses ne se calmaient pas. Mais dans les deux cas, l'idée de passer du temps dans un pensionnat ne la rassurait pas du tout. Elle avait toujours été élevée et instruite à la maison, par des gouvernantes et des professeurs particuliers qui étaient venus, les uns après les autres, lui enseigner tout ce qu'une jeune fille de la haute noblesse bolnare avait besoin de savoir.

Elvira, la mère de Nastassya, devina sans doute les pensées de sa

filles, car elle prit le temps de poser sur son épaule une main rassurante.

« Ne t'en fais pas. Tu seras là-bas pour te mettre à l'abri, il n'est pas nécessaire que tu essaies d'y apprendre quoi que ce soit. De toute façon, je sais que l'éducation qui t'a été donnée ici est meilleure que ce que n'importe quel pensionnat aurait pu te donner. Tu seras probablement un exemple pour tes camarades.

– Le mieux serait qu'elle ne se fasse pas trop remarquer, corrigea son père. Ce sera mieux pour ta sécurité, Nastassya. Et tu ne seras pas seule là-bas, quelqu'un va t'y accompagner. Dimitri ? »

Un jeune homme, portant l'uniforme des gardes royaux, s'avança. Il avait environ l'âge de Nastassya, le regard vif et des cheveux bruns qui retombaient sur ses épaules. Nastassya sourit en voyant cette figure familière : Dimitri faisait partie depuis longtemps de la garde de Bellerive, et il avait été à plusieurs occasions un compagnon de jeux pour elle.

« Dimitri s'est porté volontaire pour cette mission. Il ne sera jamais très loin de toi, et il s'assurera qu'aucun danger ne te menacera. Aucun danger venant de l'extérieur, s'entend, car je ne vois pas bien ce qu'il pourrait y avoir de dangereux dans un pensionnat de jeunes filles. »

Nastassya reconnut la tendance de son père à faire de l'humour pour détendre l'atmosphère, mais ni cette plaisanterie ni la présence de Dimitri ne parvenaient à lui faire oublier son angoisse. Elle fit de son mieux pour se concentrer sur la préparation de ses bagages, embarquant ses plus belles robes et ses livres préférés, sans pouvoir s'empêcher de penser que tout cela pourrait finir livré à la fureur et aux pillages. Elle se sentit même commencer à s'évanouir à la pensée que si la situation s'envenimait encore, ce serait elle-même qui finirait déshonorée par la populace ; quelque chose l'en protégea au dernier moment, un mélange de peur de faire honte à ses parents, et de compassion pour tous ceux qui étaient dans la même situation qu'elle sans avoir la possibilité de s'enfuir.

Et lorsque le carrosse qui l'emmenait prit son départ pour la frontière de la Bolnarie et de la Rodurie, elle sentit son cœur se

déchirer en deux, entre l'image de ses parents dont elle s'éloignait et qu'elle craignait de ne plus jamais revoir, et la destination inconnue vers laquelle elle se dirigeait et dont elle ne savait pratiquement rien.

« Je suis à vos côtés, princesse, dit Dimitri pour la rassurer. Je serai votre ombre. Je ferai en sorte que rien ne vous arrive. »

Lundi 17 octobre 1853

« En cadence, mesdemoiselles ! Tenez-vous droites et continuez ! »

La salle de musique et de danse du pensionnat Sainte-Catherine à Krakynz, la capitale de la Rodurie, était le théâtre d'un étonnant spectacle de froufrous de tissus bleus, tous identiques ou presque. Le règlement du pensionnat imposait en effet aux élèves un uniforme, qui n'avait cependant rien d'austère : il s'agissait de robes pas trop démodées, ornées de dentelles, qui faisaient ressembler leurs porteuses à des poupées de luxe. Sainte-Catherine divisait ses élèves en trois classes selon leurs âges et l'avancement de leurs études : les « petites » portaient des robes roses, les « moyennes » des robes violettes, et les « grandes », à partir de seize ans, des robes bleues.

La classe des « grandes » était celle qui faisait l'objet du plus d'attentions de la part des enseignants, parce qu'elles étaient destinées à quitter bientôt le pensionnat pour rentrer dans leurs familles et se marier, ce qui en faisait en quelque sorte les preuves vivantes de l'excellence de l'éducation qui leur avait été donnée à Sainte-Catherine. Et pour cette même raison, elles étaient moins nombreuses que les « petites » ou les « moyennes », ce qui permettait à leurs enseignants d'accorder plus de temps à chacune. Douze élèves en tout et pour tout formaient l'effectif de la classe des « grandes ».

Helena Kornova, la professeure de danse, se leva et rabattit le couvercle sur le clavier du piano.

« Ce sera tout pour aujourd'hui, mesdemoiselles. Lavinia

Koreniewa et Oksana Rukhova, votre manière de vous tenir est excellente, continuez comme cela. Les autres, prenez exemple sur elles. Nous travaillerons cela davantage la prochaine fois. »

Les deux destinataires du compliment ne cachèrent pas leur fierté, et pour cause : il s'agissait des deux élèves les plus orgueilleuses de la classe. Oksana Rukhova, petite jeune fille aux boucles brunes impeccables et aux grands yeux bruns qui semblaient vouloir absorber le monde entier, était une figure singulière. Appartenant à une famille de l'ancienne noblesse rodure, elle s'était persuadée pour une raison obscure que le monde entier tournait autour d'elle, que tout ne se faisait que pour la satisfaire et que ceux qui l'entouraient n'étaient que des figurants, ou au mieux des faire-valoir. Que Mlle Kornova la félicite pour son port impeccable n'était pour elle, au fond, que l'ordre naturel des choses, ce qui ne l'empêchait pas de l'apprécier et de le montrer.

Tout cela ne plaisait guère à Lavinia Koreniewa. Fille d'un riche industriel rodure et d'une héritière anglaise, elle tenait de sa mère un raffinement tout britannique, mais aussi le côté obscur de celle qu'on appelait « la perfide Albion ». Derrière son teint de porcelaine, ses yeux d'un bleu éclatant et ses « anglaises » blondes parfaites qui faisaient l'admiration de certaines élèves et poussaient certaines enseignantes à la citer comme un modèle d'élégance, Lavinia était dotée d'une âme sombre et d'une jalousie malade, qui ne supportait pas que quelqu'un prétende être meilleur qu'elle. À ceux qui osaient lui faire de l'ombre, elle réservait d'impitoyables vengeance qu'elle exécutait rarement elle-même, préférant compter sur Gertrud, une petite rousse boulotte qui lui était fidèle comme un chien et n'hésitait ni à enfreindre le règlement ni à piétiner les règles de bienséance.

Grâce à un effort financier exceptionnel de la part de ses parents, Lavinia était la seule « grande », et même la seule élève de Sainte-Catherine, à avoir droit à une chambre individuelle au second étage de l'aile est, alors que toutes les autres étaient logées par deux, trois ou quatre dans des chambres au premier étage au-dessus de la salle de musique. Oksana, pour sa part, partageait sa chambre avec une camarade, mais agissait largement comme si elle y était seule.

« Oh, votre manière de vous tenir est excellente, Oksana, dit Lavinia en parodiant Mlle Kornova dès que celle-ci fut hors de portée auditive. Quel dommage que Sofia ne puisse profiter de votre exemple alors qu'elle est dans la même chambre que vous. Depuis tout le temps qu'elle a passé ici à Sainte-Catherine, elle danse toujours sans aucune grâce. Une mécanique en ferait autant. »

Celle qui était ainsi visée se retourna. Sofia Evakhina n'avait guère de charisme, et si elle n'avait pas porté l'uniforme des élèves de Sainte-Catherine, on aurait pu la prendre pour une enseignante : elle portait en tout cas un chignon noir serré et de petites lunettes métalliques qui lui donnaient une allure d'institutrice stéréotypée.

« Je ne vois pas où est le problème. Je ne me trompe pas dans les pas et je suis parfaitement en rythme. Que faut-il de plus ? »

Lavinia connaissait assez bien Sofia pour savoir que sa réponse n'avait rien d'ironique. La mentalité de Sofia était en parfaite adéquation avec son apparence : issue d'une famille de petits fonctionnaires qui l'avaient envoyée à Sainte-Catherine grâce à une bourse d'études, elle semblait s'être imprégnée de leur mentalité, car tout ce qu'elle faisait se bornait à suivre le règlement de l'école ainsi que les instructions des enseignants, apparemment sans jamais avoir l'idée de s'intéresser à quelque chose d'autre, comme si sa tête était remplie de chiffres et de livres de cours ne laissant aucune place à la rêverie ou à l'imagination.

« C'est bien ce que je disais, dit sarcastiquement Lavinia, une mécanique. Qui pourrait lui expliquer que la musique et la danse ne se limitent pas à suivre bêtement un métronome ? »

Intriguée par la question et reconnaissant son ignorance en la matière, Sofia se décida à poser la question à une autre élève en se dirigeant vers la cour de récréation. Son choix se porta un peu au hasard sur celle qui se trouva être proche d'elle à ce moment-là, Olga Narodova. Elle pensait avoir fait un excellent choix : rousse aux yeux verts soigneuse et de bon caractère, bonne élève appréciée des enseignants, Olga faisait généralement preuve de générosité envers ses camarades. Devant la question de Sofia, elle fut d'abord un peu embarrassée, mais tenta d'y répondre du mieux qu'elle pouvait.

« Il est important, bien évidemment, de respecter le rythme de la musique et d'effectuer les pas correctement sous peine d'être ridicule. Mais des pas corrects ne suffisent pas pour bien danser. Il faut aussi le faire avec grâce.

– Je ne comprends pas...

– Il faut donner à ses mouvements de la fluidité au lieu de les faire raides. Se laisser porter par la musique, l'accompagner et ne pas seulement en compter les temps. Je ne sais pas si vous me comprenez bien.

– J'ai bien peur que non. »

Olga poussa un soupir en se disant que l'esprit étriqué de Sofia était décidément irrécupérable, mais elle préféra porter son attention sur la récréation qui commençait.

Dans l'emploi du temps de Sainte-Catherine, tous les jours à l'exception du jeudi, du samedi et du dimanche, les élèves suivaient deux cours le matin et deux cours l'après-midi. Entre chacun de ces deux cours, un court temps de récréation était prévu, permettant de reposer un peu les élèves mais aussi leurs professeurs. Après le grand portail à l'entrée, les bâtiments du pensionnat étaient disposés en U inversé autour d'une cour pavée où se déroulaient ces récréations. Il était cependant possible, et courant quand le temps y invitait, de traverser les bâtiments pour se retrouver ainsi de l'autre côté, dans un petit parc – ou plutôt un grand jardin, mais élèves et enseignants aimaient s'enorgueillir de leur « parc » – doté d'un étang rempli de nénuphars et planté d'arbres et de fleurs amoureusement entretenus par le jardinier de l'école, Vladimir Petranoski.

Les élèves se rassemblèrent d'abord dans la cour sous le regard vigilant de leurs enseignants. Olga vit arriver Konstanza Petranoska, la femme du jardinier, qui faisait également office à Sainte-Catherine de concierge et de professeure de couture. Son chignon blond tirant sur le gris et ses petites lunettes lui donnaient une allure de bonne grand-maman, et son comportement n'était pas en reste. Olga la vit sortir de son sac une boîte de gâteaux et en distribuer aux « petites » qui, connaissant ses habitudes, s'étaient déjà rassemblées autour

d'elle dans l'attente des sucreries qu'elle avait souvent sur elle.

« Mangez, mes chéries, dit Mme Petranoska en riant, vous en avez bien besoin pour grandir ! »

La scène, attendrissante, fit sourire Olga. Mais tout le monde ne partageait pas son point de vue. Au bout de quelques minutes seulement, la directrice de Sainte-Catherine, Anna Lounanska, fit son apparition. Ancienne professeure de maintien devenue directrice lors du départ de l'ancienne, Mlle Lounanska avait toujours eu une allure raide et sévère, portant toujours des vêtements sombres recouvrant jusqu'à son col et un chignon gris qui aurait presque fait passer celui de Sofia pour une fantaisie. Ses petits yeux verts regardèrent sévèrement Mme Petranoska.

« Je vous ai pourtant dit de ne pas leur en donner autant, dit-elle froidement à Mme Petranoska. Vous les gâtez trop et c'est très mauvais pour leur caractère. »

Rougissante et confuse, Mme Petranoska bredouilla des excuses et se retira, tandis que ses petites protégées se dispersaient comme une volée de moineaux roses, affolées par l'arrivée brutale de la directrice.

Non loin de là, assise sur un banc de pierre près des bâtiments, Ekaterina Valaska, la professeure de calcul, surveillait du coin de l'œil les élèves tout en lisant un journal qui semblait accaparer la plus grande partie de son attention. Elle vit à peine arriver les deux « grandes » qui s'approchaient d'elle.

La première, Alexandra Gontchareva, qui se faisait parfois appeler « Sacha » malgré les reproches des enseignants qui estimaient que cela ressemblait trop à un nom de garçon, était une élève intelligente et studieuse, au regard bleu vif, qui se sentait un peu à l'étroit dans le programme d'études du pensionnat. Sainte-Catherine avait beau tirer son nom de Sainte Catherine d'Alexandrie, une martyre de l'Antiquité réputée pour sa sagesse et son extraordinaire intelligence, l'établissement n'enseignait à ses élèves que ce qui était considéré comme nécessaire, et surtout respectant les limites de la décence et de la place de la femme dans la bonne société ; il n'y avait aucun risque qu'une jeune fille envoyée à Sainte-Catherine en revienne en

étant devenue une petite prodige. Alexandra, qui avait appris grâce à ses frères ce qu'apprenaient les garçons et avait pu faire la comparaison avec ce qu'on lui enseignait depuis plusieurs années, considérait cela comme une injustice, et certaines paroles de Mme Valaska pendant ses cours, incitant les élèves à découvrir de nouveaux horizons et à utiliser leurs connaissances pour prendre le contrôle de leurs vies, avaient attiré son attention et son admiration pour l'enseignante.

Derrière Alexandra suivait son amie Fiodora Goryanova. Plus brune et plus discrète qu'Alexandra, Fiodora était une jeune fille sympathique, qui abordait facilement ses camarades et s'était liée depuis déjà quelques mois d'une tendre amitié avec Alexandra dont elle partageait la chambre, ce qui ravissait la première qui aimait beaucoup avoir quelqu'un avec qui parler.

« Bonjour, madame Valaska, dit Alexandra en saluant. Quelles sont les dernières nouvelles ? »

Mme Valaska replia lentement son journal.

« Les choses bougent en Bolnarie. La révolution gronde contre la famille royale, et bientôt, elle ne fera sûrement pas que gronder. Votre professeur d'histoire vous a sûrement appris ce qui s'est passé en France à la fin du XVIII^e siècle ? »

Les deux jeunes filles hochèrent la tête, mais elles comme Mme Valaska savaient à quoi s'en tenir de ce côté. Leur professeur d'histoire, Vladimir Oulidoski, ne manquait pas de bonne volonté, et elles-mêmes faisaient des efforts pour être attentives à ses cours ; mais M. Oulidoski était si vieux et si affaibli que sa voix ne portait guère, et son incapacité à faire taire les bavardages ôtait pratiquement toute possibilité de retirer quoi que ce fût de ses paroles. Pour étudier l'histoire, Alexandra et Fiodora devaient se contenter de lire pendant les cours leurs manuels d'histoire en essayant de se concentrer sur l'époque et le pays dont parlait M. Oulidoski.

« Hé bien, continua Mme Valaska, la même chose pourrait bien se produire en Bolnarie. Le roi Nikolaï III, qui paraît-il admire beaucoup feu le roi Louis XVI, pourrait bien subir le même sort. La guillotine pour lui et pour toute sa famille ! »

Si Alexandra était partagée entre l'admiration pour l'enthousiasme de Mme Valaska et le dégoût devant la perspective d'un événement aussi sordide, Fiodora, elle, fit vite son choix.

« Les pauvres !

– Les pauvres ? répliqua Mme Valaska. S'il y a bien un qualificatif qui ne s'applique pas à ceux-là, c'est celui de pauvres ! Nous ne parlons pas de n'importe qui, mais d'un tyran qui usurpe un pouvoir qu'il n'a rien fait pour mériter à part se donner la peine de naître. Si nous avons la chance de vivre dans un pays à peu près civilisé, où le pouvoir royal est largement contrebalancé par le parlement, ce n'est pas le cas en Bolnarie. Je vous le répète : Nikolaï III et toute sa clique sont des tyrans, et il n'y a pas de pitié qui vaille pour eux ! »

Fiodora n'était pas convaincue par ce discours. Alexandra, pour sa part, fit mine d'approuver, mais ses sentiments demeuraient partagés. Même les tyrans, pensait-elle, étaient des êtres humains au fond, et même si elle n'avait pas vraiment la délicatesse et la faiblesse d'esprit qu'on attendait d'une jeune fille bien élevée, elle ne pouvait s'empêcher de trouver excessif de souhaiter la mort de quelqu'un avec autant de véhémence. Mais même si elle avait osé répondre cela à Mme Valaska, elle n'en aurait pas eu le temps, car la cloche de Sainte-Catherine sonna, appelant élèves et professeurs à leur second cours du matin.

Les « grandes » se rendirent dans leur salle de classe en compagnie de Mme Petranoska, qui, sans se départir de sa bonne humeur malgré les reproches de Mlle Lounanska, leur distribua des coupons de tissu et leur fit la démonstration d'un point difficile. Toutes se mirent à l'ouvrage avec plus ou moins de motivation, mais le bon caractère et la gentillesse de Mme Petranoska tempéraient un peu la répulsion d'Oksana et Lavinia qui estimaient que s'abaisser à faire leur propre couture était au-dessous de leur condition, ainsi que le manque d'enthousiasme d'Alexandra pour qui le cours de couture reflétait le peu de perspective d'avenir que lui donnait Sainte-Catherine en-dehors d'une vie d'épouse et de mère.

Ce fut Sofia, cette fois, qui obtient les félicitations de l'enseignante pour la régularité de ses points. Elle n'en retira guère de fierté, estimant simplement avoir fait ce que l'on attendait d'elle. Mais Lavinia se sentit obligée d'intervenir, vexée que des félicitations ne lui fussent pas destinées.

« Comme je le disais tout à l'heure : une mécanique. On commence à vendre des machines à coudre dans les grands magasins, paraît-il ; elles feront exactement la même chose. »

Mais les paroles de Lavinia ne semblaient toujours pas avoir de prise sur Sofia qui ne les comprenait tout simplement pas.

« Plus les points sont réguliers, plus ils sont solides, répondit-elle. Où est le problème ?

– Il n'y en a pas, trésor, répondit Mme Petranoska qui avait entendu les derniers mots de Sofia. Vous avez parfaitement raison et je vous encourage à continuer ainsi. »

Puis elle se tourna vers le premier rang de la salle de classe, où Josepha Miranova et Maria Elianoska étaient assises, côte à côte, au centre.

« Par contre, vos points à vous manquent sérieusement de régularité. Vous êtes un peu trop distraites en classe, cela finira par vous jouer des tours. Il va falloir me promettre de plus vous appliquer la prochaine fois. »

Josepha et Maria promirent, mais la couture n'était pas leur matière de prédilection. Brune aux grands yeux bleus rêveurs, Josepha était, selon ses propres mots, une « poétesse maudite », qui avait des ambitions littéraires qui n'étaient pas vraiment du goût de ses parents. Pour eux, son séjour à Sainte-Catherine avait principalement pour but de faire sortir de sa tête ces « rêveries dangereuses » et d'en faire une femme sinon plus rationnelle, du moins plus attachée aux soins domestiques.

Quant à Maria, son propre séjour à Sainte-Catherine était étroitement lié à celui de Josepha. Leurs deux familles se connaissaient bien, avaient longtemps fait se côtoyer leurs filles, et avaient décidé de les envoyer au pensionnat en même temps, et au même endroit. Maria était une petite créature blonde, pâle et

maladive, dont les parents craignaient pour sa santé ; aussi avait-il été décidé avec les parents de Josepha que les deux jeunes filles veilleraient l'une sur l'autre, mais principalement Josepha sur Maria. Les Miranov espéraient que cette tâche détournerait davantage Josepha de ses prétentions littéraires.

Ayant entendu les remarques de Mme Petranoska, Lavinia profita du fait qu'elle était assise juste derrière Maria pour lui dire, une fois l'enseignante occupée avec une autre élève :

« Voudriez-vous voir mes propres points pour vous en inspirer ? Je sais que la différence de niveau est importante, mais cela vous donnera une idée du but à atteindre. Voyez : ici, le fil doit ressortir, et là, l'aiguille doit être repiquée dans l'alignement du reste. C'est élémentaire. »

La cloche annonçant la fin du cours et appelant les élèves au réfectoire pour le déjeuner fournit à Josepha et Maria un excellent prétexte pour s'éloigner le plus vite possible de Lavinia.

« Ne t'en fais pas, Maria, dit Josepha à voix basse. Elle essaie de nous décourager, mais ni tes points ni les miens ne sont catastrophiques. Nous nous entraînerons ensemble et nous ferons mieux la prochaine fois. »

Maria la remercia silencieusement. Mais elle avait appris à jauger ce que valaient les promesses de Josepha. Elle n'avait pas de mauvaises intentions, et c'était toujours avec la meilleure volonté du monde qu'elle promettait des choses ; mais il suffisait d'une « inspiration poétique » pour lui faire oublier toutes ses résolutions précédentes.

Le réfectoire de Sainte-Catherine était une grande pièce où enseignants et élèves prenaient leurs repas en commun. Mais le corps enseignant mangeait à une table à part, située sur une estrade pour leur permettre de surveiller les tables des élèves tout en mangeant. Alignées perpendiculairement à celles des enseignants, les tables des élèves étaient flanquées de bancs et les élèves s'y regroupaient habituellement par classes, offrant à l'œil des enseignants un dégradé de couleurs de robes depuis le rose des « petites » jusqu'au bleu des

« grandes ».

Lavinia et Gertrud se placèrent comme à leur habitude en bout de table, peu de « grandes » manifestant leur désir de manger près d'elles ; mais cela leur permit de parler entre elles à voix basse des mauvaises performances en couture de Josepha et Maria.

Les autres « grandes » affectèrent de les ignorer, et un trio d'élèves offrit une diversion inattendue.

Antonia Gatchineva se pencha aussi discrètement que possible vers Elizabeth Von Kürstner et Vera Russopova. Unique élève allemande de Sainte-Catherine, Elizabeth était un véritable mystère à elle seule : on murmurait que ses parents étaient deux nobles allemands férus d'occultisme, qui avaient tous les deux disparu en même temps dans des circonstances mystérieuses. La seule chose qui était certaine était que suite à cette disparition, Elizabeth avait été confiée à une tante vivant en Rodurie, qui se méfiait de l'occultisme comme de la peste et qui avait été horrifiée de voir que la jeune fille s'intéressait elle aussi aux esprits et aux forces surnaturelles. Elizabeth avait alors été envoyée au pensionnat afin de se débarrasser de ces idées malsaines. Cependant, elle y avait rencontré Antonia, elle aussi grande amatrice d'occultisme, qui se rêvait voyante sous le nom secret d'Antoinette Lenormand, un nom qu'elle avait emprunté à la célèbre cartomancienne française Marie-Anne-Adélaïde Lenormand, dont elle utilisait également le jeu de cartes divinatoires.

À ce duo venait s'ajouter leur camarade de chambre Vera, petite brune très mince et discrète à l'extrême, qui s'était jointe à elles davantage pour leur faire plaisir et avoir quelqu'un à qui parler que par réel intérêt pour l'occultisme. Vera avait été éduquée par des parents sévères, qui avaient réprimé par des coups ses moindres écarts de comportement, et même si Sainte-Catherine tenait presque de la douce villégiature à côté de sa maison, il lui était difficile d'approcher ses camarades.

« Nous devrions consulter notre avenir, mes chères sœurs, murmura Antonia. Mes cartes sont sous la table. Tirez-en une chacune. »

Elizabeth saisit une carte dans le jeu d'Antonia, la regarda

discrètement sur ses genoux et annonça à voix basse le « Monsieur ».
Ce Monsieur sympathique
Est, comme je t'explique,
Signe mauvais ou bon
D'après sa position.

« Cela ne signifie pas grand-chose seul, murmura Antonia. Je vous tirerai les cartes plus en détail ce soir, si vous voulez.

– Je suis sûre que cela annonce un homme, répondit Elizabeth. Peut-être ma tante réfléchit-elle à mon mariage ? »

Vera tira une carte à son tour, et eut la mauvaise surprise de voir dans sa main la « Faux ».

La Faux, outil tranchant
Est vilain instrument.
Que par d'heureuses cartes
Le noir péril s'écarte.

Elle ne put s'empêcher de trembler devant le mauvais présage, et ce faisant, elle se recula un peu trop.

« Que tenez-vous dans la main, mademoiselle Russopova ? »

C'était la voix de la directrice qui résonnait dans le réfectoire, mettant fin à toute tentative de conversation discrète.

« Donnez-moi ce morceau de papier ! »

Paniquée, Vera regarda autour d'elle. Mais il n'y avait aucune aide à attendre des autres élèves. Celles qui n'étaient pas au courant de ce qui venait de se passer étaient simplement trop surprises pour réagir, à l'exception de Lavinia et Gertrud qui s'amusèrent vite de voir quelqu'un d'autre se faire prendre. Quant à Antonia et Elizabeth, elles restaient muettes et essayaient de faire discrètement signe à Vera de faire de même.

« Donnez-moi immédiatement ce papier ou vous aurez le fouet ! » insista Mlle Lounanska.

Comprenant qu'il n'y avait pas d'autre issue, Vera se leva lentement, les yeux baissés, marcha vers la table des enseignants et tendit sa carte à la directrice.

« Une carte à jouer ! Vous savez pourtant que les jeux de cartes sont interdits ! Donnez-moi le reste du jeu.

– C’est que... ce n’est pas moi qui l’ai, mademoiselle...

– Ce n’est pas vous ? Alors, que celle qui détient le reste de ce jeu viennois me l’apporte ! »

Antonia essaya de ranger ses cartes dans la poche de sa robe, mais elle savait qu’elle ne pouvait au mieux que gagner du temps, à présent que l’attention de la directrice se portait sur son jeu.

« Vous savez que je n’aime pas qu’on se moque de moi, mesdemoiselles, ajouta Mlle Lounanska. Si on ne m’apporte pas ce jeu immédiatement, vous serez toutes privées de dessert et consignées au réfectoire jusqu’à la reprise des cours ! »

Dans les regards de plusieurs élèves, la compassion fit place à l’agacement. Les repas servis à Sainte-Catherine n’étaient pas des plus copieux et personne n’avait envie de se passer de dessert, ni de se priver de la récréation après le déjeuner.

Antonia comprit qu’elle n’avait pas le choix. Elle se leva à son tour, et vint donner le jeu à la directrice, suivie par Elizabeth qui remit elle aussi sa carte.

« Ainsi vous n’êtes pas moins de trois, dit Mlle Lounanska. La punition est levée pour tout le monde, sauf pour vous trois. Vous resterez au coin du réfectoire sans manger davantage jusqu’à ce qu’il soit l’heure de reprendre vos cours. Allez ! »

Antonia, Elizabeth et Vera allèrent se placer au coin désigné par la directrice, sentant derrière elles les regards narquois de Lavinia et de Gertrud. La plupart des autres élèves, soulagées de retrouver leurs desserts, poursuivirent leur repas sans prêter davantage attention à l’incident. En sortant du réfectoire, Maria fit cependant part de sa compassion à Josepha.

« Elles s’amusaient, dit-elle. Elles n’ont rien fait de mal, sinon de se faire prendre.

– Moi aussi, répondit Josepha, je trouve exagéré que les jeux de cartes soient interdits. Mais ce n’est pas nous qui faisons le règlement, malheureusement. Elles feront plus attention la prochaine fois.

– S’il y a une prochaine fois... La directrice a confisqué le jeu et je doute qu’elle leur rende ! »

C’était également la pensée des trois coupables, qui furent libérées après un violent sermon de Mlle Lounanska sur les jeux de cartes et la divination, mais dont le principal souci, particulièrement celui d’Antonia, était de récupérer le fameux jeu.

Cependant, personne dans la classe des « grandes » n’en avait fini avec ce jeu. Leur premier cours de l’après-midi fut un cours de maintien, donné par Sylvia Poldova, celle qui avait remplacé Mlle Lounanska quand celle-ci avait pris la direction de Sainte-Catherine. Plus jeune que Mlle Lounanska, Mlle Poldova était également réputée moins sévère auprès de certaines élèves ; d’autres affirmaient au contraire qu’elle ne l’était pas moins et que sa sévérité se manifestait seulement différemment.

Et cette fois, Mlle Poldova, qui avait assisté à l’incident des cartes et avait dû en discuter avec Mlle Lounanska juste avant la reprise des cours, commença directement son cours en rappelant le règlement qui interdisait les jeux de cartes.

« Si encore il ne s’était agi que d’un innocent divertissement, poursuivit-elle, nous aurions pu passer outre. Mais nous n’avons pas affaire là à un jeu de cartes ordinaire, mais à un jeu divinatoire, et il y a là un danger réel pour vos âmes ! »

Elle continua en se lançant dans une longue diatribe contre la voyance et l’occultisme, qui attiraient inévitablement les âmes vers la sorcellerie et par conséquent la damnation éternelle.

« Toutes les voyantes et les sorcières, cependant, ne sont pas réellement versées dans les sciences occultes. Mais leur fréquentation n’est pas moins à éviter à tout prix. Car les fausses voyantes sont de véritables escrocs, qui n’en veulent qu’à l’argent des ménages honnêtes et poussent les victimes qui ont la naïveté de les consulter à dilapider leurs précieuses économies, et à mettre ainsi en danger la réputation et même la survie de leur foyer ! »

On entendit quelques soupirs discrets dans les rangs des élèves. C’était le moment où Mlle Poldova se lançait dans ce qui était sa

marque de fabrique dans les cours de maintien : ponctuer ses explications d'histoires courtes plus ou moins vraisemblables destinées, selon elle, à « servir d'exemple » et à « faire entrer la leçon dans l'esprit par l'image ».

Elle commença ainsi l'histoire d'une femme ayant fait un bon mariage, ayant de beaux enfants et tout pour être heureuse, mais qui avait eu le malheur de suivre les conseils d'une amie qui avait consulté une voyante, et de se mettre à son tour à chercher auprès de cette voyante la réponse à des questions qu'elle n'aurait jamais eu besoin de se poser si elle ne l'avait pas rencontrée. Les consultations étant payantes, et évidemment de plus en plus fréquentes et coûteuses, la malheureuse victime y engloutit ses économies, puis celles du ménage qui étaient destinées à payer les études de ses enfants, avant de ne plus pouvoir trouver de l'argent nulle part. La femme souscrivit alors un emprunt, puis deux, puis plusieurs, cachant soigneusement à son mari et ses enfants qu'ils n'avaient plus rien et vivaient désormais à crédit. À la fin de l'histoire, leur maison était saisie, la femme et son mari se retrouvaient en prison pour dettes, et les enfants désormais à la rue mendiaient, racontant aux passants leur triste histoire, leur bonheur et leur aisance ruinés par l'inconséquence de leur mère qui, en cherchant à connaître l'avenir, en avait privé sa propre famille.

« J'espère que cette histoire vous aura appris à quel point il est dangereux de se mêler de voyance, conclut-elle. Et pour m'assurer que la leçon est bien passée, je vais vous demander d'utiliser le reste du temps que nous avons jusqu'à la récréation pour me faire une petite rédaction sur ce même thème. »

Les élèves prirent la plume et le papier, pas toujours de gaîté de cœur. Seule Josepha, qui se sentait inspirée par l'histoire racontée par Mlle Poldova, écrivit avec enthousiasme et facilité. Les autres, pour la plupart, se contentèrent de paraphraser ce qu'elles avaient entendu. La rédaction fut particulièrement pénible pour Antonia, Vera et Elizabeth, dont les plumes semblaient avancer presque douloureusement tant chaque mot qu'elles écrivaient leur rappelait leur punition.

Quand la cloche et Mlle Poldova les libérèrent enfin de leur martyre, Antonia, Elizabeth et Vera se regroupèrent immédiatement pour parler du seul sujet qui les intéressait : le jeu confisqué par la directrice.

« Nous devons le récupérer, murmura Antonia après s'être assurée que les autres élèves ne faisaient plus attention à elles.

– Peut-être pourrions-nous attendre que Mlle Lounanska subisse le retour de bâton des esprits, suggéra Elizabeth. Elle a touché sans leur autorisation à un jeu de cartes qui permet de communiquer avec eux, ils ne laisseront pas cela impuni.

– Je préférerais ne pas attendre que les esprits s'en mêlent, dit Antonia. À l'heure qu'il est, mon jeu est sûrement enfermé dans le bureau de la directrice, là où elle met tous les objets qu'elle confisque. Il nous faudra nous y introduire et le récupérer là-bas. »

Vera se remit à trembler à cette idée.

« S'introduire dans le bureau de la directrice ? Vous n'y pensez pas... Si jamais nous nous faisons prendre, la punition sera bien plus sévère qu'un dessert en moins et quelque temps de sermons !

– Nous agirons quand tout le monde sera couché. Personne ne se doutera que des élèves sont encore dehors, et Mlle Lounanska se sera retirée dans son appartement pour se coucher, le chemin vers son bureau sera parfaitement dégagé à ce moment. Si nous faisons attention à ne pas faire de bruit, il n'y aura aucun problème. »

Pendant ce temps, le jeu de cartes et le cours de maintien inspiraient de toutes autres pensées à Josepha, qui, pendant la récréation, continua de raconter à Maria à quel point l'histoire racontée par Mlle Poldova l'avait inspirée.

« Je pourrais en faire un conte philosophique et poétique. Peut-être même lui trouver une suite où des gens généreux aideraient cette malheureuse famille à s'en sortir et à trouver le bonheur loin des charlatans...

– Tu peux aimer cette histoire, répondit timidement Maria qui considérait presque Josepha comme une sœur et osait la tutoyer, mais n'oublie pas que nous avons des camarades pour qui cette histoire

renvoie à la punition qu'elles viennent de subir... Il vaudrait mieux parler de tout cela un peu plus discrètement pour ne pas les blesser davantage... »

Voyant que ses réticences n'atteignaient guère Josepha, Maria fit en sorte de l'éloigner autant que possible d'Antonia et de son groupe. Le froid et les nuages s'étaient installés au-dessus de la cour de Sainte-Catherine, et les élèves n'avaient pas envie de s'éloigner des bâtiments et encore moins d'aller jusqu'au parc.

Lorsque la cloche sonna à nouveau, ce fut presque avec soulagement que certaines des « grandes » revinrent dans la salle de musique, non plus pour danser mais pour chanter. L'enseignante qui s'en chargeait était Louna Roshkova, une vieille fille qui se distinguait par sa corpulence et par ses énormes chignons bruns.

« Allons, mesdemoiselles, en place ! Aujourd'hui, nous allons chanter quelques chants traditionnels pour entraîner votre voix. »

Les douze élèves se mirent sur un rang face à Mlle Roshkova qui leur distribua leurs partitions, et elles entonnèrent *La Fanfare rodure* et *Les Petites Vaillantes*. Gertrud, qui se savait médiocre en chant, s'arrangea pour faire semblant de chanter dans les passages les plus difficiles. Sa ruse passa apparemment inaperçue : elle savait utiliser au mieux sa position toujours dans l'ombre de l'éclatante Lavinia.

Mlle Roshkova semblait satisfaite de la performance de ses élèves ; il fallait dire aussi qu'elle était presque toujours de bonne humeur, et beaucoup de gens à Sainte-Catherine attribuaient cela à toutes les sucreries qu'elle engloutissait régulièrement et auxquelles elle devait aussi sa corpulence.

Mais ce fut vers Elizabeth qu'elle se tourna. Encore absorbée par la confiscation du jeu divinatoire d'Antonia et leur plan pour le récupérer, la jeune fille eut un petit sursaut qui fit rire l'enseignante.

« Je suis désolée de vous demander cela encore une fois, mais croyez-vous que vous pourriez m'aider à convaincre Fraülein Midler de rejoindre la chorale de Sainte-Catherine que j'essaie de mettre en place ? Avec sa voix, elle serait une perle dans un chœur. »

Lavinia cacha un petit rire narquois en entendant Mlle Roshkova.

La chorale de Sainte-Catherine était une vieille idée fixe de leur enseignante, qui essayait depuis longtemps de la mettre sur pied mais se heurtait au manque d'enthousiasme des élèves comme des autres professeurs. En parler à la directrice et faire rendre obligatoire l'adhésion à la chorale pour les personnes douées en chant aurait pu résoudre le problème, mais Mlle Roshkova s'y était toujours refusée, estimant que forcer quelqu'un à participer ne lui permettrait pas de donner le meilleur de ses qualités.

Elizabeth, qui le savait également très bien, acquiesça à la demande de l'enseignante tout en sachant qu'elle n'en ferait rien. Mlle Roshkova pensait que leurs origines rendrait la communication plus facile entre elle et Jutta Midler, la professeure d'allemand, mais Elizabeth ne se sentait pas plus de points communs avec Fraülein Midler qu'avec n'importe quel autre enseignant de Sainte-Catherine. Pour commencer, la grande femme aux tresses blondes qui leur enseignait la langue de Goethe n'était pas allemande comme Elizabeth, mais autrichienne. Et la discrète et diaphane jeune fille, qui se sentait plus proche du monde des esprits que de celui des humains, ne se voyait aucun point commun avec cette grande femme bonne vivante et terre-à-terre.

« Pauvre Mlle Roshkova, murmura Fiodora, elle n'y arrivera jamais à ce rythme-là. Pourtant, son idée de chorale de Sainte-Catherine n'est pas mauvaise. Je me demande si je ne devrais pas me porter volontaire pour y participer, et peut-être qu'Alexandra aimerait elle aussi en faire partie... »

– Ce ne serait pas une très bonne idée, répondit Olga. Ou alors, seulement si Mlle Roshkova continue à ne pas pouvoir recruter Fraülein Midler. Quoi qu'elle en pense, la chorale n'arrivera à rien avec quelqu'un qui chante avec un horrible accent allemand. »

Fiodora fit la grimace. Elle venait d'avoir là une nouvelle démonstration de l'endroit précis où s'arrêtait la célèbre gentillesse d'Olga : très exactement aux frontières de la Rodurie. Pour une raison obscure, Olga avait tous les étrangers en horreur, des voisins bolnars jusqu'aux membres des pays les plus éloignés, et n'hésitait pas à sortir de sa délicatesse habituelle pour exprimer sa répugnance.

Après avoir fait encore promettre à Elizabeth de parler de la chorale à Fraülein Midler, Mlle Roshkova fit sortir les « grandes » de la salle de musique, et les accompagna à leur salle de classe habituelle pour le temps d'étude surveillée qui s'intercalait entre la fin des cours et le dîner.

Elle s'installa au pupitre du professeur en invitant les élèves, qui prenaient leurs places habituelles, à étudier. Mais pour sa part, elle sortit de sa mallette un des romans à l'eau de rose qui l'accompagnaient toujours et dont elle était presque aussi friande que les sucreries, et en commença la lecture. Les élèves n'en furent pas surprises, tout le monde connaissait cette habitude de Mlle Roshkova.

Malgré cette distraction qui leur assurait une relative impunité à condition d'être discrètes, Alexandra, Sofia, Fiodora et Josepha prirent le parti de faire ce à quoi l'étude surveillée devait servir : elles prirent leurs livres de classe et commencèrent à étudier leurs leçons pour le lendemain. Josepha sentait cependant son regard s'éloigner des lignes de son livre de russe, au fur et à mesure que son esprit revenait vers le conte philosophique qu'elle avait évoqué après le cours de maintien.

Profitant de l'inattention de Mlle Roshkova, Antonia décida quant à elle de reprendre les préparatifs de son plan pour récupérer son jeu de cartes. Après s'être assurée que l'enseignante avait toujours le nez dans son livre, elle se retourna doucement et déposa un morceau de papier plié sur le bureau d'Elizabeth qui était situé juste derrière le sien.

Pour que nous réussissions, il faut que la directrice ne se doute de rien et croie que nous avons bien accepté notre punition. N'en parlons plus et ne faisons rien de suspect jusqu'à ce soir, ayons l'air de jeunes filles modèles.

Elizabeth fit à Antonia un discret signe de tête pour lui montrer qu'elle avait compris. Antonia voulait surtout faire passer le même message à Vera, plus sensible et plus susceptible selon elle de commettre un impair. Elle commença donc à écrire un mot similaire

au précédent, tout en regardant discrètement vers les autres bureaux pour voir comment le faire passer à Vera.

L'entreprise était délicate : Antonia était située dans la plus à gauche des quatre colonnes de bureaux de la salle de classe, Vera dans la plus à droite. Il y avait donc deux colonnes à traverser pour faire parvenir le papier à bon port. Mais surtout, le bureau de Lavinia se trouvait presque exactement entre celui d'Antonia et celui de Vera, et si certaines élèves accepteraient de faire passer un message à charge de revanche, Antonia savait très bien que dès qu'elle aurait ce papier entre les mains, Lavinia s'empresserait de le signaler à Mlle Roshkova, juste pour le plaisir de faire punir une de ses camarades.

Antonia envisagea de faire passer le message par le troisième rang, passant ainsi derrière Lavinia, mais à ce moment, celle-ci leva les yeux du livre qu'elle lisait et se retourna vers la colonne de gauche. Antonia dissimula immédiatement le morceau de papier dans sa main en espérant que Lavinia n'avait pas remarqué sa présence, mais le mal était fait : Lavinia avait malheureusement décidé de porter son attention sur elle. Il lui fallut accepter de ne pas pouvoir profiter de l'étude pour communiquer avec Vera.

Ce ne fut qu'au moment de quitter l'étude surveillée quand la cloche appela élèves et enseignants au dîner, qu'elle put glisser quelques mots à Vera suffisamment loin de la présence de Lavinia. Vera acquiesça, mais se voir rappeler l'imminence de l'infraction augmentait encore davantage son angoisse. Et lorsque Antonia et Elizabeth firent en sorte d'entrer et de demeurer dans le réfectoire en silence et le plus discrètement possible, elle n'eut pas besoin de se forcer.

Échaudée par l'incident du déjeuner, Mlle Lounanska jeta plusieurs fois des regards suspicieux sur le groupe des trois élèves, avant de relâcher son attention, apparemment satisfaite de les voir à nouveau sages et repentantes. Vera, pour sa part, en était presque caricaturale tant la peur la paralysait et la faisait pâlir.

Cela ne choqua pas les enseignants pour qui une bonne élève était la plus transparente possible ; quant à la plupart des autres

« grandes », elles étaient trop occupées à repenser aux événements de la journée ou aux nouveaux cours qui les attendaient le lendemain. Seule Lavinia échangea quelques mots à voix basse avec Gertrud. Lorsque Sofia leur fit remarquer qu'il n'était pas poli de faire des messes basses, Lavinia saisit l'occasion pour répéter un peu plus fort :

« Je disais seulement à Gertrud que j'avais peur du fantôme.

– Quel fantôme ? Les fantômes n'existent pas.

– On croirait presque le contraire, à voir Vera. Elle est aussi pâle qu'une morte. Hou, hou... »

En l'entendant, Elizabeth et Antonia craignirent que l'attitude de Vera ne finît par donner des soupçons à Mlle Lounanska, et tentèrent de l'inviter à se détendre et à manger un peu plus, arguant que même s'il était de notoriété publique que Vera n'avait pas beaucoup d'appétit, il n'était pas bon pour elle d'aller se coucher avec la faim au ventre. Antonia hésitait entre insister sur les mots « aller se coucher » pour laisser entendre à la directrice que c'était bien ce qu'elles allaient faire, et ne pas insister de peur qu'elle finisse au contraire par avoir des soupçons sur leur sincérité ; aussi la fin du dîner eut-elle lieu en silence, et ce fut au grand soulagement de toutes les élèves que Mlle Lounanska accepta finalement de les laisser sortir du réfectoire et regagner leurs chambres.

Antonia, Elizabeth et Vera furent particulièrement pressées de rejoindre la chambre qu'elles partageaient. Enfin seules à un endroit où ni les autres élèves ni les enseignants ne pourraient soupçonner leurs activités pour peu qu'elles fussent un peu discrètes, elles purent parler à nouveau de leur plan.

« En ce moment, expliqua Antonia, tout le monde est en train de se préparer à dormir, et tout le monde pense que nous en faisons autant. Profitons-en pour nous préparer à partir. Nous allons attendre un peu après l'extinction des feux, pour nous assurer que le plus grand monde possible soit endormi lorsque nous sortirons. »

Elle joignit le geste à la parole en s'emparant de la petite veilleuse à pétrole qui reposait sur sa table de chevet, ainsi que d'un morceau

de métal qu'elle destinait au crochetage de la porte du bureau de la directrice. Vera, que tous ces préparatifs rendaient encore plus nerveuse, osa prendre la parole.

« Je... J'ai peur de ne pas être aussi habile que vous pour ce genre de chose... Je ferais peut-être mieux de rester ici et de m'assurer ainsi que personne ne vous suivra... »

– N'oublions pas que c'est par votre faute que j'ai perdu mon *Jeu de mademoiselle Lenormand*, répondit Antonia. Je serais très déçue que vous ne participiez pas à sa récupération. »

La pression des regards d'Antonia et Elizabeth dissuada Vera de protester davantage, mais le temps restant jusqu'à l'exécution de leur plan lui parut interminable, son esprit passant sans cesse en revue les différentes manières dont elles pourraient être repérées par la directrice ou un autre membre du personnel de Sainte-Catherine, ainsi que toutes les punitions qui pouvaient en découler. Fureter dans les couloirs de l'établissement après l'heure du couvre-feu, et *a fortiori* tenter d'entrer par effraction dans le bureau de la directrice, tout cela leur vaudrait les punitions les plus sévères, allant même jusqu'au renvoi définitif de Sainte-Catherine. La perspective de retourner chez ses parents, avec sur ses épaules la honte de s'être fait renvoyer de l'école pour une faute grave, la terrifiait. Ses parents ne lui avaient jamais pardonné aucun écart, et ils ne pardonneraient pas plus celui-là. Vera se voyait déjà accablée de reproches et fouettée jusqu'au sang.

Enfin le moment tant redouté arriva, et Antonia, après s'être assurée que plus aucun bruit ne se faisait entendre ni dans le couloir ni dans les chambres voisines, alluma sa veilleuse et ouvrit lentement la porte. Elle regarda prudemment dans le couloir désert avant de s'y engager à pas lents, suivie par Elizabeth, puis par Vera qui traînait des pieds et considérait encore l'option de faire demi-tour, se glisser discrètement dans son lit et se préparer à prétendre qu'elle n'était pas au courant des projets de ses camarades.

Les trois jeunes filles firent quelques pas dans le couloir en direction des escaliers, prenant garde à ne faire craquer aucune des grosses lattes du parquet.

« Attention ! murmura soudain Elizabeth. J'entends du bruit dehors... »

Antonia se tourna vers la fenêtre la plus proche, et vit quelque chose s'avancer dans la cour, quelque chose qui avait la taille et la forme d'une lourde calèche, éclairée par au moins deux lanternes à l'avant.

Vera en fut si surprise qu'elle oublia pour une fois d'avoir peur.

« Qui peut bien arriver à Sainte-Catherine à une heure pareille ? »

Antonia éteignit nerveusement sa veilleuse.

« Aucune idée, dit-elle. Mais quoi que ce soit, il ou elle va réveiller tout le monde. Mieux vaut rentrer tout de suite dans notre chambre et faire semblant de dormir. »

Les trois jeunes filles revinrent immédiatement sur leurs pas et rentrèrent dans leur chambre, Antonia cachant difficilement sa déception de devoir renoncer à son projet, tandis qu'au fond d'elle-même, Vera remerciait le mystérieux arrivant nocturne de lui avoir peut-être évité le renvoi.

Glissées dans leurs lits après avoir enfilé à la hâte leurs chemises de nuit, plongées dans le noir de leur chambre, elles ne purent que deviner au bruit ce qui pouvait se passer. La calèche s'arrêta dans la cour et elles entendirent plusieurs personnes en descendre. Pendant quelque temps, elles n'entendirent plus rien, et devinèrent que quelqu'un était allé réveiller la directrice et devait à présent s'entretenir avec elle.

Elles s'étaient presque rendormies quand du bruit se fit à nouveau entendre, cette fois dans l'aile droite. Plusieurs personnes montèrent les escaliers en portant apparemment de lourds bagages. Elles parlaient à voix basse, mais Antonia put distinguer la voix de la directrice, ainsi que celle du concierge. Elle crut comprendre que la directrice parlait à quelqu'un en lui demandant de se présenter au réfectoire le lendemain un peu avant huit heures ; elle devina que la personne qui était arrivée à cette heure si incongrue était une nouvelle élève. Mais elle fut surprise d'entendre que le petit groupe continuait de monter les escaliers et se rendait au second étage. Il n'y avait que des chambres individuelles au second étage, et une seule

d'entre elles était occupée, par Lavinia.

Cette dernière bénéficiait habituellement d'un sommeil paisible grâce à la distance qui séparait sa chambre de celles de toutes ses camarades, mais elle eut la surprise d'être réveillée en sursaut par des bruits dans le couloir de son étage. Croyant reconnaître la voix de Mlle Lounanska, elle se demanda si la directrice allait débarquer en fanfare dans sa chambre, et pour quelle raison, mais elle entendit ensuite les bruits dépasser sa porte pour en ouvrir une autre, celle d'une chambre individuelle inoccupée derrière la sienne.

La situation lui déplut fortement. Si on installait quelqu'un d'autre dans une chambre individuelle, elle n'était plus la seule élève à pouvoir se vanter de ce privilège, et elle n'était plus l'élève la plus riche et la plus en vue de l'établissement non plus. Et pour ne rien arranger, cette élève qui lui volait sa première place le faisait en pleine nuit, perturbant son précieux sommeil.

Enfin les malles furent posées et les affaires indispensables entreposées dans une armoire, puis Lavinia entendit les pas du concierge et de la directrice redescendre les escaliers et sortir du bâtiment.

« Toi, murmura-t-elle entre ses dents, qui que tu sois, tu ne vas pas l'emporter au paradis... »

Mais le quasi-silence qui se fit à nouveau permit au sommeil qui avait fui Lavinia de revenir. La torpeur trop brutalement chassée se réinstalla rapidement, et mit en échec la tentative de la jeune fille d'écouter les paroles de la nouvelle élève pour l'identifier et découvrir son éventuel point faible. Elle céda au sommeil et se rendormit, non sans avoir éprouvé, juste avant de replonger dans le sommeil, une dernière impression bizarre : il lui semblait avoir entendu, en plus de la voix de la nouvelle, une voix d'homme.

Mardi 18 octobre 1853

La première sonnerie de cloche du matin réveilla à l'unisson les élèves, qui se mirent immédiatement à faire leur toilette et à enfiler leurs uniformes. Ce matin ressemblait en apparence à tous les matins à Sainte-Catherine, mais une rumeur se mit à parcourir les rangs des élèves : celles qui avaient entendu le bruit de la mystérieuse arrivée nocturne commençaient à en faire part aux autres.

Antonia, Elizabeth et Vera, qui étaient sûrement les premiers témoins de l'événement, oublièrent pour un temps le jeu de cartes confisqué et leur tentative avortée de le récupérer, pour se demander qui pouvait bien être cette mystérieuse nouvelle élève qui se permettait d'arriver en pleine nuit et de se faire loger dans une chambre individuelle.

« Peut-être que ce n'est pas une nouvelle élève, hasarda Vera. Peut-être est-ce une invitée de la directrice, qui l'a logée dans cette chambre parce qu'elle n'avait pas de place ailleurs... »

Mais en entrant dans le réfectoire, elle comprit que son hypothèse n'était pas la bonne. Comme à leur habitude, la directrice et les enseignants étaient déjà à leur table, et face à la directrice se tenait une jeune fille inconnue portant l'uniforme bleu des « grandes ». Blonde, pâle, aristocratique, elle avait un port ni trop hautain ni trop modeste, et écoutait avec respect et attention Mlle Lounanska qui devait être en train de lui expliquer le règlement de Sainte-Catherine.

Tant que la nouvelle fut en pleine conversation avec la directrice, les autres élèves n'osèrent ni lui parler ni même la dévisager, et se résignèrent à s'installer à table, non sans avoir mille questions au

bord des lèvres.

Enfin, la directrice se leva. Pour les élèves, c'était le signe qu'il fallait observer un silence absolu tant qu'elle parlerait.

« Mesdemoiselles, le pensionnat de Sainte-Catherine accueille à partir d'aujourd'hui une nouvelle élève qui sera dans la classe des grandes. Mademoiselle Natalia Viktorova Molova. »

La nouvelle fit aimablement la révérence à l'annonce de son nom.

« Je compte sur vous, ajouta la directrice, et en particulier sur les membres de la grande classe, pour lui faire un bon accueil et l'aider pour ses premiers pas dans ses études qu'elle commence dès aujourd'hui. »

Il était de notoriété publique que Mlle Lounanska n'était pas du genre à excuser ni à encourager la paresse. Mais l'idée d'arriver en pleine nuit, peut-être après un long voyage, et de devoir commencer à étudier dès le lendemain matin dans un établissement inconnu incita plusieurs des « grandes » à une certaine compassion même si elles avaient été pour la plupart réveillées par l'arrivée de Natalia.

Fiodora et Alexandra firent signe à Natalia, qui hésitait sur la place à prendre à table, de se mettre près d'elles, et lui adressèrent un grand sourire pour lui laisser entendre soit qu'elles n'avaient pas été perturbées tant que cela par son arrivée inhabituelle, soit qu'elles ne lui en voulaient pas. Mais toutes leurs camarades n'avaient pas d'aussi bonnes intentions.

Lavinia, qui avait toujours en travers de la gorge cette arrivée nocturne et cette intrusion d'une inconnue dans ce second étage qu'elle considérait comme son domaine privé, voulut prendre la parole pour remettre immédiatement cette nouvelle à sa place. Mais alors qu'elle se préparait à lancer une réplique cinglante, ce fut Oksana qui se fit entendre.

« Mademoiselle Natalia Molova, c'est bien cela ? Alors c'est vous qui arrivez en pleine nuit comme une voleuse, et qui réveillez tout un établissement ayant eu une rude journée ? »

Surprise, Natalia se mit à rougir, tandis que Lavinia pâlisait d'avoir été coupée par Oksana. Les autres élèves furent d'abord sans voix devant ce manque de politesse ; seule Sofia, que les émotions ne

perturbaient guère, parvint à répondre quelque chose.

« Autant il est malvenu, en effet, d'arriver en pleine nuit, autant il est inconvenant de le faire remarquer ainsi devant tout le monde...

– Peu importe, répliqua Oksana vexée d'avoir elle aussi été coupée. Dites-moi, mademoiselle Molova : qui croyez-vous être pour vous permettre ce genre de chose dans un pensionnat respectable ? »

La nouvelle rougit encore.

« Je suis vraiment désolée si je vous ai dérangée. Notre arrivée tardive n'était pas de mon fait, nous sommes partis dans la précipitation sans savoir quand nous allions arriver... Je suis la fille du comte bolnare Viktor Molov, et il a décidé de me mettre rapidement en pension à l'étranger car il craint d'être une victime collatérale de la révolte contre le roi de Bolnarie... »

En apprenant que la nouvelle venue était étrangère, Olga fit la grimace. De fait, Natalia avait répondu en russe, la langue commune aux deux pays, mais avec un accent qui n'était pas celui de la Rodurie et qui trahissait ses origines.

Alexandra, pour sa part, se rappela sa discussion de la veille avec Mme Valaska qui se réjouissait par avance de voir le roi Nikolai III se faire couper la tête comme l'ancien roi de France Louis XVI. Mais Louis XVI n'avait pas été le seul à passer sous le couperet de la guillotine : outre son épouse Marie-Antoinette, de nombreux membres de leur entourage étaient également morts exécutés, et plus généralement de nombreux nobles. Alexandra elle-même était noble, c'était d'ailleurs le cas de bien des élèves de Sainte-Catherine, et il n'y avait pas tant de différences entre la noblesse rodure et la noblesse bolnare à ses yeux.

« Veuillez excuser ce mauvais accueil, dit-elle à Natalia. Nous avons en effet été quelque peu incommodées d'avoir été tirées de notre sommeil, mais ce n'était sûrement rien par rapport à ce que vous avez vous-même enduré. Venez donc avec nous, en espérant que votre premier petit déjeuner rodure vous apportera un peu de réconfort. »

Lavinia, Oksana et Olga ne partageaient pas cette sollicitude, et ne se privèrent pas de le faire remarquer par des regards de dédain.

Pendant ce temps, Gertrud s'était emparée du sucrier et en versa trois cuillerées dans la tasse destinée à Natalia. Celle-ci, toute occupée à remercier Alexandra pour son accueil, ne s'aperçut pas du sabotage et se versa une tasse de thé sans regarder.

« Nous allons étudier le russe et l'histoire ce matin, continua Alexandra. Je ne doute pas que nos professeurs feront en sorte de vous aider à vous débrouiller aussi bien que nous dans nos cours. »

En réalité, elle pensait que, fidèles à leurs habitudes, les professeurs accorderaient à la nouvelle venue tout juste le temps nécessaire à sa présentation et l'attribution de ses livres de classe, avant de reprendre les cours exactement au même rythme qu'avant, suivant en cela les préceptes de Mlle Lounanska qui affirmait que c'était aux élèves de s'adapter à l'établissement, afin de leur apprendre le plus tôt possible que la société ne changerait jamais pour elles.

Mais pour l'heure, le premier souci qui frappa Natalia ne fut pas la question de ses livres ou de la difficulté des cours. Elle fit une grimace en avalant la première gorgée de son thé.

« C'est affreusement sucré... » murmura-t-elle par réflexe, mais sans s'étendre davantage, se disant qu'après son arrivée, il semblerait encore plus malpoli de faire des remarques sur la nourriture dès son premier repas.

Elle se persuada donc que tout cela était normal, et se força à terminer son thé et à manger. Mais sa grimace n'avait pas échappé à celles qui la regardaient avec hostilité depuis son arrivée.

« On dirait que la nourriture de Sainte-Catherine n'est pas assez bonne pour notre nouvelle camarade, dit Lavinia avec dédain.

– Si cela ne lui plaît pas, ajouta Olga, qu'elle retourne en Bolnarie. Personne ne la retient. »

Alexandra et Fiodora voulurent réagir à ce manque de compassion, que l'on pouvait désormais difficilement mettre sur le compte de l'énervement lié au manque de sommeil. Mais Mlle Lounanska faisait déjà signe aux élèves de terminer leur petit déjeuner et de sortir du réfectoire.

Les élèves remarquèrent que Natalia, avant de sortir, s'approcha à

nouveau de la directrice et dit quelques mots timides, auxquels Mlle Lounanska ne répondit que par un hochement de tête.

« À peine arrivée, voilà qu'elle fayote déjà auprès de la directrice, murmura Gertrud.

– Que pourrait-on attendre de la part de quelqu'un qui arrive en plein milieu de la nuit sans respecter le sommeil de ses futures camarades ? » répondit Lavinia, et pour une fois Oksana sembla d'accord avec elle.

Alexandra ne put que présenter à Natalia de nouvelles excuses au nom de ses camarades.

« Lavinia est une vraie peste, précisa-t-elle. Elle n'a d'estime pour personne d'autre qu'elle-même. Mieux vaut l'ignorer. »

À ce moment, une figure singulière fit son apparition. À première vue, ce n'était qu'une bonne, portant une robe aussi sombre que sobre et un tablier blanc. Mais elles n'avaient encore jamais vu cette bonne à Sainte-Catherine ; les élèves ne côtoyaient pas vraiment les domestiques, mais Alexandra et Fiodora se vantaient d'être plutôt physionomistes, et de connaître à peu près tous les visages du personnel.

La bonne était d'une taille étonnamment grande, et forte, comme une sorte de fille de ferme à peine sortie de sa campagne. Sa coiffure n'avait rien d'élaboré, il n'y avait que deux tresses brunes qui pendaient de son bonnet. Plus étonnant encore, elles virent Natalia faire un signe à la jeune bonne, ce à quoi celle-ci répondit également par un geste, avant de s'éloigner en direction du parc.

« C'est ma bonne, Danitza, répondit Natalia aux regards interrogateurs d'Alexandra et de Fiodora. Elle est arrivée en même temps que moi et elle loge à mes côtés. »

Les chambres individuelles de Sainte-Catherine possédaient en effet chacune un accès à une petite mansarde, où l'occupante pouvait loger une domestique personnelle si elle en avait une. Le fait était rarissime : même Lavinia, qui se vantait de son privilège, n'avait pas de bonne attachée à son service, et devait se contenter du même personnel que les autres élèves pour son ménage et son linge.

Alexandra, surprise, préféra ne rien dire. Quant à Fiodora, elle

avait ressenti comme un pincement au cœur à la vue de la jeune bonne.

Alors que beaucoup de ses camarades se prenaient à rêver du Prince charmant, Fiodora, depuis le temps qu'elle séjournait à Sainte-Catherine, s'était plus ou moins rendu compte qu'elle n'était aucunement attirée par les hommes. En revanche, les jeunes filles qui l'entouraient lui inspiraient souvent des bouffées de sentiments qu'elle devinait être au-delà de l'amitié, Alexandra étant sa dernière attirance en date. Mais elle sentit qu'elle oubliait pour un temps les boucles châtaines et les yeux bleus vifs d'Alexandra devant la force tranquille de la jeune domestique. Sachant à quel point un tel sentiment semblait à l'inverse des lois de la société et peut-être même de celles de la nature, elle fit en sorte de se composer un visage neutre et de suivre ses camarades vers leur salle de classe.

Viktor Golitiev, le professeur de russe des « grandes », fit entrer ses élèves dans la salle. Le russe était l'une des matières considérées comme les plus importantes à Sainte-Catherine, et deux professeurs se partageaient la tâche de l'enseigner : M. Golitiev pour les « grandes » et Mlle Roshkova pour les « petites » et les « moyennes ».

« Ah, dit-il à Natalia, vous êtes la fameuse nouvelle élève. Venez, trouvez-vous une place et installez-vous pendant que je m'occupe de vos livres de classe. »

Natalia regarda la salle de classe pendant que les autres élèves s'installaient. Le dernier rang, à l'exception de la place d'Elizabeth, était inoccupé, et elle envisagea dans un premier temps de se mettre près de la jeune fille, mais elle vit ensuite qu'une place restait libre au second rang près de la fenêtre, derrière Alexandra et devant Antonia. Trouvant la place meilleure que d'aller directement au dernier rang, elle s'y installa après s'être assurée auprès d'Alexandra et Antonia qu'il n'y avait vraiment personne à cette place. Pendant ce temps, M. Golitiev fouillait une armoire située au fond de la salle de classe. Il en retira plusieurs livres ainsi que des porte-plumes et des cahiers.

« Ceci devrait vous suffire dans un premier temps, dit-il en les donnant à Natalia. Si vous avez besoin d'autre chose, vous pouvez vous servir dans l'armoire, après en avoir évidemment demandé la permission à vos professeurs. Je vous conseille de les garder dans votre pupitre quand vous ne vous en servez pas, la plupart de vos camarades font de même. »

Natalia le remercia et entreprit de ranger ses affaires dans son pupitre. Voyant que l'affaire était en bonne voie, M. Golitiev retourna à son bureau, donnant ainsi tacitement le signal que le cours de russe commençait ; mais au lieu de s'y asseoir tout de suite, il sortit de sa sacoche une liasse de feuilles manuscrites.

« Je vais commencer par vous rendre vos rédactions de la dernière fois, dit-il. Première, Josepha Miranova. Seconde, Lavinia Korenieva. Troisième, Alexandra Gontchareva... »

Lavinia jeta un regard noir à Josepha. C'était la seconde fois depuis la veille au soir que quelqu'un remettait en question sa première place, et elle n'entendait pas laisser la situation se prolonger jusqu'à la fin de la journée.

« Dixième, Sofia Evakhina. Trop de sécheresse dans votre manière d'écrire, mademoiselle. Onzième, Elizabeth Von Kürstner. Vous avez encore des progrès à faire en langue russe, vous y mélangez encore des tournures allemandes. Et enfin, douzième, Gertrud Mareïeska. Votre orthographe et votre vocabulaire sont sérieusement à travailler. »

La distribution terminée, M. Golitiev s'assit à son bureau, et commenta d'un ton docte, son menton barbu reposant à moitié sur ses mains croisées :

« Dans l'ensemble, ce n'est pas mal. Il y a des aspects du sujet que j'aurais aimé voir plus développés, mais peut-être que nous devrions nous attacher à retravailler les bases avant de nous aventurer sur un terrain... disons plus philosophique. Et afin de faire progresser votre orthographe à toutes, nous allons faire une petite dictée. Sortez vos cahiers et assurez-vous que vos porte-plumes sont en bon état, nous allons commencer tout de suite. »

En entendant parler des porte-plumes, Lavinia fit un discret signe

de tête à Gertrud, qui lui fit signe à son tour qu'elle avait compris. En effet, la place choisie par Natalia se trouvait être juste à côté de celle de Gertrud, et, encore occupée à sortir son cahier de son pupitre auquel elle n'était pas habituée, Natalia ne regardait pas le porte-plume posé dans son encoche. D'un geste qu'elle voulait aussi rapide que discret, Gertrud s'empara du porte-plume sur le pupitre de Natalia, et prit la plume entre ses doigts, prête à la casser d'un petit coup sec.

« Monsieur, Gertrud Mareïeska a pris le porte-plume de Natalia Molova ! »

C'était la voix de Sofia : assise juste derrière Gertrud, elle avait tout vu et s'était empressée de le signaler, par simple désir de maintenir l'ordre et non par rancune personnelle envers Gertrud. Cette dernière, cependant, voyait ce mouchardage comme une attaque directe.

Pendant ce temps, M. Golitiev, voyant dans la main de Gertrud le porte-plume qu'il venait de confier lui-même à Natalia, ne put que constater la véracité de l'accusation.

« Mademoiselle Mareïeska, qu'est-ce que cela signifie ? Cette jeune fille est nouvelle parmi nous et c'est ainsi que vous l'accueillez ? Bel exemple de camaraderie que vous lui montrez là ! Donnez-moi ce porte-plume ! »

Elle n'eut pas d'autre choix que d'obéir, rouge non pas de honte, mais de contrariété de s'être fait prendre et de colère envers Sofia et Natalia. Le professeur examina le porte-plume et constata que Gertrud n'avait pas eu le temps de l'abîmer.

« Tenez, mademoiselle Molova, dit-il en rendant l'objet à Natalia, surveillez vos affaires, je vais surveiller votre camarade qui ne semble pas disposée à vous aider à faire partie de la classe. Je suis très déçu par ce que je viens de voir, mesdemoiselles. Mademoiselle Mareïeska sera bien évidemment privée de récréation, mais j'espère que personne d'autre parmi vous n'a l'intention de jouer des mauvais tours à une nouvelle camarade qui vient d'arriver. Et maintenant, reprenons la dictée. »

Un silence monacal se fit dans la salle alors qu'il entreprenait de

dicter une variante d'un conte russe. Gertrud, qui ruminait encore l'annonce de sa punition, grattait nerveusement le papier plus qu'elle n'écrivait, et ne profitait absolument pas de ce qui était censé être une occasion d'améliorer son orthographe. Natalia, pour sa part, s'appliquait à suivre consciencieusement la dictée, tout en se demandant ce qui pouvait bien faire d'elle la cible de tant de personnes dès son arrivée à Sainte-Catherine.

Une fois la dictée terminée et les cahiers rendus, M. Golitiev entama une petite lecture expliquée de Pouchkine, puis lorsque la cloche sonna, il libéra toutes les élèves à l'exception de Gertrud, en annonçant qu'au prochain cours, il terminerait cette lecture expliquée et rendrait les dictées afin de reprendre le travail sur les problèmes d'orthographe qu'elles mettraient en évidence.

Une fois sortie de la classe, Natalia remercia immédiatement Sofia pour son intervention. Cette dernière, toujours sans montrer plus d'émotion que nécessaire, lui répondit simplement :

« Nul besoin de me remercier. Je n'ai fait que ce qu'il était normal de faire face à une infraction grave aux règles de Sainte-Catherine et à celles de la vie paisible en société.

– Quoi qu'il en soit, je vous en suis reconnaissante. Je ne pensais pas qu'arriver pendant la nuit allait m'attirer autant d'ennemies, et je suis heureuse que vous n'en fassiez pas partie.

– Ne faites pas trop attention à Gertrud, intervint Alexandra qui venait de s'approcher des deux jeunes filles avec Fiodora. Gertrud, c'est Lavinia, ou du moins c'est du pareil au même. Je ne serais pas surprise que Lavinia ait été à l'origine de cette idée de voler votre porte-plume. Elle est sans doute frustrée de ne pas avoir sa domesticité personnelle comme vous, alors elle a fait en sorte que Gertrud fasse ses petites commissions. Oui, c'est à cela qu'elles ressemblent : une princesse ridicule et sa servante obséquieuse.

– Et à mon humble avis, ajouta Fiodora, cette histoire d'arrivée nocturne n'est qu'un prétexte. Lavinia vous en veut sûrement moins pour cela, que pour le fait d'être au moins aussi riche qu'elle et de lui voler ainsi la vedette.

– C’est plus que probable, confirma Alexandra. Mieux vaut les ignorer. »

Natalia les remercia pour leur gentillesse.

« De toute façon, ajouta-t-elle, et sans vouloir vous paraître ingrate, j’espère que mon séjour à Sainte-Catherine sera le plus court possible. Mes parents ne m’y ont envoyée que pour m’éloigner des troubles révolutionnaires qui agitent la Bolnarie, et j’espère pouvoir rentrer chez moi dès que la situation se sera apaisée.

– Oui, nous avons déjà un peu entendu parler de ce qui se passait en Bolnarie. J’ignore si une révolte peut être apaisée si facilement, mais j’espère de tout mon cœur qu’elle le sera bientôt et que vous puissiez être réunie avec votre famille... »

Oksana écoutait la conversation un peu à distance, et n’aimait guère ce qu’elle voyait et entendait. Natalia commençait à attirer beaucoup d’attention à elle, ce qui perturbait la vision habituelle du monde d’Oksana où elle-même était au centre. Que cette nouvelle élève se fasse autant remarquer d’abord en arrivant à cette heure inhabituelle, puis en faisant pleurer dans les chaumières avec son histoire de révolte lui déplaisait, et elle ressentait un besoin urgent de reprendre sa juste place, peu lui importait comment.

« Sachez, dit-elle en s’immisçant dans la conversation et en coupant Alexandra, que je compatissais à votre malheureuse situation, et que je veux vous aider dans la mesure de mes moyens. Mais mes parents sont des nobles qui ont une grande influence en Bolnarie : si je leur parle de tout cela, je suis certaine qu’ils feront cesser ces troubles afin que vous puissiez vite rentrer chez vous. »

Natalia et les autres restèrent un moment sans voix devant ce discours sans queue ni tête ; Oksana considéra alors qu’elle avait réussi à les faire taire et en fut satisfaite. Mais un bruit venant du parc attira son attention.

« Tiens, c’est étrange, j’ai l’impression d’avoir entendu des coups de fouet... M. Golitiev aurait-il été un peu plus sévère que prévu avec Gertrud ? »

Puis elle partit vers le parc, laissant les autres élèves se remettre de leur surprise.

« J'ai dit qu'il fallait ignorer Lavinia, dit Alexandra, mais c'est un peu la même chose pour Oksana. Ses parents sont certes nobles, comme ceux de beaucoup d'entre nous ici, mais ils sont loin d'avoir l'influence qu'elle leur prête. J'ai eu l'occasion d'aller chez elle une fois pour des vacances : c'est une famille de petite noblesse de province, qui s'amuse à se recréer leur petite cour à eux. Nul doute que tout cela a influencé Oksana qui a été amenée à se prendre pour une princesse... »

Fiodora voulut ajouter quelque chose, mais elle vit alors revenir du parc non pas Oksana, mais Danitza, la bonne de Natalia. Elle portait un panier à ouvrage qui semblait assez lourd, et s'inclina en passant à la hauteur de Natalia et son groupe. À nouveau troublée, Fiodora essaya de dissimuler son rougissement en se tournant vers Natalia :

« Il est vrai que Sainte-Catherine accueille quelques pensionnaires singulières. J'espère que cela ne perturbera pas trop votre séjour ici, et que vous pourrez rentrer chez vous quand la révolte en Bolnarie prendra fin.

– Je l'espère également » répondit Natalia avec une pointe de tristesse.

Alexandra remarqua son changement d'intonation et essaya de dévier la conversation vers un autre sujet.

« Vous avons-nous déjà parlé du cours d'histoire ?

– Vous m'avez dit que nous allions en avoir un ce matin, mais c'est tout.

– La cloche va bientôt sonner, et peut-être vaudrait-il mieux que nous vous en avertissions avant que cela ne commence : il y a aussi des professeurs singuliers à Sainte-Catherine. Monsieur Vladimir Oulidoski nous enseigne l'histoire, ou du moins il essaie, car il est bien trop vieux pour parvenir ne serait-ce qu'à se faire entendre jusqu'au fond de la salle de classe. J'ignore pourquoi mademoiselle Lounanska ne l'a pas déjà remplacé.

– Par respect envers les personnes âgées, sans doute, intervint Sofia sans aucune ironie.

– Si c'est par respect envers les personnes âgées, répondit

Alexandra, la compassion qu'on doit avoir envers elles devrait imposer à mademoiselle Lounanska de laisser monsieur Oulidoski prendre une retraite bien méritée.

– Ou peut-être que lui-même ne désire pas prendre sa retraite, ajouta Fiodora. Il n'y a qu'à voir avec quel acharnement il tente de continuer ses cours alors que la moitié de la classe ne l'écoute pas. »

Lorsque la cloche sonna et que toutes les « grandes » se regroupèrent à nouveau devant leur salle de classe, Natalia commença à comprendre les paroles de ses camarades en voyant le petit homme chauve et rabougri qui leur ouvrit la porte. M. Oulidoski fit entrer les élèves et s'installa lui-même à son bureau avec force précautions, comme s'il était au bord de la crise cardiaque.

Ne voulant pas se dissiper dès son second cours à Sainte-Catherine, Natalia s'assit à son pupitre, sortit son livre d'histoire et se prépara à suivre le cours de M. Oulidoski, curieuse de voir ce qui allait arriver. Mais toutes les élèves n'avaient pas d'aussi bonnes résolutions.

Dès que le professeur commença à raconter la Russie de Catherine II la Grande d'un filet de voix quasi inaudible, Lavinia se désintéressa immédiatement du cours d'histoire et commença à échanger quelques paroles fielleuses avec Gertrud, qui se plaignait quant à elle de Sofia et de Natalia à qui elle devait, selon elle, sa punition par M. Golitiev. Lavinia l'approuvait, et lui demandait si elle ne trouvait pas que Sainte-Catherine avait subi une nette baisse de standing récemment.

D'autres élèves avaient des conversations plus innocentes. Josepha et Maria échangèrent quelques mots à propos de littérature, et d'un recueil de contes russes dont Josepha pensait que la dictée de M. Golitiev provenait. Elizabeth parlait à mi-voix à Antonia de messages qu'elle avait reçus d'esprits, n'osant cependant pas aborder ouvertement le sujet du jeu de cartes d'Antonia, dont toutes deux savaient pourtant qu'elles allaient bientôt faire une nouvelle tentative pour le récupérer dans le bureau de la directrice.

« Mesdemoiselles, je vous demande de vous arrêter ! »

C'était du moins ce que crurent comprendre les élèves qui écoutaient – ou tentaient d'écouter – encore M. Oulidoski. Mais celles qui étaient déjà parties dans leurs propres discussions l'ignorèrent complètement.

Natalia, Sofia et les quelques élèves qui essayaient encore d'écouter leur professeur remarquèrent qu'il avait cessé d'essayer de parler de la Russie du XVIII^e siècle. Il resta quelques secondes silencieux et immobile, comme en proie à une intense réflexion, puis, à la surprise générale, il reprit sa sacoche et sortit sans un mot de la salle de classe.

Ce ne fut qu'à ce moment que les discussions entre les élèves prirent fin et que le silence tant espéré en vain par M. Oulidoski se fit. Personne ne s'était attendu à voir leur professeur mettre fin à son cours aussi brutalement, après l'avoir vu prêcher dans le désert pendant de si nombreuses heures par le passé.

Hésitant sur la conduite à tenir à présent, toutes les élèves se trouvaient immobiles et silencieuses à leurs pupitres, regardant leurs camarades en espérant que l'une d'entre elles aurait une idée. Lavinia, pour sa part, se préparait à se dédouaner en cas de besoin en dénonçant les autres élèves dissipées qu'elle avait repérées.

Quand la porte s'ouvrit en grand pour laisser entrer Mlle Lounanska, Lavinia jugea cependant prudent d'attendre que la directrice ait dit ce qu'elle avait à dire avant de donner les noms des autres élèves dissipées.

« Mesdemoiselles, monsieur Oulidoski vient de passer dans mon bureau pour m'annoncer son intention de prendre immédiatement sa retraite. »

Ni Lavinia ni les autres ne purent dire quoi que ce fût, tant cette annonce les cloua de surprise.

« Monsieur Oulidoski m'a affirmé que votre comportement n'y était pour rien dans son choix. Mais j'ai quelques doutes à ce sujet. Je sais que certaines d'entre vous sont de la mauvaise graine et je vous assure que les chahuteuses ne resteront pas impunies ! Ne comptez pas non plus profiter du départ de monsieur Oulidoski pour négliger vos leçons d'histoire. Je commence dès maintenant les démarches

pour recruter un nouveau professeur pour Sainte-Catherine afin qu'il arrive dès que possible. »

On frappa doucement à la porte, et Mlle Lounanska fit entrer Mlle Roshkova.

« En attendant, reprit la directrice, vous connaissez mes principes concernant l'oisiveté. En attendant le déjeuner, vous allez prendre un petit cours de chant supplémentaire avec mademoiselle Roshkova. Mademoiselle, emmenez ces demoiselles en salle de musique et occupez-vous d'elles. »

Mlle Roshkova acquiesça en souriant tandis que la directrice quittait rapidement et nerveusement la salle de classe. Toutes les élèves n'étaient pas enthousiastes à l'idée de prendre un nouveau cours de chant aussi vite, mais Natalia, elle, suivit le groupe tranquillement, curieuse à l'idée de voir à quoi ressemblaient les cours de chant de Sainte-Catherine.

En quittant la salle de classe, les élèves profitèrent cependant de l'indulgence de Mlle Roshkova pour reprendre leurs discussions. Lavinia, un peu frustrée de n'avoir pas pu effectuer la dénonciation qu'elle attendait, en profita pour glisser à Gertrud, mais suffisamment fort pour que les autres élèves l'entendent :

« Si ce n'est pas à cause de notre comportement, c'est sans doute à cause de la nouvelle. Ce cher monsieur Oulidoski n'a pas dû supporter qu'on accepte n'importe qui dans l'établissement... »

La remarque ne passa pas inaperçue, et avant même de laisser à Natalia le temps d'y répondre, Fiodora intervient :

« Ce que vous dites là est odieux. D'abord parce que vous ne savez rien des origines de Natalia qui pourrait bien être plus noble que vous. Ensuite parce que comme vous le dites, elle est nouvelle. Elle vient à peine d'arriver et ne demande qu'à être une élève comme une autre, et vous faites tout pour l'en empêcher ! »

Lavinia se retourna avec une moue dédaigneuse vers celle qui osait la contredire, mais ce fut Olga qui parla :

« Lavinia n'a pas tort sur ce point. Natalia est surtout une étrangère, et je pense que Sainte-Catherine ne devrait pas accepter davantage d'élèves étrangères, alors que les jeunes filles rodures ont

déjà du mal à accéder à une bonne éducation. »

Mais Fiodora reprit de plus belle :

« Je vois que Lavinia n'est pas la seule à être odieuse ! Si vous aviez pris le temps d'écouter l'histoire de Natalia, vous auriez su qu'elle n'est venue ici que pour fuir la révolte en Bolnarie ! Si elle avait su qu'elle recevrait un si mauvais accueil en Rodurie, elle aurait choisi un autre pays...

– Mesdemoiselles, un peu de retenue ! » intervint Mlle Roshkova qui avait fini par entendre la discussion animée.

Lavinia, Fiodora et Olga se turent, mais leurs regards indiquaient bien qu'elles campaient sur leurs positions et que leur dispute était loin d'être terminée. Alexandra, quant à elle, s'étonnait que Natalia n'ait pas parlé elle-même alors qu'elle était le principal sujet de la conversation. Mais lorsqu'elle en fit part à l'intéressée, celle-ci répondit simplement :

« Je n'ai pas envie de m'épuiser là-dedans. Mon principal souci est la situation de ma famille, dont je n'ai pas de nouvelles depuis mon départ. L'opinion d'autres personnes sur moi m'importe peu, en particulier des personnes qui ne connaissent rien à mes origines et à la position dans laquelle je me trouve. »

Alexandra constata l'amertume dans sa voix et ne répondit rien d'autre ; de plus, le groupe venait d'arriver devant la porte de la salle de musique.

« En place, mesdemoiselles... » dit Mlle Roshkova en ouvrant la porte.

Les élèves les plus proches se préparèrent à entrer, mais elles s'arrêtèrent net.

La salle n'était pas libre. Deux rangs de jeunes filles en robes violettes s'y alignaient déjà, avec Mlle Kornova au piano. Et son regard ainsi que ceux de toutes les « moyennes » étaient tournés vers les nouvelles arrivantes.

« Veuillez refermer la porte et emmener vos élèves ailleurs, mademoiselle Roshkova, dit Mlle Kornova d'un ton agacé. Nous sommes en plein cours de danse.

– Nous sommes ici par ordre de la directrice, répondit Mlle

Roshkova. Elle m'a demandé de donner un cours de chant ici.

– Alors la directrice aura oublié que je donne mon cours de danse ici en ce moment même. Encore une fois, je vous demande de partir.

– Je ne désobéirai pas à un ordre de la directrice, mademoiselle.

– Et moi, je ne mettrai pas fin à mon cours pour vous arranger. À leur âge, mes élèves ont besoin d'un emploi du temps stable pour leur donner des repères solides. Je leur donne ce cours tous les mardis à la même heure, que vont-elles penser si j'accepte que vous veniez bouleverser leurs habitudes ? »

Sofia voulut intervenir en disant :

« Si j'en juge par le règlement de Sainte-Catherine, le cours régulier à cet horaire devrait avoir la préférence. Mais étant donné qu'il s'agit là d'une demande expresse de mademoiselle Lounanska, peut-être qu'il vaudrait mieux... »

– Il me semble que personne ne vous a demandé votre avis, jeune fille ! » dit Mlle Kornova, en se levant de son piano dans un mouvement d'énervement.

La discussion s'envenimant, Mlle Roshkova et Mlle Kornova tentèrent de s'éloigner dans un coin de la salle de musique pour continuer hors de portée auditive des élèves. Mais les éclats de voix que ces dernières entendaient leur assuraient que les deux femmes allaient avoir du mal à trouver une solution à leur problème.

Enfin, Mlle Roshkova revient vers les « grandes » et, retrouvant son sourire habituel, leur déclara :

« Rejoignez vos camarades de la classe moyenne. Pour une fois, vous allez prendre un cours de danse avec elles ! Trouvez-vous une partenaire et nous allons commencer. »

Mlle Kornova, pour sa part, se remit à son piano sans rien dire, mais sa grimace indiquait que cette décision ne la satisfaisait aucunement.

Elle n'était d'ailleurs pas la seule. Lavinia et Gertrud soupirèrent, et la seconde murmura :

« Sommes-nous vraiment obligées de côtoyer ces gamines ? »

– Il est vrai que cela n'est pas très conforme aux pratiques habituelles de l'établissement, commenta Sofia. Mademoiselle

Lounanska dit toujours que chaque élève doit rester à sa place et ne se consacrer qu'à étudier ce qui est de son âge avant d'être prête à passer à des études plus avancées. »

Mlle Roshkova fit signe avec insistance aux élèves récalcitrantes d'avancer. Malgré leur réticence, elles furent bien obligées d'obéir : Mlle Roshkova faisait généralement preuve d'indulgence, mais elle n'hésitait pas à punir une désobéissance trop marquée. Et ses punitions consistaient généralement à envoyer les fautives chez la directrice qui, elle, ne leur trouverait aucune circonstance atténuante.

Bon gré mal gré, elles durent donc se rapprocher des « moyennes ». Mais Lavinia s'arrangea pour faire les choses à sa façon, et proposa à Gertrud d'être sa partenaire, ce que cette dernière accepta immédiatement. Natalia, un peu perdue par l'étrangeté de la situation, s'avança parmi les « moyennes » et en choisit une comme partenaire au hasard.

« Bonjour, dit cette dernière, vous êtes la nouvelle qui est arrivée ce matin ?

– Oui, je m'appelle Natalia Molova.

– Enchantée de vous connaître, Natalia Molova. Je m'appelle Lena Pajareska. »

Au fur et à mesure que les couples se formaient, les choix des autres élèves se réduisaient. Olga se retrouva forcée de choisir comme partenaire soit Elizabeth, soit une « moyenne », et préféra choisir la « moyenne », qui se présenta sous le nom de Margarita Filippova.

Lorsque chaque élève eut sa partenaire et que l'ordre fut un peu revenu dans la salle de musique, Mlle Kornova annonça que la danse reprenait, et commença à jouer de son piano. Les élèves se mirent à danser mais il y avait une certaine différence de niveau entre les « moyennes » et les « grandes » qui étudiaient et pratiquaient la danse depuis plus longtemps. Celles des « grandes » qui avaient une « moyenne » pour partenaire la reprenaient avec plus ou moins de patience, et la mécontente de leurs deux enseignantes ne les aidait pas : en effet, Mlle Roshkova s'était mis en tête de donner une ambiance un peu plus gaie au cours de danse en chantant sur l'air que

jouait Mlle Kornova au piano, ce qui n'était pas du tout du goût de cette dernière.

« Taisez-vous, mais taisez-vous donc ! » murmurait-elle régulièrement à Mlle Roshkova, perdant en même temps un peu du rythme de sa musique. Entre le manque d'expérience de leurs partenaires et la musique aléatoire qui n'accompagnait plus guère leur danse qu'en théorie, les « grandes » se firent à l'idée qu'elles ne profiteraient pas de cette leçon improvisée et ne firent pas de véritables efforts. Les « moyennes » n'y semblaient pas décidées non plus et leur esprit semblait occupé ailleurs.

« Connaissez-vous le Fantôme de l'Opéra ? demanda Lena à Natalia.

– Non. De quoi s'agit-il, un conte rodure ?

– Oh non, cela n'a rien d'un conte. Vaska, qui est dans notre classe, m'a raconté l'histoire, elle la tient directement de ses parents. Un mystérieux voleur a cambriolé il y a peu de temps des riches demeures de Krakynz en emportant des bijoux. Il se fait appeler le Fantôme de l'Opéra, comme c'est romantique... Vaska et moi l'imaginions galopant sur les toits au clair de lune avec son sac rempli de bijoux et de pierreries... »

La fameuse Vaska se trouvait être la partenaire de danse d'Elizabeth, et lui raconta exactement la même chose. Il apparut évident que toutes les « moyennes » avaient l'esprit occupé de cette histoire de Fantôme de l'Opéra ; Elizabeth elle-même n'y fut pas insensible, trouvant des échos à ses propres goûts dans l'histoire de cet homme qui se qualifiait lui-même de fantôme.

Profitant du fait que leurs enseignantes étaient plus occupées par leur querelle que par le souci de leur donner un cours décent, Elizabeth commença à raconter l'histoire du Fantôme de l'Opéra à Antonia et Vera, tandis que Natalia faisait part de sa découverte à Alexandra et Fiodora. De fil en aiguille, toutes les « grandes » avaient entendu parler du Fantôme de l'Opéra avant la fin du cours de danse improvisé.

« Un Fantôme de l'Opéra, dit Josepha à Maria avec enthousiasme. Ce doit être un homme sensible et cultivé pour avoir choisi un tel

urnom.

– Un voleur de bijoux qui détrousse les riches indignes de leur fortune, dit Vera à Elizabeth et Antonia, il doit avoir un sens aigu de la justice. »

Sous le regard distrait de leurs enseignantes, elles commençaient à s'enflammer autant que les « moyennes » pour ce mystérieux voleur.

Lorsque la cloche du déjeuner sonna, Mlle Roshkova et Mlle Kornova se séparèrent avec un grand soulagement et emmenèrent chacune son groupe d'élèves vers le réfectoire.

« Cette Helena Kornova est de plus en plus infecte, rumina Mlle Roshkova. Excusez-moi, mesdemoiselles, il est généralement impoli de dire du mal de son prochain... mais quand son prochain l'a cherché avec ses airs supérieurs, j'aurais tendance à estimer que c'est pardonnable. »

Les élèves ne s'occupaient guère des airs supérieurs réels ou supposés de Mlle Kornova. Le cours de danse improvisé et houleux qu'elles venaient de suivre ne leur posait plus aucun problème, elles étaient toutes à l'histoire du Fantôme de l'Opéra et aux rêveries qu'elle leur inspirait.

Cependant, en entrant dans le réfectoire, elles y remarquèrent l'absence de quelqu'un qui ne ratait presque jamais un repas : la place de Mlle Lounanska, qui faisait figure de place d'honneur de la table des enseignants, était vide. Quand toutes les élèves furent installées, ce fut Mlle Poldova qui se leva pour parler :

« Mesdemoiselles, mademoiselle Lounanska est en ce moment en ville. Elle est à la recherche d'un nouveau professeur d'histoire pour remplacer monsieur Oulidoski qui nous quitte aujourd'hui. »

La place de M. Oulidoski était, en effet, également vide. Mais le vieux professeur d'histoire rabougri prenait si peu de place que contrairement à la directrice, sa présence ou son absence ne faisait guère de différence.

« Ne profitez pas de l'absence de votre directrice pour vous dissiper, ajouta Mlle Poldova d'un air sévère. Les autres enseignants et moi-même vous surveillons, et toute infraction au règlement sera

sévèrement punie et rapportée de surcroît à mademoiselle Lounanska. »

Le regard appuyé de Mlle Poldova fit comprendre aux élèves qu'elles avaient intérêt à prendre ce discours au sérieux. Les discussions sur le Fantôme de l'Opéra chez les « moyennes » et chez les « grandes » ne purent s'empêcher de continuer, mais elles se firent à voix très basse.

« Croyez-vous que le Fantôme de l'Opéra a pris ce nom parce qu'il a un lien avec les esprits ? demanda Elizabeth.

– Pensez-vous qu'il pousserait l'audace jusqu'à venir cambrioler Sainte-Catherine ? demanda Vera.

– Je ne l'espère pas, répondit Fiodora. S'il est attiré par les richesses, il viendrait rendre visite à Lavinia en premier. »

La susnommée restait silencieuse, tandis que Gertrud, même si elle avait sa part de rêverie liée au Fantôme de l'Opéra, s'employait surtout à mettre à exécution son désir de vengeance contre Sofia et Natalia. Elle s'empara de la salière comme elle avait pris le sucrier le matin même et, profitant de l'inattention générale des autres « grandes » en pleine discussion sur le Fantôme de l'Opéra, versa une dose massive de sel dans les plats que l'on venait de servir à Sofia et à Natalia.

Ayant un peu épuisé le sujet, somme toute assez vague, du Fantôme de l'Opéra, Natalia entama son déjeuner, et fit sa seconde grimace devant un repas de Sainte-Catherine.

Elle observa les autres élèves qui commençaient elles aussi à manger, mais aucune d'entre elles ne semblait incommodée. Sofia, pourtant, avait senti elle aussi que son plat était trop salé ; mais, fidèle au règlement de Sainte-Catherine qui indiquait explicitement que la nourriture des élèves ne devait pas être trop bonne pour ne pas gâter leur caractère en les incitant à la gourmandise, elle continua de manger en conservant un visage égal, à la grande déception de Lavinia et Gertrud qui apprécièrent d'autant plus le dégoût et les hésitations de Natalia.

En effet, celle-ci ne soupçonnait pas encore que Lavinia et Gertrud aient pu lui jouer un tour aussi puéril ; mais elle se

demandait s'il n'y avait pas eu une erreur en cuisine amenant les domestiques à trop saler son plat. Elle se tourna alors vers Mlle Poldova en pensant faire une réclamation, mais l'air sévère de la remplaçante temporaire de la directrice la dissuada de dire quoi que ce fût. Elle se contenta donc de continuer son plat comme elle le pouvait, en continuant de grimacer sous les regards narquois et satisfaits de Lavinia et Gertrud.

« Bien joué, murmura Lavinia à Gertrud. Nous recommencerons au dîner si nous le pouvons... et jusqu'à ce qu'elle se décide à quitter Sainte-Catherine. »

Mlle Poldova fit sortir les élèves assez rapidement, et en sortant du réfectoire, celles-ci apprécèrent la présence d'un rayon de soleil qui illuminait la cour et le parc. Heureuses de voir que le beau temps était revenu, beaucoup d'élèves se dispersèrent dans le parc, près de l'étang.

Fiodora remarqua la présence de Danitzza qui se rendait elle aussi vers le parc, et, toujours avec un pincement au cœur, retourna à regret aux conversations de Natalia et Alexandra à propos du Fantôme de l'Opéra, mais fit en sorte que ses amies ne remarquent pas qu'elle était celle qui s'intéressait le moins à ce mystérieux Fantôme, en-dehors de l'aspect de conte romantique de l'affaire.

Antonia, Elizabeth et Vera s'étaient réunies dans un coin moins fréquenté du parc, et cessèrent un instant de parler du Fantôme pour revenir au sujet qui les occupait depuis la veille : le jeu de cartes d'Antonia, toujours enfermé dans le bureau de la directrice.

« Il n'y aura pas tous les jours une nouvelle qui arrive en pleine nuit, dit Antonia. La directrice sera sûrement fatiguée après avoir passé du temps en ville à chercher un nouveau professeur d'histoire, et elle se couchera tôt. Idem pour les autres élèves qui auront du sommeil à rattraper. Cela nous laissera les mains libres pour aller dans son bureau récupérer mon *Jeu de Mademoiselle Lenormand*. »

Sofia, pour sa part, n'avait personne à qui parler, et l'histoire du Fantôme de l'Opéra ne la touchait en fait que superficiellement, même si, étrangement, elle lui apportait une bouffée d'air frais et lui faisait remettre un peu les cours et le règlement de Sainte-Catherine

en perspective. Lorsqu'elle vit Danitza contourner le plan d'eau et se diriger vers les buissons au fond du parc, elle fut piquée de curiosité et commença à la suivre.

Fiodora, qui continuait de surveiller Danitza du coin de l'œil, remarqua le manège de Sofia et fit signe à Alexandra. Voyant que plusieurs personnes s'intéressaient à sa bonne, Natalia tenta d'intervenir.

« Laissez Danitza tranquille... Arriver dans un autre pays n'a pas été facile pour elle non plus, et elle n'a pas besoin qu'on la suive... De plus, elle est sourde et muette, et ne peut donc pas parler avec vous.

– Ne vous en faites pas, la rassura Fiodora. Je veux juste m'assurer que Sofia ne l'importune pas. Elle connaît peut-être tous les règlements de Sainte-Catherine, mais elle n'a pas toujours l'art et la manière pour les rappeler. De plus, elle ignore que votre bonne est muette, et je vais le lui dire. »

Danitza s'enfonça dans un buisson, suivie par Sofia puis par Fiodora. Une fois à l'abri des regards, elle regarda autour d'elle, s'assit, sortit du matériel de son panier à ouvrage et commença à coudre.

Touchée par cette image bucolique d'une jeune bonne cousant à la lumière diffuse des rayons de soleil entre les branches, Fiodora sentit encore une fois son cœur chavirer, et en oublia ses promesses à Natalia. Elle voulut se plonger dans la contemplation de cette icône, mais elle oubliait la présence de Sofia.

« Mais que faites-vous là ? »

Danitza se retourna vers Sofia qui s'approchait d'elle. Ses yeux exprimaient la surprise, et aussi une certaine attitude défensive.

« Cette couture ne vaut absolument rien, continua Sofia. Vos points sont très irréguliers, ils ne tiendront jamais. Comment pensez-vous pouvoir prendre soin du linge de votre maîtresse ? »

Fiodora vit son petit tableau bucolique s'effondrer quand Sofia s'installa près de Danitza et lui retira presque son matériel des mains.

« Regardez. Un point aussi simple, nous l'apprenons pendant nos premiers cours de couture. Il faut faire comme ceci, et tenir le tissu

en passant l'aiguille de cette manière pour s'assurer que les points sont bien droits. Où avez-vous appris à coudre pour ne pas savoir cela ? »

La bonne ne répondit rien, mais adressa à Sofia un regard rempli d'incompréhension, et même, remarqua Fiodora, d'un soupçon d'énervement.

« Hé bien, seriez-vous muette ?

– Oui, elle l'est, intervint Fiodora. Et si vous aviez écouté Natalia au lieu d'aller tout de suite importuner sa bonne, vous le sauriez. Rendez-lui donc ses affaires et mêlez-vous de ce qui vous regarde, elle connaît son métier. »

Sofia rendit son matériel à Danitza, mais ajouta une dernière remarque :

« Ses points tendent à démontrer le contraire. Croyez-moi, ajouta-t-elle à Danitza, vous devriez suivre mes conseils ou vous risquez de perdre votre place. »

Fiodora entraîna Sofia loin des buissons et rejoignit Alexandra et Natalia.

« Nous revoilà, dit-elle, tout va bien, j'ai mis Sofia au courant. Il va falloir nous promettre de ne plus déranger la bonne de Natalia, Sofia, dites-vous qu'elle a elle aussi dû partir en catastrophe de Bolnarie et qu'elle en est sans doute encore un peu retournée. »

Sofia ne dit rien car la cloche de Sainte-Catherine retentit à ce moment, rappelant les élèves à leurs cours de l'après-midi.

Elles durent attendre un peu l'ouverture de la salle de classe pour leur cours de couture, car Mme Petranoska arriva en retard, ce qui n'était pas vraiment dans ses habitudes.

« Excusez-moi, mesdemoiselles, dit-elle en venant ouvrir la porte de la salle, il y a beaucoup de matériel à apporter pour la leçon de couture d'aujourd'hui, et j'ai dû me faire aider pour transporter tout cela en un seul voyage. Venez, ma fille ! »

Les élèves se retournèrent par curiosité pour voir quelle domestique venait en aide à Mme Petranoska, et elles eurent la surprise de voir arriver Danitza, portant une grande panière contenant

des chemises d'homme sans boutons ni boutonnieres, qu'elle posa sur le bureau de l'enseignante avant de lui faire comprendre par quelques gestes qu'elle devait retourner à son propre ouvrage.

« Mais oui, très bien, allez-y, ma fille » lui dit Mme Petranoska également en faisant des gestes.

Puis elle ajouta, en se tournant vers Natalia :

« C'est votre bonne, n'est-ce pas, mademoiselle Molova ? Je suis désolée d'avoir dû vous l'emprunter, mais il n'y avait pas d'autre domestique à ma portée, alors quand je l'ai croisée, je lui ai tout de suite demandé de venir m'aider. J'espère que cela ne vous dérange pas ? »

Natalia, qui ne semblait pas y accorder tant d'importance, fit un simple geste de dénégation.

« Bien, dit Mme Petranoska. Il est temps de passer à notre leçon de couture. Lorsque vous serez mariées, mesdemoiselles, il est fort possible que vous ayez à vous occuper, même un peu, du linge de corps de vos maris. Voici des chemises, vous voyez à leur grande taille que ce sont des chemises d'homme, et il va s'agir d'y tailler des boutonnieres et d'y coudre des boutons afin de les rendre utilisables. Prenez-en une chacune. Vous connaissez déjà les bases pour les boutonnieres, alors commencez, je vais passer parmi vous pour vérifier que tout se passe bien. »

Les élèves prirent leur fil et leurs aiguilles et se mirent à l'ouvrage. Mais elles avaient en tête autre chose que les boutonnieres de leurs futurs maris, et pour un temps, ce n'était pas le Fantôme de l'Opéra.

Elles n'avaient encore jamais vu Danitza d'aussi près, et quand celle-ci était passée parmi elles, même Sofia et Fiodora avaient été surprises de voir à quel point elle était grande. Fiodora n'en avait été que plus troublée devant la force physique qui se dégageait d'elle.

Lavinia et Gertrud, en revanche, avaient une autre opinion à ce sujet.

« C'est assez logique, dit Gertrud, les débiles mentaux sont souvent plus grands et plus forts que les gens normaux.

– J’ai eu, pour ma part, l’occasion de voir la qualité de son ouvrage, répondit Sofia. Ceci expliquerait cela, et j’ai également l’impression qu’elle travaille lentement. Il est étonnant qu’une domestique aussi mauvaise soit au service d’une élève de Sainte-Catherine...

– Moi, j’aurais une explication à cela... » commença Lavinia, avant d’être brutalement interrompue.

Mme Petranoska donna un petit coup de règle sur les bureaux de Lavinia et Gertrud.

« Cela suffit les bavardages ! Concentrez-vous sur votre ouvrage, il n’y a rien de mieux que cela pour tenir une jeune fille à l’écart des distractions dangereuses. »

Mme Petranoska avait rarement recours à ce genre de coup d’éclat, et le geste persuada toutes les élèves de ne plus avoir d’autre centre d’intérêt que leur couture jusqu’à la fin du cours. Lavinia se permit cependant d’adresser un regard outré à l’enseignante, mais seulement quand cette dernière lui tourna le dos.

Lavinia n’en avait d’ailleurs pas terminé avec l’histoire de Danitza. En sortant du cours de couture, elle aborda Natalia d’un air faussement compatissant :

« Au fond, je vous plains. Il ne doit pas être facile d’être loin de votre famille, et encore moins avec pour seul visage familial celui d’une bonne attardée mentale.

– Vous vous trompez, répondit Natalia. Danitza est sourde et muette, c’est un fait, mais elle n’est pas pour autant attardée. Elle est aussi intelligente que vous et moi. »

Lavinia fit la moue.

« Que moi, j’en doute. En revanche, il est probable que vous soyez vous-même fort bête pour ne pas vous apercevoir de l’évidence. »

Puis elle se détourna de Natalia comme d’une chose qui ne l’intéressait plus avant de rejoindre Gertrud. Pendant ce temps, à la faveur de la récréation et du retour au grand air qui en résultait, les conversations entre les élèves repartaient de plus belle. Les

« petites » et les « moyennes » semblaient particulièrement agitées, et les « grandes » qui s'intéressèrent à leurs discussions crurent d'abord qu'elles s'enflammaient à nouveau pour l'histoire du Fantôme de l'Opéra, mais en écoutant mieux, elles découvrirent qu'un nouveau sujet était déjà en train de remplacer le Fantôme.

Lena, la partenaire de danse de Natalia, l'informa de ce qui les occupait désormais.

« Il y a des élèves qui disent qu'elles ont vu la directrice revenir. Elle a trouvé un nouveau professeur d'histoire, et il commence dès demain. »

D'autres « moyennes » racontant la même chose se firent entendre des « grandes » qui commencèrent à s'intéresser au sujet. Il était étonnant qu'un nouveau professeur d'histoire arrivât aussi vite après le départ brutal de M. Oulidoski.

« Peut-être qu'en réalité, dit Lena, mademoiselle Lounanska s'attendait depuis quelque temps au départ de monsieur Oulidoski et avait déjà prévu son remplaçant ? »

Alexandra et Fiodora, qui venaient de rejoindre Natalia, acquiescèrent.

« Cela ne manquerait pas de logique, vu l'état dans lequel était monsieur Oulidoski depuis longtemps. Sait-on qui est le nouveau professeur d'histoire ?

– Personne ne connaît encore son nom, répondit Lena d'un air désolé. Mais il paraît que c'est un vieux bonhomme à cheveux blancs, il risque de ne pas tenir longtemps non plus à ce poste si c'est le cas...

– Mais non, pas du tout ! intervint Vaska. Moi, j'ai entendu parler d'une grande femme sèche, qui ressemblait un peu, paraît-il, à mademoiselle Lounanska. »

Margarita, qui était à côté, se mêla à la conversation à son tour.

« Moi, j'ai entendu parler d'une jeune femme habillée tout en noir, comme si elle était en deuil. »

Les « moyennes » et les « petites » discutaient de plus belle autour d'elles, et Alexandra commença à soupçonner qu'elles inventaient leurs histoires.

« Elles ont une imagination débordante, dit-elle, mais je crois qu'il nous faudra attendre l'arrivée réelle de notre nouveau professeur d'histoire pour savoir à quoi il ou elle ressemble. Ce sera une surprise, il y en a tellement peu à Sainte-Catherine. Enfin, à part ce cours de danse improvisé avec la classe moyenne. »

Pendant ce temps, d'autres « moyennes » étaient en pleine conversation avec le groupe d'Antonia, Vera et Elizabeth à propos du Fantôme de l'Opéra, prouvant ainsi que le mystérieux nouveau professeur d'histoire ne l'avait pas encore complètement éclipsé.

« J'aimerais tant que le Fantôme vienne visiter Sainte-Catherine une de ces nuits, dit Elizabeth en soupirant. Avec un nom pareil, il doit avoir des affinités avec le monde des esprits, nous aurions tant à apprendre de lui ! »

Oksana, toujours mal satisfaite de ces conversations qui avaient l'indélicat point commun de tourner autour de tout sauf d'elle-même, se rapprocha du groupe sous prétexte de s'intéresser au Fantôme de l'Opéra.

« Le Fantôme de l'Opéra, dit Antonia, est sûrement autre chose qu'un simple voleur. Il est trop raffiné, trop porté sur le luxe. Peut-être même est-ce un noble qui s'amuse ? Ou qui poursuit un autre but qu'un simple vol ? »

En entendant ces mots, Oksana sentit une nouvelle idée faire son chemin dans son esprit. Très rapidement, elle se demanda même pourquoi elle n'y avait pas pensé plus tôt. C'était évident, en réalité. Si tant de conversations qu'elle entendait étaient au sujet du Fantôme de l'Opéra, ce ne pouvait être que pour une seule raison : le Fantôme de l'Opéra était apparu pour elle, et elle seule.

Après avoir compris cela, elle ne put retenir un sourire de dédain à la vue de toutes ces idiotes qui parlaient du Fantôme de l'Opéra comme s'il pouvait avoir un quelconque intérêt pour elles. Mais comme à son habitude, elle était la seule à détenir la vérité. Et il était inutile qu'elle la leur révélât, elle savait qu'elles ne la comprendraient pas.

En entendant Elizabeth partir dans un nouveau délire à propos des esprits, Oksana se mit à rire. Voyant les regards étonnés des

« moyennes » qui s'étaient tournées vers elle, elle s'éloigna sans cesser de rire, ne se forçant à se calmer que quand la cloche rappela les élèves dans leurs classes.

Les « grandes » se dirigèrent vers la salle de musique, où elles retrouvèrent Mlle Roshkova, pour un cours de chant tout à fait normal cette fois. Mais en entrant dans la salle, elles eurent du mal à ne pas penser au cours de danse improvisé du matin, et qu'elles ne regrettaient plus vraiment puisqu'il lui avait permis d'entendre parler du Fantôme de l'Opéra.

Mlle Roshkova semblait se souvenir elle aussi du cours de danse et de son conflit avec Mlle Kornova. Elle voulut l'effacer de sa mémoire en se jetant de toutes ses forces dans le cours de chant, et même littéralement : pendant tout le cours, elle chanta plus fort que les élèves. Gertrud en profita de plus belle pour faire semblant de chanter, son silence totalement couvert par la voix forte de Mlle Roshkova.

À la fin du cours de chant, l'enseignante revint à son sujet habituel, et Elizabeth se prépara à entendre à nouveau ses demandes de persuader Fraülein Midler de faire partie de la future chorale de Sainte-Catherine. Mais à sa surprise, ce fut vers Natalia que Mlle Roshkova se tourna.

« La grande bonne avec les tresses brunes est bien la vôtre, n'est-ce pas ? lui dit-elle. Il me semble bien qu'elle est arrivée en même temps que vous.

– Oui, Danitza est bien ma bonne. Que lui voulez-vous ?

– Je ne pensais pas en premier lieu à cela, mais puisque j'ai du mal à recruter parmi les élèves et les professeurs de Sainte-Catherine, je me demandais si je ne pouvais pas intégrer quelques domestiques à la future chorale de l'école. Avec sa taille, je suis sûre que cette jeune fille a une voix qui couvre plusieurs octaves... »

La proposition surprit bien des élèves, mais fit carrément frémir Lavinia et Olga. Pour la première, l'idée de faire entrer dans la chorale de Sainte-Catherine des domestiques était insupportable ; pour la seconde, c'était celle de la bâtir à partir de Bolnares. Mais

Natalia mit fin à leur petite frayeur.

« Malheureusement, vous allez être déçue... Danitza est sourde et muette, elle est absolument incapable de chanter.

– Oh, vraiment ? Comme c'est dommage, elle aurait pu avoir une si belle voix ! Hélas, encore une fausse piste. »

Mlle Roshkova s'écarta des élèves, et se mit à se plaindre en partie pour elle-même :

« Ce n'est pas encore maintenant que la chorale de Sainte-Catherine va pouvoir se former. Il semble que personne n'ait envie de chanter pour le prestige de son école et de la représenter sur scène...

– Et rencontrer le Fantôme de l'Opéra ? » demanda, un peu trop fort, Elizabeth qui n'avait pas vraiment quitté ses rêveries de la récréation.

L'enseignante se tourna alors vers elle d'un air faussement outré.

« Allons, mademoiselle Von Kürstner ! Ce n'est pas là une chose dont une jeune fille bien élevée doit parler ! »

Mais pour toutes ses élèves, il était évident que Mlle Roshkova, friande de romans à l'eau de rose et d'intrigues sentimentales, n'était pas indifférente à l'histoire du Fantôme de l'Opéra. Elle ne put d'ailleurs s'empêcher de faire à Elizabeth un petit sourire complice.

Cependant, elle ne parla pas davantage de tout cela, ni en bien ni en mal, quand elle emmena les « grandes » dans leur salle de classe pour leur étude surveillée. Elle se contenta de faire ce qu'elle faisait habituellement quand elle avait la charge de surveiller les élèves : elle s'installa à son bureau et prit un livre qu'elle commença à lire.

Les élèves entreprirent elles aussi de faire ce qu'elles faisaient habituellement. Sofia, Fiodora, Alexandra et Olga essayèrent de rester sérieuses et d'étudier, ainsi que Natalia qui estimait avoir besoin de mieux situer l'avancement des cours de Sainte-Catherine : elle ouvrit donc son livre d'histoire et essaya de comprendre de quoi M. Oulidoski avait tenté de leur parler, et ce que disait le livre à ce sujet.

Oksana essaya elle aussi d'étudier, mais sans doute sans grande

conviction, car à peine eut-elle ouvert son livre qu'elle se mit à rêver et à laisser son imagination vagabonder à propos du Fantôme de l'Opéra, et surtout de ce qu'il pourrait faire pour elle. Dans le principal scénario qu'elle imaginait, le Fantôme de l'Opéra arrivait à Sainte-Catherine, et à la grande déception de toutes les élèves, il ne leur adressait qu'un seul message, où il déclarait qu'Oksana était d'un rang supérieur à toutes les autres et que les élèves et les enseignants de l'école lui devaient désormais le respect.

Josepha, pour sa part, n'essaya même pas de réviser. Ses livres sur le pupitre, elle avait l'air d'une élève studieuse à première vue, mais son porte-plume écrivait un conte sur son cahier de brouillon. Intriguée, Maria jeta quelques coups d'œil à son œuvre en se demandant s'il s'agissait là du conte philosophique que Josepha avait évoqué la veille. Mais la jeune poétesse en herbe avait complètement délaissé la question de la voyance et des cartomanciennes, pour prendre pour sujet celui qui était sur toutes les lèvres, le Fantôme de l'Opéra.

Antonia s'attacha à garder la tête froide, et au fur et à mesure que le soir arrivait, son jeu de cartes et la tentative ratée pour le reprendre s'imposaient de plus en plus dans son esprit, en chassant même provisoirement le Fantôme de l'Opéra. Elle détacha de son cahier un morceau de papier qu'elle utilisa pour signaler à Elizabeth, derrière elle, qu'elle confirmait qu'elles allaient faire une nouvelle tentative le soir même, et qu'elle était sûre de réussir cette fois.

Lavinia et Gertrud avaient une toute autre occupation. Lavinia écrivit elle aussi un petit mot sur une feuille de son cahier, et le passa à Gertrud qui gloussa légèrement. Elle eut ensuite envie de faire passer le mot à d'autres personnes, et sa première cible fut Natalia. Gertrud tendit le morceau de papier en essayant de toucher discrètement la manche de Natalia ; mais là encore, sa tentative de mauvais tour ne passa pas inaperçue.

« Mademoiselle Roshkova ! dit Sofia en levant la main. Gertrud Mareïeska fait passer des petits mots !

– Mais tu ne peux pas te taire, espèce de moucharde à lunettes ? » répliqua Gertrud par réflexe.

Mais la scène n'était évidemment pas passée inaperçue de Mlle Roshkova, dont les oreilles restaient toujours en alerte même quand ses yeux étaient accaparés par ses romans.

« Les gentillesse dont vous qualifiez vos camarades sont inacceptables, mademoiselle Mareïeska, dit-elle en se redressant derrière son bureau. Et faire passer des mots en douce l'est encore plus. Voyons voir si vous avez le courage de vos actes : vous allez lire ce papier devant toute la classe. »

Gertrud et Lavinia échangèrent un regard complice et mauvais. Mlle Roshkova n'aurait pas pu choisir une meilleure punition.

Gertrud déplia le morceau de papier et, sans aucune hésitation, lut à voix haute et claire :

« Y a-t-il réellement un comte Viktor Molov en Bolnarie ? Et s'il y en a un, enverrait-il une jeune fille bien élevée courir les routes en pleine nuit ? Il est évident que non, et que Viktor Molov, s'il existe, n'est rien d'autre qu'un aventurier, qui a réussi à mettre sa fille en pension de justesse pour lui éviter de croupir en prison avec lui, si toutefois...

– Taisez-vous ! »

Mlle Roshkova arracha le papier des mains de Gertrud.

« Décidément, vous persistez à insulter vos camarades, mademoiselle. Si les leçons de Sainte-Catherine sur le respect que l'on doit à son prochain n'ont pas encore porté leurs fruits, nous allons les faire rentrer de manière plus radicale. Vous me ferez, pour demain soir sans faute, un pensum de quatre pages minimum sur ce sujet. »

Gertrud fit la moue, mais jeta un regard furtif à Lavinia qui fit semblant de ne rien savoir de l'affaire.

« Estimez-vous heureuse de vous en tirer à si bon compte, ajouta Mlle Roshkova, je ne serai pas aussi indulgente la prochaine fois. Je veux bien pardonner quelques écarts de conduite, mais les insultes ne seront pas tolérées dans ma classe. Et je vous conseille de commencer à rédiger dès maintenant. »

Puis elle se plongea dans son roman. Alexandra et Fiodora adressèrent à Natalia quelques regards compatissants à Natalia, mais

remarquèrent que, fidèle à son idée de ne pas accorder d'importance à ce que pensaient les autres, Natalia ne semblait pas vraiment atteinte par le pamphlet que Gertrud venait de lire devant tout le monde.

Estimant que Natalia avait suffisamment entendu parler de ce méchant discours, Alexandra décida de ne pas le relever quand Mlle Roshkova les libéra de l'étude surveillée et qu'elles se rendirent au réfectoire pour le dîner. Gertrud, en revanche, ne digérait pas la punition qui avait suivi son coup d'éclat.

« Cette sale moucharde de Sofia, se plaignit-elle à Lavinia, elle n'a vraiment rien d'autre à faire pendant l'étude ? Et mademoiselle Roshkova, quelle hypocrite. Elle joue les gentilles dames bienveillantes, mais elle fait tout pour nous empêcher de nous exprimer ! »

Fiodora et Vera, qui avaient suivi le parcours du petit mot du coin de l'œil pendant l'étude surveillée, et qui avaient maintenant l'occasion d'entendre la conclusion de Gertrud, notèrent mentalement qu'à aucun moment elle ne pensait à se plaindre de la seule personne à qui elle devait réellement cette punition, à savoir Lavinia elle-même. Mais Gertrud était si dévouée à Lavinia qu'elle ne devait même pas avoir l'idée de se plaindre d'elle.

En entrant dans le réfectoire, la première chose que les élèves constatèrent fut le retour de Mlle Lounanska, et toutes attendirent avec impatience des nouvelles qui confirmeraient qu'elle avait trouvé un nouveau professeur pour remplacer M. Oulidoski.

Quand toutes se furent installées, la directrice prononça le discours tant attendu.

« Mesdemoiselles, grâce à l'aide et à la générosité du maire de Krakynz, le pensionnat de Sainte-Catherine ne restera pas longtemps sans professeur d'histoire. Le remplaçant de monsieur Oulidoski assurera son premier cours dès demain matin. Il va sans dire que vous devrez être exemplaires et lui démontrer par votre comportement l'excellence de l'éducation qui vous a déjà été donnée à Sainte-Catherine. »

Puis elle se rassit et le dîner commença. Les élèves mangèrent avec un certain appétit, leurs esprits occupés par toutes sortes de sujets qui s'y bousculaient : le Fantôme de l'Opéra, le nouveau professeur d'histoire, et d'autres choses diverses comme le jeu de cartes pour Antonia et son groupe, ou le pamphlet sur Viktor Molov pour les autres « grandes » ; et pour Gertrud, la punition qui l'avait suivi.

Elle estimait toujours que les responsables – ce qui n'incluait toujours pas Lavinia – devaient payer pour ce qui lui était arrivé. Elle était assise trop loin de Natalia cette fois, mais elle se trouvait suffisamment proche de Sofia pour pouvoir lui rendre un peu de la monnaie de sa pièce.

Se souvenant du plan qui avait admirablement réussi au déjeuner, Gertrud s'empara de la salière, et l'approcha à nouveau du plat de Sofia avec l'intention de la vider encore plus que la fois précédente.

« Je vous remercie, Gertrud, mais je n'ai pas demandé de sel. »

Gertrud se rendit alors compte que Sofia avait vu son geste, et la regardait à présent.

« La nourriture de Sainte-Catherine est excellente ce soir, continua-t-elle, elle n'a pas besoin d'assaisonnement supplémentaire. »

En entendant les mots de Sofia, les autres élèves autour d'elles se tournèrent vers Gertrud, qui dut renoncer à tout projet de trafiquer la nourriture de Sofia de peur d'être à nouveau découverte et punie. Elle fit de nouveau une affreuse grimace, de plus en plus contrariée qu'aucun de ses plans ne réussisse aujourd'hui, tandis que Sofia et Natalia mangeaient tranquillement un repas beaucoup plus agréable que le déjeuner.

Après le dîner, les élèves se dirigèrent vers l'aile droite et se répartirent dans leurs chambres en continuant de discuter gaiement. Mais Fiodora se prit à penser à nouveau à Danitza et à ses apparitions qui l'avaient tant troublée.

Elle voulut la voir davantage et se dirigea vers le second étage où se trouvait la chambre de Natalia.

« Fiodora, où allez-vous ? lui demanda Alexandra. Ce sont les chambres individuelles là-haut.

– Je le sais bien, répondit Fiodora. Je pensais monter converser un peu avec Natalia, peut-être autour d'un thé... Nous n'avons pas vraiment eu l'occasion de parler, sinon pendant de courtes récréations et à voix basse aux repas... Une petite conversation détendue le soir pourrait lui faire un peu mieux oublier le mauvais accueil que son arrivée nocturne lui a involontairement causé.

– Oui, cela me paraît une bonne idée, du moins si elle est d'accord. Allons le lui demander. »

Alexandra suivit Fiodora dans l'escalier, au grand regret de cette dernière qui avait espéré voir Danitza avec le moins possible de témoins. Mais à présent qu'Alexandra s'était jointe à son projet, elle n'avait plus de raison valable de la repousser.

« Que faites-vous ici exactement ? »

Elles venaient d'arriver sur le palier du second étage, et Lavinia, depuis le seuil de sa chambre, les regardait d'un air supérieur.

« Il n'y a que les chambres individuelles ici. Et je ne crois pas vous avoir invitées.

– Au cas où vous ne seriez pas au courant, répondit sarcastiquement Alexandra, vous n'êtes plus la seule pensionnaire de Sainte-Catherine à avoir une chambre individuelle. Il y a aussi Natalia Molova, et c'est elle que nous venons voir. »

Lavinia fut si vexée qu'elle retourna dans sa chambre en claquant la porte. Fiodora frappa doucement à la porte de Natalia.

« Oui, que voulez-vous ? »

Natalia entrouvrit plus qu'elle n'ouvrit la porte de sa chambre, visiblement peu à l'aise.

« Nous pensions profiter du temps qui nous reste avant l'extinction des feux pour discuter un peu avec vous autour d'un thé, expliqua Fiodora. Croyez-vous que votre bonne pourrait nous en préparer un peu ?

– J'ai bien peur que non... Danitza est occupée à autre chose pour le moment. Mais entrez, venez vous installer. »

Alexandra et Fiodora entrèrent en profitant de l'occasion. À

l'exception notable de Gertrud, Lavinia n'invitait jamais personne dans sa chambre, si bien qu'elles n'avaient encore jamais pu entrer dans une des chambres individuelles de Sainte-Catherine, réservées aux élèves les plus riches de l'école. Elle était plus grande que les chambres normales où l'on devait dormir à trois ou quatre, ce qui permettait d'y faire tenir un grand lit avec une table de chevet, une armoire, mais aussi un bureau et une table avec quatre chaises. La décoration était impeccable, les murs garnis de charmants tableaux de paysages et de fleurs, mais ce qui attirait le regard de Fiodora, c'était une petite porte sans fioritures au fond de la pièce, dont elle savait qu'elle menait à la mansarde où vivait Danitza.

« J'espère que ce premier jour à Sainte-Catherine n'a pas été trop éprouvant pour vous, dit Alexandra à Natalia. Encore une fois, nous vous présentons toutes nos excuses pour les mauvais tours que Lavinia vous a joués. Soyez sûre qu'elle ne fait tout cela que par jalousie. »

Alexandra se surprit à parler un peu plus haut qu'elle ne devrait, dans l'espoir que Lavinia, qui écoutait très certainement leur conversation à travers le mur, pût entendre ce que l'on pensait d'elle.

« Vous n'avez pas à présenter des excuses pour quelqu'un d'autre, répondit Natalia. Lavinia présentera des excuses elle-même si elle se sent désolée de ce qu'elle a fait.

– C'est là qu'est tout le problème : elle n'en sera jamais désolée.

– Alors cela ne me fait ni chaud ni froid. Je me moque de ses tours puérils, ils ne sont rien face à ce qui menace ma famille en Bolnarie.

– La situation en Bolnarie est-elle si grave ?

– Aux dernières nouvelles, le roi Nikolai III était directement menacé. Mais je n'en sais pas plus. Ma famille a décidé que je devais partir la première, et j'espère avoir bientôt des nouvelles d'eux, mais je ne sais pas quand j'en aurai... »

Natalia écrasa une larme sur sa joue, et Alexandra lui prodigua un petit geste de réconfort.

« Je préférerais rester un peu seule, si cela ne vous dérange pas.

– Oh, dit Fiodora toujours déçue de ne pas voir Danitza, le couvre-feu est pour bientôt de toute façon. Nous n'allons pas pouvoir

nous attarder.

– Passez une bonne nuit, dit Alexandra. Qu'elle vous soit paisible.

– Demain sera un autre jour » dit Natalia qui sourit au milieu de ses larmes.

L'extinction des feux sonna, et toutes les élèves se couchèrent en espérant se laisser aller à de doux rêves à propos du Fantôme de l'Opéra. Toutes, sauf trois.

À nouveau rassemblées dans leur chambre, écoutant nerveusement à la porte pour s'assurer que plus rien ne bougeait dans les couloirs, Antonia, Elizabeth et Vera se préparaient à exécuter leur plan.

« Cette fois, il ne semble pas y avoir d'arrivée nocturne, dit Antonia. Allons-y. »

Elle ouvrit la porte et s'avança dans le couloir, suivie par Elizabeth et la toujours réticente Vera. Prenant mille précautions pour ne pas faire craquer le parquet sous leurs pieds, elles s'approchèrent de l'escalier, regardèrent à nouveau par les fenêtres à l'affût d'une calèche, et constatèrent que la nuit n'était que silence et obscurité, parfaite pour leur plan.

Elles descendirent lentement l'escalier, hantées par la pensée de faire craquer une planche sous leurs petits pieds, et ne purent retenir un soupir de soulagement en se retrouvant sur le carrelage du rez-de-chaussée.

Elizabeth avait une certaine habitude de sortir des bâtiments la nuit pour aller dans le jardin et tenter d'y communier avec les esprits, mais heureusement pour elle, seules Antonia et Vera étaient pour le moment au courant de ses activités nocturnes. Activités qui les aidaient bien, car Elizabeth y avait acquis une bonne connaissance des habitudes du concierge et des surveillantes pour la fermeture des bâtiments.

« La clé de l'aile droite est dans cette petite boîte suspendue au mur, dit-elle. Il faut faire attention en l'ouvrant, elle grince un peu. Je vais le faire. »

Elle ouvrit la boîte et s'empara sans un bruit de la clé, avec laquelle elle ouvrit la porte. Les trois jeunes filles traversèrent la cour

en rasant les murs, afin d'éviter que la lumière de la petite lampe d'Antonia ne fût trop visible. La porte du bâtiment principal se dressa rapidement devant elle, et Elizabeth en produisit la clé que M. Petranoski avait dissimulée sous un paillason.

Ce fut non sans une certaine appréhension qu'elle ouvrit la boîte à clés du bâtiment principal située près de l'entrée. Les clés des pièces les plus importantes de Sainte-Catherine, comme celle du bureau de la directrice, ou celle du « petit salon » où Mlle Lounanska avait l'habitude de recevoir les visiteurs les plus importants, s'y trouvaient en bonne place. Et pour les élèves, même pour une adepte des promenades nocturnes comme Elizabeth, ces clés avaient un caractère sacré. Seule Mlle Lounanska était habilitée à les manipuler et à les garder, et elle ne les confiait que rarement à un professeur, généralement Mlle Poldova, et uniquement quand elle s'absentait. Aucune élève ne pouvait espérer se voir confier la précieuse clé du bureau de la directrice, ce qui rendait l'aventure nocturne des trois jeunes filles encore plus excitantes, et effrayante pour Vera.

« Faisons bien attention à tout remettre en place, dit-elle tout doucement. Si jamais mademoiselle Lounanska découvre que quelqu'un a touché à ses clés... »

Elizabeth semblait moins sûre que la directrice soupçonnerait cela. Le caractère sacré de ses clés était si bien connu de tous qu'elle non plus ne devait pas imaginer que des élèves auraient l'impudence d'aller jouer avec en pleine nuit. Cependant, il n'était pas non plus nécessaire de prendre des risques en restant plantées là, aussi se dirigea-t-elle rapidement vers le bureau de la directrice dont elle ouvrit la porte.

Les trois jeunes filles retinrent leur souffle en entrant. Le bureau de la directrice avait comme une aura de sévérité et d'angoisse, et le fait que les élèves n'y entraient généralement que lorsqu'elles y étaient convoquées pour des fautes graves n'y était pas étranger. Au milieu d'une décoration propre mais sans fioritures trônait le bureau de la directrice, meuble massif de bois sombre, derrière lequel se trouvait le fauteuil de Mlle Lounanska, où chacune des trois aventurières avait déjà vu au moins une fois la directrice leur

reprocher sévèrement leur comportement. Deux autres chaises plus petites faisaient face au bureau, alignées au cordeau, et elles n'osèrent pas y toucher. Les élèves de Sainte-Catherine ne s'asseyaient jamais sur ces chaises, seuls les parents et autres adultes y étaient autorisés.

Antonia fit le tour du bureau avec prudence, évitant même de laisser les volants de sa jupe frôler le bois du meuble. Elle ouvrit tout doucement les tiroirs les uns après les autres, craignant un craquement un un grincement qui pourrait attirer l'attention, et en examina le contenu.

« Je l'ai trouvé ! »

Elle sortit de l'un des tiroirs son jeu de cartes, intact et dans sa boîte, l'ouvrit pour regarder rapidement si toutes les cartes étaient bien à l'intérieur, y compris celles qu'elle avait prêtées à Vera et Elizabeth, et le glissa dans sa poche.

« Dépêchons-nous de rentrer maintenant. »

Elle referma soigneusement le tiroir, puis toutes sortirent du bureau tandis qu'Elizabeth verrouillait la porte derrière elles. Avec d'innombrables précautions, la clé du bureau fut replacée à la place exacte qu'elle occupait dans la boîte, la porte du bâtiment principal fut refermée, et elles furent à nouveau dans la cour.

« Je voudrais rester encore un peu dans le parc pour parler aux esprits, dit Elizabeth. Ne vous en faites pas, je refermerai la porte de l'aile droite, ce n'est pas la première fois. »

Antonia acquiesça, mais proposa aux deux jeunes filles de tirer une carte pour en savoir davantage sur leur avenir.

« Ces cartes ne sont pas faites pour dormir au fond d'un tiroir, mais pour nous parler. Écoutons leur message. »

Elizabeth fut la première à choisir une carte, et montra à ses deux camarades le « Cavalier ».

Ce Cavalier trotant

Apporte apparemment

Bonnes nouvelles... mais

Vient-il de loin, de près ?

Antonia prit à son tour une carte qui se révéla être « l'Enfant ».
*Voici l'enfant ; il vante
Les amis que tu hantes
Et aussi ta bonté,
Ton affabilité.*

Vera fut la dernière à oser toucher à ce jeu qui lui avait apporté tant de frayeurs. La carte qu'elle tira fut le « Renard ».
*« Si tu veux être sage
Gare à ton entourage »
Te dit le fin renard,
Ce rusé papelard.*

Après avoir fait promettre à Elizabeth de faire bien attention, Antonia et Vera remontèrent les escaliers sur la pointe des pieds, Antonia essayant de tempérer son enthousiasme d'avoir réussi à retrouver le jeu de cartes, Vera ne pouvant s'empêcher de penser que jusqu'au moment où elles retourneraient dans leur chambre et dans leurs lits, il leur restait toujours un risque de se faire prendre.

Elle laissa échapper un soupir de soulagement quand elle fut assise sur son lit. Mais à la lumière de ce qu'elle venait de vivre, la carte du Renard qu'elle venait de lire lui semblait être un avertissement. Être amie avec Antonia et Elizabeth, ce qui lui semblait surtout s'apparenter à être la complice de leurs folles initiatives, lui semblait être de plus en plus dangereux.

« Si tu veux être sage, gare à ton entourage... » se répéta-t-elle en se couchant.

Mercredi 19 octobre 1853

La cloche du lever réveilla des élèves reposées et ayant pour la plupart fait de beaux rêves. Les « moyennes » commencèrent dès la toilette à se raconter des rêves ayant pour protagoniste le Fantôme de l'Opéra.

Vera, pour sa part, semblait fatiguée et triste. À la surprise d'Antonia et Elizabeth, elle s'assit dans le réfectoire pour le petit déjeuner non pas près d'elle, mais près de Natalia.

« Puis-je me joindre à vous ? »

– Vous êtes ici depuis plus longtemps que moi, répondit Natalia, vous avez la préséance. Du moins si Alexandra et Fiodora sont d'accord. »

Les deux intéressées hochèrent la tête et laissèrent Vera s'installer près d'elles. Antonia et Elizabeth se demandèrent brièvement si Vera n'avait pas l'intention de dénoncer leur sortir nocturne, mais considérèrent la chose comme peu probable : pour les dénoncer, Vera se serait plutôt rapprochée soit de Sofia, soit du groupe de Lavinia.

« Des Rodures qui se rapprochent d'une étrangère, grommela Olga. Il n'y a vraiment pas une élève de Sainte-Catherine pour donner l'exemple ? »

Ses propos tombèrent dans le vide ; beaucoup d'élèves s'intéressaient surtout à leur repas, Natalia n'avait soit pas entendu, soit aucune envie de relever sa remarque, tandis qu'Oksana était largement occupée par ses rêveries sur le Fantôme de l'Opéra et sur la manière dont il ferait éclater sa gloire. Seule Lavinia partageait la désapprobation d'Olga pour le nouveau groupe qui se formait, mais

pour une toute autre raison.

Elle et Gertrud formaient le groupe d'élèves le plus soudé de Sainte-Catherine, mais elles n'étaient que deux. Si Natalia attirait à elle une « cour » plus nombreuse, elle pouvait facilement remettre en question l'influence que Lavinia prétendait avoir sur les autres élèves. Et après avoir vu la nouvelle élève prendre une chambre individuelle comme elle et avoir une domestique qu'elle n'avait pas, il était hors de question de la laisser gagner sur un autre plan.

« Il est temps, murmura-t-elle à Gertrud, de rappeler encore une fois à la Molova qu'elle n'est pas la bienvenue ici. »

Gertrud comprit, et décida d'utiliser encore une fois sa technique favorite, celle de la salière. Après s'être assurée cette fois que Sofia ne regardait pas dans sa direction, elle sala abondamment le pain que l'on avait servi à Natalia avec son thé.

En prenant ses tartines, Natalia fit la grimace, ce qui ne passa pas inaperçu de Gertrud et Lavinia, mais aussi d'Alexandra et de Fiodora.

« Que se passe-t-il ?

– Le pain est très salé ici. J'ai bien peur que la nourriture me réserve encore quelques surprises.

– Salé, le pain ? s'étonna Fiodora. Il n'est pas rare que le pain du réfectoire soit sec et dur, mais salé, jamais. Je soupçonne même mademoiselle Lounanska de rogner toujours sur le sel dans le pain que l'on fait pour nous. »

Mais en goûtant le pain de Natalia, elle dut se rendre à l'évidence : il était affreusement salé, bien plus que le sien. Alexandra fit de même et ne peut que faire la même constatation.

« Il y a Lavinia là-dessous, c'est évident » murmura-t-elle.

Elle appuya ses mots d'un regard dur à l'adresse de Lavinia et Gertrud. Mais Lavinia lui fit face d'un air outré qui semblait vouloir dire : « De quoi ose-t-on m'accuser sans preuve ? »

Malheureusement pour les jeunes filles, Lavinia avait raison sur un point : il n'y avait ni preuve ni témoin qu'elle était derrière ce nouveau sabotage. Alexandra et Fiodora se contentèrent donc de rompre une partie de leurs propres morceaux de pain et de les donner

à Natalia pour lui permettre de manger quelque chose de décent pour son petit déjeuner.

Avec la reprise des cours, les conversations reprirent de plus belle sur le mystérieux nouveau professeur d'histoire, surtout parmi les « grandes » qui devaient être les premières à le rencontrer, ayant leur cours d'histoire le matin même. Mais avant cela, elles durent d'abord suivre un cours de calcul et ce fut Mme Valaska qui leur ouvrit leur salle de classe.

Alexandra ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de culpabilité quand Mme Valaska passa devant elle. Après avoir approuvé son enseignante quand celle-ci avait parlé de la tyrannie du régime bolnare, elle venait de sympathiser avec Natalia, une noble bolnare dont elle ignorait si elle avait des liens avec la famille royale. Cela prouvait que contrairement à Mme Valaska qui ne voyait que l'aspect politique de la situation, Alexandra était amenée à côtoyer et à comprendre, à travers Natalia, les problèmes humains derrière les troubles en Bolnarie, ce qui aurait dû être tout à son honneur ; mais quand elle vit que la professeure de calcul était très énervée, elle ne put s'empêcher de penser que cela devait avoir un lien avec la présence de Natalia et le fait qu'Alexandra et Fiodora étaient désormais à ses côtés.

En réalité, la question de la présence d'une élève bolnare à Sainte-Catherine était secondaire aux yeux de Mme Valaska. Sa mauvaise humeur venait des nouvelles qu'elle avait lues dans le journal du matin, et qui auraient sans doute allégé l'angoisse de Natalia si elle avait été au courant : l'armée bolnare venait d'arrêter plusieurs chefs révolutionnaires, portant ainsi à la révolte un coup dont elle aurait peut-être du mal à se remettre.

Mme Valaska aurait aimé être aux côtés des révolutionnaires en Bolnarie et suppléer à leurs chefs arrêtés, mais pour l'heure, elle était une enseignante en Rodurie et elle avait un cours de calcul à donner. Elle s'en acquitta de mauvaise grâce, débitant ses explications d'un ton énervé et jetant sans cesse des regards de colère sur ses élèves comme si elles avaient été responsables de la situation.

« Vous êtes vraiment stupide, mademoiselle Narodova ! » cria-t-elle à Olga quand celle-ci, interrogée, se révéla incapable de résoudre un problème difficile.

Olga retourna à sa place la tête baissée en priant pour que Mme Valaska interroge ensuite Natalia et incendie ainsi la jeune Bolnare, mais ce fut Josepha qui dut ensuite subir les foudres de la professeure de calcul sur un problème de baignoires. Plus portée sur la littérature que sur le calcul, Josepha était de surcroît intimidée par les regards colériques de Mme Valaska. Non seulement elle fut elle aussi incapable de résoudre le problème, mais elle se retrouva sur le point de fondre en larmes. Cela ne fit que fâcher l'enseignante de plus belle.

« Vous croyez vraiment que c'est en pleurnichant que vous allez pouvoir affronter les problèmes que vous aurez plus tard ? Filez à votre pupitre, et que je ne vous entende plus ! »

Josepha alla se rasseoir en ravalant ses larmes, les autres élèves restant raides comme des piquets sur leurs chaises, n'osant pas parler ni même bouger de peur d'être les prochaines cibles de la colère de Mme Valaska.

Mais lorsque le bruit d'une calèche retentit dans la cour, celles qui étaient près des fenêtres ne purent réprimer le réflexe de regarder ce qui se passait. Alexandra, Natalia, Antonia et Elizabeth aperçurent une petite calèche qui s'arrêtait sur les pavés, et la directrice qui se tenait au milieu de la cour, prête à accueillir le nouvel arrivant.

« Lorsque je suis arrivée, murmura Natalia à Alexandra, nous avons dû aller nous-mêmes jusqu'au bureau de la directrice avec seul le concierge pour nous guider... Mais comme je suis arrivée en pleine nuit, c'était peut-être différent...

– Ce n'est pas différent, lui répondit Alexandra. Je me souviens que quand je suis arrivée ici, ma mère et moi avons aussi dû aller jusqu'au bureau de la directrice pour la rencontrer. Elle ne se déplace jamais pour une élève, ce doit donc être au moins un enseignant. Probablement le fameux nouveau professeur d'histoire. »

Antonia et Elizabeth étant arrivées à la même conclusion, les élèves tournèrent à nouveau leurs pensées vers le professeur

d'histoire et en oublièrent quelques instants Mme Valaska et sa mauvaise humeur. Mais l'enseignante sut se rappeler à leur bon souvenir.

« Puisque vous vous sentez d'humeur bavarde, mademoiselle Gontchareva, vous allez résoudre ce problème vous-même, et j'espère que vous ferez mieux que votre camarade. »

Alexandra alla au tableau à regret, mais essaya de résoudre le problème posé, autant dans l'espoir d'éviter les remontrances que dans celui d'apaiser un peu la colère de Mme Valaska. Elle fit appel à tout ce qu'il y avait de rationnel dans son esprit, posa les chiffres et effectua quelques opérations, et les autres élèves crurent au début qu'elle allait y arriver. Mais les sentiments qui se bousculaient en elle, et en particulier la confusion que lui inspiraient les paroles tranchées de Mme Valaska sur la Bolnarie, semèrent la panique dans son esprit, et elle conclut par une erreur grossière dans un calcul qui la conduisit à une solution complètement aberrante.

« Vous êtes finalement aussi mauvaise que les autres » furent les seuls mots de Mme Valaska devant son échec.

Alexandra retourna à son pupitre le cœur lourd. Elle pensait jusque-là qu'elle partageait un certain lien avec Mme Valaska, que l'enseignante lui permettait d'entrevoir un autre avenir que celui de gentille épouse obéissante, et peut-être même pouvait l'aider à faire de cet avenir autre chose qu'une simple image. Mais elle commençait à se demander si elle ne s'était pas trompée sur toute la ligne. Après ce qu'elle venait de dire, Mme Valaska ne lui apparaissait plus très différente de Mlle Lounanska ou de Mlle Poldova, prête comme elles à punir les moindres traits de caractère trop saillants chez ses élèves.

La récréation fut une libération pour toute la classe, et l'occasion pour Alexandra de parler des doutes qu'elle avait désormais sur Mme Valaska.

« Je la croyais différente, dit-elle. Mais il semble qu'elle soit finalement aussi cruelle et injuste que les autres, peut-être même plus. »

Elle raconta également pour Natalia en quels termes Mme Valaska

avait parlé du roi de Bolnarie et de la révolution, sans oublier l'allusion à Louis XVI et à la guillotine. Natalia, qui était restée de marbre face à toutes les insultes et tous les mauvais tours de Lavinia, se mit à trembler et même à verser une larme.

« Mais c'est horrible, comment peut-on dire des choses pareilles ? Avant d'être un roi, c'est un être humain, qui a de la famille et des amis qui seraient très malheureux de le voir souffrir... »

– Madame Valaska ne doit pas penser à ce genre de choses. Je suis désolée d'avoir amené ce sujet si maladroitement.

– Ce n'est rien... La mort du roi et la révolution sont des choses auxquelles je dois penser, même si je souhaite de tout mon cœur que cela ne se termine pas de cette manière... »

Alexandra tenta de distraire Natalia de ces sombres pensées en lançant la conversation sur un autre sujet. Ce n'était pas très difficile : en effet, toutes les élèves parlaient désormais de la calèche et de son occupant, qui ne pouvait être que le nouveau professeur d'histoire.

« Et nous avons notre cours d'histoire juste après cette récréation ! s'enthousiasma Antonia. J'ai hâte de savoir enfin à quoi il ressemble.

– Pourvu que ce ne soit pas une femme qui ressemble à mademoiselle Lounanska, dit Josepha.

– Ni un vieil homme comme monsieur Oulidoski, qui ne pourra pas nous faire cours correctement, ajouta Sofia.

– Personnellement, dit Maria, je pense que ce serait moins grave si c'était un vieil homme. Les choses continueraient juste comme elles étaient avant.

– Ce ne sera sûrement pas le cas, répondit Olga. Mademoiselle Lounanska devait bien savoir à quoi ressemblaient les cours d'histoire de monsieur Oulidoski. En cherchant un nouveau professeur, elle devait surtout avoir en tête de mettre fin à cela.

– Il ne sert pas à grand-chose d'essayer de deviner à quoi ressemblera le nouveau professeur, dit Lavinia. De toute façon, il faut nous rendre à l'évidence : nous n'en savons rien. La seule chose qui importe est que ce soit un bon professeur et qu'il sache se faire respecter. En particulier, qu'il soit capable de faire comprendre à

certaines personnes qu'il ne suffit pas de débarquer en pleine nuit et de payer rubis sur l'ongle pour avoir le droit de côtoyer la haute société... »

Elle prononça ces derniers mots en adressant un regard appuyé à Natalia, qui répondit sans vraiment lui rendre son regard.

« Sans parler d'argent ou de rang, la haute société se définit avant tout par la noblesse de son âme. »

Lavinia voulut répliquer, mais la cloche de Sainte-Catherine rappelant les élèves en cours couvrit ses premiers mots, et le groupe des « grandes » se dirigea rapidement vers sa salle de classe, impatientes de savoir enfin à quoi ressemblait le nouveau professeur d'histoire. Lavinia n'eut pas d'autre choix que de suivre les autres élèves, mais elle marmonna, encore une fois assez fort pour être entendue :

« Certaines personnes feraient mieux de ne pas parler de ce qu'elles ne connaissent pas.

– Si c'est de noblesse d'âme qu'il est question, ajouta Alexandra, j'en connais une qui devrait suivre son propre conseil... »

Vera, qui était à côté d'elle, ne put s'empêcher de rire tant la réplique était inattendue et bien trouvée. Ce qui mit Lavinia de très mauvaise humeur.

« Ne t'en fais pas, lui dit Gertrud, elles sont trop bêtes pour comprendre. »

Une fois arrivées devant la salle de classe, les élèves scrutèrent les environs avec impatience, et furent déçues de voir que c'était Mlle Lounanska qui vint leur ouvrir la porte.

« Entrez en silence, mesdemoiselles » dit la directrice d'un ton sévère.

Les élèves se répartirent à leurs pupitres respectifs sans dire un mot, et en cherchant du regard le fameux professeur d'histoire. Certaines commencèrent même à se dire qu'il n'y avait peut-être pas de nouveau professeur d'histoire, et que Mlle Lounanska avait finalement décidé de reprendre le poste.

« Entrez, monsieur Bomanov » dit la directrice.

L'intéressé entra et les élèves eurent le souffle coupé.

Celui qui venait d'entrer était un superbe jeune homme, aux longs cheveux châains retenus en catogan, aux yeux verts pénétrants et à l'allure de prince charmant. Il portait un costume impeccable, assez sobre pour être celui d'un professeur et assez raffiné pour être celui d'un noble.

« Mesdemoiselles, dit Mlle Lounanska, je vous présente votre nouveau professeur d'histoire, monsieur Yuri Vassilievitch Bomanov. »

L'intéressé s'inclina légèrement.

« Il m'a été personnellement recommandé, continua la directrice, par le maire de Krakynz qui a bien voulu venir en aide à Sainte-Catherine. Il va vous enseigner l'histoire à partir de maintenant et je compte sur vous pour lui faire bon accueil et pour observer la conduite irréprochable que l'on est en droit d'attendre de nos élèves. »

Le ton de Mlle Lounanska était légèrement agacé, et il était aisé de deviner qu'elle n'était pas tout à fait d'accord avec le choix du maire de Krakynz. Mais les élèves en étaient toutes absolument ravies, à l'exception notable de Fiodora pour qui ce jeune homme, sans doute charmant, ne lui faisait pas plus d'effet que n'importe quel homme. Même Natalia, qui avait abordé si peu de temps auparavant les menaces sur le royaume de Bolnarie, oubliait pour un temps ses peurs devant cette apparition.

« Mesdemoiselles, dit M. Bomanov dont la voix de ténor sonnait comme une douce mélodie, je suis ravie d'être votre nouveau professeur d'histoire, et j'espère que nous allons bien travailler ensemble. Avant toute chose, je souhaite que vous vous présentiez afin que je sache mieux à qui je vais enseigner. Commençons par vous, au premier rang. »

Il venait de s'adresser à Olga, qui se leva et fit une gracieuse révérence.

« Je m'appelle Olga Narodova et je suis enchantée de faire votre connaissance.

– Moi de même, mademoiselle Narodova. Passons à votre voisine.

– Mon nom est Maria Elianoska et je vous souhaite la bienvenue à Sainte-Catherine. »

Il fit ainsi le tour de toutes les élèves, qui se présentèrent chacune en faisant la révérence la plus élégante dont elles étaient capables. Lavinia, forte de sa première place régulière dans les cours de danse, en profita pour faire une révérence qu'elle estimait impeccable, mais M. Bomanov ne lui accorda qu'un mot gentil similaire à toutes les autres. Quand vint le tour de Natalia, cependant, il la regarda quelques instants sans rien dire, ce qui n'échappa aux regards des autres élèves qui étaient tous braqués sur lui. Mais il finit par répondre :

« Enchanté de vous connaître, mademoiselle Molova. Passons au rang suivant.

– Je m'appelle Vera Russopova et je suis ravie de faire votre connaissance. »

Il continua ainsi jusqu'à Elizabeth qui était seule au dernier rang, et, l'air ravi de ce qu'il venait de voir et d'entendre, continua :

« Avant de commencer à vous enseigner cette matière passionnante qu'est l'histoire, j'aimerais savoir où se sont arrêtés les cours de mon prédécesseur. L'une d'entre vous pourrait-elle me dire sur quoi portait le dernier cours d'histoire que vous avez suivi ? »

Une certaine angoisse traversa alors les élèves. Les cours de M. Oulidoski avaient été si agités que bien peu d'entre elles en avaient seulement cerné le sujet. Alexandra et Natalia crurent s'en souvenir et voulurent lever la main pour répondre, mais M. Bomanov se tourna vers Olga :

« Vous, mademoiselle Narodova, pouvez-vous me le dire ? »

Prise au dépourvu, Olga se mit à bafouiller sans pouvoir articuler un mot. Ce fut alors Lavinia qui se fit entendre :

« Le dernier cours d'histoire portait sur la Russie de Catherine II la Grande, monsieur. »

M. Bomanov se retourna vers elle avec surprise.

« Je vous remercie, mademoiselle Korenieva, mais je vous demanderai à l'avenir de ne pas oublier de lever la main pour demander la parole dans mes cours. La Russie de Catherine II, donc,

voilà un sujet très intéressant... »

Et il commença à donner des explications sur la situation de l'empire russe sous Catherine II, tout en écrivant et en dessinant des schémas au tableau sous l'œil attentif de toutes les élèves, qui lui consacraient si entièrement son attention qu'il y avait quelque chose de religieux dans leur attitude, comme si elles contemplaient un ange plutôt qu'un homme. La Russie de Catherine II, que M. Bomanov décrivait pourtant avec tant d'enthousiasme, passait au second plan et il n'était pas certain que le cours d'histoire leur profitait mieux qu'avec M. Oulidoski.

Mais sur la question du nouveau professeur, leur approbation semblait unanime. Même Fiodora qui n'était pas attirée par les hommes ne pouvait que lui reconnaître une prestance certaine. Et Lavinia, qui aurait gardé rancune à n'importe quel autre professeur de lui avoir fait un reproche en public, dardait sur lui des regards tendres comme si rien ne s'était passé.

Elle n'était d'ailleurs pas la seule : Elizabeth elle aussi le dévorait du regard, du moins quand il avait le dos tourné ou quand il regardait une autre élève, car quand le regard de M. Bomanov s'arrêtait vers le fond de la classe, Elizabeth baissait les yeux et jouait les élèves studieuses, craignant de rougir et de s'évanouir si jamais son regard croisait celui du professeur.

Avide d'en savoir plus sur le nouveau professeur d'histoire, Antonia oublia toutes les règles de la prudence – ou peut-être se dit-elle que si son jeu était à nouveau confisqué, elle connaissait le chemin à prendre pour le récupérer – et sortit son jeu de cartes sous son pupitre. En pensant très fort à M. Bomanov, elle en tira une carte qui se révéla être le « Lys ».

Ces lys en leur blancheur

Témoignent de bonheur,

D'un cœur pur, bon et droit

S'ils sont au bon endroit.

Voyant cela comme un excellent présage non seulement concernant M. Bomanov, mais aussi la relation qui pourrait s'établir

entre elle et lui, elle ne put retenir un grand sourire, qu'elle essaya de faire disparaître le plus vite possible pour ne pas avoir l'air distraite, mais c'était pour le coup une précaution inutile car toutes les élèves de la classe souriaient plus ou moins. Josepha, la tête penchée sur son pupitre où elle écrivait frénétiquement, avait toutes les apparences d'une élève studieuse, mais ce que les autres élèves comme le professeur ignoraient, c'était que bien loin de la situation économique ou culturelle de l'empire russe sous le règne de Catherine II, elle écrivait en fait une lettre d'amour enflammée destinée à M. Bomanov, et dont elle ignorait encore si elle trouverait le courage de la faire parvenir à son destinataire.

Lorsque la cloche de Sainte-Catherine sonna à nouveau pour marquer la fin des cours du matin et le début du déjeuner, ce fut à regret que les élèves se levèrent et quittèrent la salle de classe. Leur consolation fut de pouvoir suivre M. Bomanov jusqu'au réfectoire, et elles le dévorèrent encore du regard sur tout le chemin ; mais quand il s'assit à la table des enseignants à la place qu'occupait auparavant M. Oulidoski, cela leur rappela à leur grande déception la distance que Sainte-Catherine établissait scrupuleusement entre les professeurs et les élèves. Elles se répartirent à leurs places habituelles sur les tables et commencèrent à manger, même si c'était difficile pour certaines tant l'apparition de M. Bomanov avait comme anesthésié leurs corps, et leurs estomacs en particulier.

Seule parmi toutes les « grandes », Fiodora mangea normalement. Même Sofia éprouva quelques difficultés à le faire, mais elle sentit qu'il valait mieux ne pas se faire remarquer à ce déjeuner. En effet, à la table des enseignants se trouvait aussi Mlle Lounanska, et son regard indiquait, aussi clairement que si cela avait été inscrit sur son front, qu'elle était d'encore plus mauvaise humeur qu'au début de leur cours d'histoire. C'était également le cas de Mme Valaska, comme si une épidémie de mauvaise humeur s'était déclenchée au matin et contaminait tous les professeurs de Sainte-Catherine.

Les « grandes » sentaient qu'elles avaient mille choses à se dire sur M. Bomanov, mais le regard de Mlle Lounanska tranchant

comme une épée de Damoclès au-dessus d'elles les en dissuadait. Antonia, cependant, ne put plus tenir, et parla à Elizabeth, ainsi qu'à Maria qui se trouvait à côté d'elles, de la carte qu'elle avait tirée en pensant au nouveau professeur. Maria, qui ne connaissait pas le *Jeu de mademoiselle Lenormand* comme les deux autres, demanda de quoi il s'agissait.

« C'est une carte qui évoque une personne sérieuse et loyale, expliqua Antonia, qui apporte la protection et qui veille à nos intérêts...

– Mademoiselle Gatchineva ! »

C'était la voix de la directrice qui venait de résonner dans tout le réfectoire.

« Depuis quand parle-t-on à table au lieu de manger, en empêchant ses camarades de profiter de leur repas ? Vous avez des manières effroyables et il est temps de les corriger ! »

Elle se leva et fit un grand geste vers le coin du réfectoire, si brutal que certaines élèves se demandèrent s'il n'allait pas se terminer dans une assiette ou dans le visage d'un autre enseignant.

« Au coin jusqu'à la fin du déjeuner ! Et vous ne mangerez pas puisque cela ne vous intéresse pas. »

Antonia n'eut pas d'autre choix que de se lever en silence, et de marcher vers le coin du réfectoire où elle se tint, moins honteuse d'avoir parlé que d'avoir été punie devant M. Bomanov. Au moins gardait-elle une consolation : ayant seulement parlé de ses cartes sans les montrer, elle pouvait encore garder son jeu que Mlle Lounanska devait toujours croire confisqué et soigneusement rangé dans son bureau.

La punition d'Antonia incita les autres élèves à davantage de prudence encore, mais ne les dissuada pas complètement de parler. Lavinia avait des choses à dire à Gertrud, et le fit à voix très basse.

« As-tu remarqué comment M. Bomanov a réagi en voyant Natalia ?

– Oui, j'ai vu qu'il la regardait. Qu'est-ce qu'il lui trouve de plus qu'à moi ? »

Lavinia fit signe à Gertrud de parler plus bas, avant de continuer :

« Tu n'as pas compris. S'il l'a dévisagée de cette manière, c'est parce qu'il a bien compris qu'elle n'était pas à sa place ici. Mademoiselle Lounanska doit être bien aveugle pour ne pas voir ce dont un nouveau professeur s'est rendu compte dès ses premières minutes à Sainte-Catherine, il faut dire aussi que M. Bomanov a l'air d'être un homme très intelligent. J'espère que lui aussi va faire passer le message au sujet de Natalia.

– En attendant, je pourrais refaire passer le message à Natalia... » dit Gertrud d'un air mauvais.

Elle se glissa légèrement sous la table au prétexte d'avoir fait tomber sa cuiller, pinça au passage le genou de Natalia et reprit immédiatement sa place.

« Aïe ! » cria Natalia, faisant à nouveau bondir Mlle Lounanska.

« Mademoiselle Molova, êtes-vous folle de crier au beau milieu du repas ?

– Pardonnez-moi, mademoiselle, mais on m'a...

– Et vous répondez à votre directrice en plus ? Allez immédiatement au coin avec votre camarade, et que je ne vous surprenne pas en train de lui parler ! »

Natalia se leva et alla rejoindre Antonia au coin, passant devant la table des enseignants les yeux honteusement baissés ; comme pour Antonia, la honte était vis-à-vis de M. Bomanov et non de la directrice. Elle ne vit alors pas le regard compatissant que lui adressa le jeune professeur, mais qu'il fit disparaître la seconde suivante.

« Bien, murmura Lavinia à Gertrud, mademoiselle Lounanska commence enfin à la traiter de la manière correcte. »

Elle n'en dit pas plus car elle avait senti un regard sur elle, non pas celui de la directrice, mais celui d'Alexandra, qui tentait encore une fois de lui faire comprendre silencieusement qu'elle savait qu'elle était derrière tout cela et que les choses n'allaient pas en rester là. Lavinia prit à nouveau son air d'innocente outrée d'être injustement accusée, et se replongea dans son déjeuner avec satisfaction.

Alors que le calme était revenu sur le réfectoire, un bruit surprit tout le monde, élèves comme professeurs. C'était Mme Valaska qui

venait de se lever en déplaçant sa chaise aussi brutalement que bruyamment.

« Veuillez m'excuser, mademoiselle, dit-elle à Mlle Lounanska, je ne me sens pas très bien. Je souhaiterais sortir et me détendre un peu avant de donner mes prochains cours. »

La requête était peu habituelle même pour une enseignante, et Mlle Lounanska considéra Mme Valaska pendant quelques secondes avant de répondre.

« Bon, soit. Vous semblez nerveuse, cela risque de vous empêcher de donner de bons cours. Allez vous détendre et revenez-nous dans une meilleure forme. »

Mme Valaska la remercia et quitta rapidement le réfectoire. Les élèves la regardèrent avec un mélange de curiosité, d'inquiétude, mais aussi d'envie : même dans un état pire que celui de Mme Valaska, n'importe quelle élève aurait été sommée de rester à table et de ne pas faire de « caprices ». Beaucoup, à commencer par Alexandra, s'interrogèrent sur la cause de l'état de l'enseignante et sur l'endroit où elle se rendait.

Lorsque les élèves furent enfin autorisées à sortir du réfectoire, Alexandra ne put s'empêcher de prendre une grande inspiration, tant l'ambiance au déjeuner lui avait paru étouffante.

« Je me demande ce qui arrive à Mme Valaska, dit-elle à Fiodora et Vera. Je me suis emportée contre elle tout à l'heure parce qu'elle-même s'est emportée contre moi, mais peut-être qu'elle ne va réellement pas bien ? Où croyez-vous qu'elle a pu aller ?

– Je n'en sais rien, répondit Vera, mais j'ai entendu des petites qui étaient près des fenêtres du réfectoire dire qu'elles l'avaient vu passer la grille et sortir de l'école avec son grand manteau, son chapeau et son sac. Peut-être qu'elle est allée faire des emplettes en ville pour se détendre, tout simplement.

– Espérons que cela la rendra de meilleure humeur, même si je ne la vois pas vraiment passer du temps dans les magasins. »

Fiodora vit encore une fois Danitza aller vers le parc avec son panier à ouvrage. Plus intéressée par la jeune bonne que par les états

d'âmes de Mme Valaska ou même que par le nouveau professeur d'histoire, elle voulut à nouveau la suivre, mais encore une fois Sofia fut plus rapide.

« Sofia a sans doute de bonnes intentions, grommela Fiodora, mais elle a surtout une fâcheuse tendance à se mêler de ce qui ne la regarde pas... »

– Vous voulez dire que Sofia est encore en train de suivre la bonne de Natalia ? demanda Alexandra qui n'avait pas fait attention aux événements. Il est vrai qu'elle fait une étrange fixation là-dessus. Et que Natalia risque de ne pas aimer cela quand mademoiselle Lounanska daignera enfin la laisser sortir du réfectoire. »

En effet, comme la veille, Sofia suivit Danitza vers les buissons, la vit coudre, et la reprit encore une fois sur ses points.

« Non, non, ce n'est pas du tout comme cela qu'il faut faire. Je vous l'avais pourtant dit hier : l'aiguille doit passer ici. Et ce genre de point se fait habituellement avec un double fil, ne savez-vous donc même pas cela ? »

Se rappelant les paroles de Fiodora, elle se mit à lui parler lentement et en articulant exagérément, ponctuant ses phrases de « Savez-vous ceci ? » ou « Comprenez-vous cela ? » comme si, au lieu d'être muette, Danitza était mentalement attardée.

Au bout de quelques explications, elle remarqua que la jeune bonne lui adressait des regards de plus en plus agressifs. Pensant, inconsciemment sans doute, que Danitza était peut-être bel et bien mentalement attardée, elle décida de s'écarter.

« Vous avez tort de réagir ainsi. Je prends le temps de vous apprendre les choses pour votre propre bien, comprenez-vous cela ? »

Elle quitta le parc et rejoignit les autres élèves dans la cour. La fin de la récréation étant proche, Natalia et Antonia venaient d'être libérées de leur punition et purent retrouver leurs amies.

« Ah, mademoiselle Molova, dit Sofia en voyant Natalia rejoindre Alexandra, Fiodora et Vera, je viens de voir votre bonne et il semble qu'elle soit mauvaise en couture sur tous les points. Si vous voulez bien me passer l'expression.

– Il ne s’agit pas d’expression, intervint Fiodora agacée. Je croyais que nous vous avions dit de ne pas vous mêler des affaires d’une domestique qui n’est pas la vôtre. »

Sofia eut l’air de ne pas avoir compris, et continua à l’adresse de Natalia :

« Je sais que vous êtes partie précipitamment de chez vous et que vous n’avez sûrement pas eu le temps de discuter sur le choix de votre bonne. Mais si vous voulez que votre linge reste impeccable, et mademoiselle Lounanska est très pointilleuse sur ce sujet, je vous conseille d’en changer. À présent que vous êtes ici au calme, vous pourriez l’envisager...

– Danitza m’a suivie dans mon exil de Bolnarie, répliqua Natalia. Elle m’est fidèle depuis longtemps et a pris autant de risques que moi en partant de chez elle. Je vous remercie pour vos conseils, que je n’avais d’ailleurs pas sollicités, mais je ne vais pas me séparer d’elle pour quelques points de couture qui ne seraient pas assez bons à vos yeux. »

Sofia fut tellement surprise par cette réponse qu’elle s’en alla sans dire un mot. Lavinia, qui avait vaguement écouté le groupe depuis le retour de Natalia, en profita pour commenter pour Gertrud :

« Encore une preuve qu’elle n’a rien à voir avec la haute société. Elle veut jouer les dames respectables avec une bonne attachée à son service, mais elle n’a pu prendre qu’une mauvaise couturière dont personne d’autre ne devait vouloir. Même Sofia, qui ne comprend rien à rien, s’en est rendu compte. Ce n’est qu’une question de temps avant qu’elle ne quitte Sainte-Catherine où elle n’aurait jamais dû entrer. »

Les cours reprirent peu de temps après. Cette fois, les « grandes » entrèrent dans leur salle de classe en suivant M. Corvisier, leur professeur de français, qui faisait pâle figure à côté de M. Bomanov.

Petit, binoclard et rondouillard, Yves Corvisier s’était installé en Rodurie avec des idées chimériques sur les femmes slaves, leur blondeur et leur attirance supposée pour les hommes d’Europe de l’Ouest. Mais sans fortune ni attrait particulier, il n’avait pu séduire

aucune femme, et s'étant retrouvé dans une situation financière si mauvaise qu'il ne pouvait même plus se payer le voyage de retour en France, il avait réussi à travailler comme professeur de français, le seul métier qui lui semblait convenable. Il n'avait pas encore renoncé à ses idées de mariage avec une belle Rodure, mais ce n'était pas à Sainte-Catherine qu'il pouvait trouver son bonheur : les femmes qui enseignaient dans l'école étaient soit déjà mariées, soit vieilles filles ayant renoncé depuis quelque temps au mariage, et ce n'étaient pas les faibles attraits de M. Corvisier qui pouvaient les faire changer d'avis sur le sujet.

M. Corvisier s'encroûtait désormais à Sainte-Catherine, restant en Rodurie plus par habitude qu'autre chose car, n'ayant plus aucun projet ni là-bas ni en France, il avait décidé plus ou moins consciemment de rester là où il était. Occasionnellement, il pouvait parfois contempler dans les rues de Krakynz les belles Slaves dont il savait désormais qu'il n'obtiendrait jamais plus qu'un regard.

« Allons, mesdemoiselles, dit-il quand toutes les élèves se furent installées, aujourd'hui, nous allons évoquer la langue française à travers quelques trésors méconnus de sa littérature qui ne manqueront pas d'intéresser les jeunes filles : les contes de fées de Madame d'Aulnoy. »

Il distribua des livres et commença à lire un premier conte en français, mais M. Bomanov était encore dans les esprits de toutes les élèves, et aucune ne s'intéressa vraiment à l'histoire de *L'Oiseau bleu*. Josepha posa le livre à côté d'elle, mais elle prit la feuille sur laquelle elle avait commencé plus tôt sa lettre d'amour à M. Bomanov et entreprit de la continuer.

Antonia et Elizabeth parlaient autant du nouveau professeur d'histoire que du Fantôme de l'Opéra et de la carte tirée pendant le cours d'histoire.

« J'aimerais aussi savoir ce que les cartes me diront sur M. Bomanov, dit Elizabeth.

– Tenez, dit Antonia, tirez une carte mais soyez très discrète. »

Elizabeth prit une carte et lui montra le « Cavalier ».

« C'est une carte très connue, murmura Antonia. Elle parle soit

d'un message, soit de quelqu'un qui vient vers vous. Bonne ou mauvaise intention, il faudrait tirer une autre carte pour le savoir.

– Puis-je ?

– Non, attendez... Je crains qu'on ne nous observe. »

Antonia regarda en direction de Sofia, mais celle-ci faisait en sorte de suivre le cours de français ; elle était sans doute la seule. Puis elle jeta un coup d'œil à Lavinia, qui regardait M. Corvisier, mais moins pour écouter son cours que pour se moquer de tous les efforts qu'il déployait pour attirer en vain l'attention de ses élèves.

« Je vois que vous êtes fort dissipées, dit-il finalement. Ou peut-être avez-vous déjà compris tout ce que je vous ai expliqué ? Pour le savoir, je vais vous demander de vous lever, mademoiselle Elianoska. »

Encore dans ses rêveries concernant M. Bomanov, Maria, surprise d'entendre que l'on s'adressait à elle, se leva par réflexe en manquant de renverser sa chaise.

« Page 10, dit M. Corvisier, pouvez-vous nous donner la définition du mot *empressements* et ce qu'il signifie dans le contexte du paragraphe ? »

Maria, qui n'avait pratiquement rien suivi du conte ni des explications de M. Corvisier, regarda la page qu'on lui indiquait, lut silencieusement la phrase qui n'avait pas plus de sens pour elle que si elle avait été écrite en persan, et baissa la tête, incapable de répondre.

« Alors, dit le professeur avec une certaine impatience, vous n'avez rien à dire sur ce mot ? Je pensais pourtant qu'il aurait du sens et de l'intérêt pour une jeune fille. Peut-être qu'une autre parmi vous peut répondre à ma question ? Mademoiselle Mareïeska, levez-vous s'il vous plaît, et donnez-nous la définition de ce mot. »

Gertrud se leva, fâchée d'avoir été interrompue alors qu'elle rêvait elle aussi de M. Bomanov. Elle regarda la même page que Maria, mais ne fit même pas l'effort d'essayer de comprendre la phrase.

« De toute façon, dit-elle agacée, votre cours ne m'intéresse pas. Et vous savez quoi ? Il n'intéresse personne ici.

– Comment osez-vous parler de la sorte ? » s'étrangla M. Corvisier, livide.

Il attrapa Gertrud par l'oreille.

« Vous n'êtes qu'une petite *insolente*, dit-il en français, et que vous vous intéressiez à ma langue ou pas, il vous est demandé de faire l'effort de l'apprendre. Vous allez vous installer au fond de la salle, à l'opposé de votre camarade allemande bien évidemment, et me recopier la conjugaison du verbe *aimer* jusqu'à ce que vous la sachiez par cœur. Et si cela doit vous prendre tout le reste du cours et même le temps de la récréation, *qu'il en soit ainsi* ! »

La punition de Gertrud ramena un peu d'attention des élèves vers M. Corvisier, mais davantage par peur d'être la prochaine punie que par réel intérêt pour le français. Le professeur sentit d'ailleurs bien que cette attention diminuait rapidement avec le temps, et quand la cloche sonna pour annoncer la fin de son cours, il déclara :

« Je vous demanderai de bien revoir ce texte, car il y aura une interrogation écrite au prochain cours. Lisez-le, et vous verrez que sa lecture vous sera agréable si vous comprenez suffisamment le français. »

Les élèves sortirent dans la cour, heureuses d'être débarrassées de ce cours de français, et dès qu'elles n'eurent plus à porter aucune attention à M. Corvisier, leurs conversations dérivèrent très rapidement vers M. Bomanov, ou pour certaines vers le Fantôme de l'Opéra, que le professeur d'histoire ne leur avait pas encore fait oublier. Gertrud n'ayant pas été libérée du cours de français, Lavinia se retrouva seule et affecta de ne pas s'en soucier et de ne penser qu'à M. Bomanov. Mais Sofia, voyant qu'elle ne se mêlait à personne, s'approcha du groupe le plus proche, celui d'Alexandra, Fiodora, Natalia et Vera, pour en faire la remarque.

« Encore une fois, lui dit Fiodora, vous vous mêlez de choses où vous n'avez rien à faire. Que Lavinia reste seule, c'est tout ce qu'elle mérite. Vous avez pourtant eu votre part de ses mauvais tours, alors pourquoi la défendre maintenant ? »

Vera était moins catégorique. Elle connaissait la solitude, l'absence de soutien et le sentiment de rejet que cela impliquait, et c'était une chose qu'elle ne souhaitait à personne, et pas même à

Lavinia. Or, en l'absence de Gertrud, et malgré tous les grands airs qu'elle prenait pour laisser croire qu'elle ne ressentait aucun souci lié à l'absence de sa comparse, Lavinia apparaissait bien seule. Vera se demanda quelle enfance elle avait pu avoir pour être ainsi. Elle était bien placée pour savoir que même en ayant eu matériellement tout ce dont bien des gens rêvaient, on pouvait avoir souffert de l'indifférence, voire de la méchanceté de ceux qui étaient pourtant censés vous aimer, et se retrouver plus malheureux que bien des gens moins aisés.

Elle voulut approcher Lavinia et l'assurer qu'elle comprenait sa situation, mais la cloche annonçant le début du cours suivant l'en empêcha.

En revenant vers la salle de classe, Lavinia retrouva Gertrud, ce qui améliora de nouveau son humeur. Le cours en lui-même, cependant, était moins réjouissant, car ce fut Mlle Poldova qui ouvrit la porte de la classe, prête à donner son cours de maintien.

« J'espère, dit Mlle Poldova, que vous avez bien médité ma leçon précédente sur les dangers de la voyance, de l'occultisme et du charlatanisme. À présent, c'est d'un sujet très important que je dois vous entretenir. »

Les élèves se regardèrent en se demandant de quoi il pouvait s'agir.

« Vous êtes toutes, de façon générale et malgré quelques défauts qu'il vous reste encore à corriger, de charmantes jeunes filles, de surcroît riches, et pour certaines d'entre vous, nobles. Vous constituez donc, pour les hommes, de terribles tentations, et certains d'entre eux ne pourront s'empêcher de tenter de vous séduire, même en se sachant, au fond, indignes de votre rang. Il vous appartient de refuser leurs avances de la manière qui convient à votre position : fermement et avec constance pour préserver votre honneur, mais aussi poliment et élégamment, afin que personne ne se fasse sur vous de fausses idées qui pourraient ternir votre réputation. »

Elle se lança ensuite, comme à son habitude, dans une longue histoire où une jeune fille élégante, noble et belle, se voyait

importunée par un homme qui n'était pas de son rang, et lui opposa tant de refus de toutes les sortes que l'éconduit fut finalement obligé de reconnaître qu'il était indigne d'elle. Non seulement il cessa de lui adresser la parole et d'essayer de la rencontrer de nouveau, mais il écrivit à la jeune fille et à sa famille une longue lettre d'excuses où il se reconnaissait indigne d'elle et demandait pardon s'il avait atteint d'une quelconque manière à sa réputation. La jeune fille épousait par la suite un prétendant digne d'elle tandis que l'homme qui l'avait importunée s'éclipsait dans l'ombre, Mlle Poldova affirmant cependant qu'après cette mésaventure, il vécut ensuite content de son sort.

Olga et Maria s'intéressèrent à l'anecdote, mais Alexandra et Natalia la trouvèrent un peu simpliste. N'était-ce vraiment qu'une question d'argent et de rang ? L'homme en question avait-il aimé la jeune fille, avait-il été aimé d'elle ou n'avait-il vraiment été qu'un importun ? Antonia, pour sa part, n'écouta que distraitement, et Elizabeth lui dit à voix basse, quand l'attention de Mlle Poldova fut un peu relâchée, que dans les circonstances où elles se trouvaient, il leur serait plus utile d'apprendre comment bien faire des avances à un homme. Mais elle le dit le plus discrètement possible, sachant qu'elle scandaliserait Mlle Poldova par une telle idée et que la professeure de maintien ne se contenterait pas d'une petite remontrance comme l'avait fait Mlle Roshkova à propos du Fantôme de l'Opéra.

Le cours de maintien terminé, Mlle Poldova passa à l'étude surveillée.

« Ah, dit-elle, j'ai reçu une note de mademoiselle Roshkova, je crois... »

Elle sortit de sa poche la note en question, la consulta et déclara :

« Mademoiselle Mareïeska, il semble que mademoiselle Roshkova vous a donné un pensum à faire pour ce soir. Est-il prêt ?

– Pas tout à fait, mademoiselle.

– Alors travaillez-y immédiatement. Vous n'irez pas dîner tant qu'il ne sera pas terminé et rendu. »

Soupirant d'avoir été déjà tant punie et privée de toutes sortes de choses aujourd'hui, Gertrud reprit son travail à contrecœur, ayant du mal à trouver sincèrement des raisons de ne pas insulter ses camarades quand il s'agissait de Natalia.

Remarquant son embarras, Lavinia lui souffla discrètement :

« Imagine que ce soit moi qu'on ait insultée, tu n'auras pas de mal à trouver des arguments. »

Gertrud y réfléchit et écrivit avec un peu plus de facilité, bien qu'elle s'imaginât d'abord frapper celle qui oserait insulter Lavinia.

Sofia, échaudée par la punition de Gertrud et l'annonce de M. Corvisier pendant le cours de français, prit son livre et commença à étudier le conte de *L'Oiseau bleu*, refusant d'avoir une mauvaise note à la future interrogation écrite. Josepha termina sa lettre d'amour à M. Bomanov, et Oksana remarqua son petit manège. Mais au lieu de la dénoncer, elle réprima un petit rire, et se mit à écrire sa propre lettre d'amour, où elle expliquait à M. Bomanov qu'ils étaient faits l'un pour l'autre et qu'il ne pouvait en être autrement, car elle était la seule à Sainte-Catherine à avoir réellement de l'importance, la preuve étant que même le Fantôme de l'Opéra n'était venu à Krakynz que pour la servir.

Les autres élèves firent semblant de réviser en étant les plus convaincantes possible pour ne pas donner de soupçons à Mlle Poldova. Antonia pensait comme presque toutes les autres à M. Bomanov, mais loin d'écrire une lettre, elle voulut d'abord consulter les cartes pour en savoir plus sur lui. Prenant les mêmes précautions que pendant la matinée, elle tira cette fois le « Bouquet ».

Beau signe ce bouquet

Souriant et coquet :

Chacune de ses fleurs

Prédit nouveau bonheur.

Elle s'imagina autant de sourires de M. Bomanov qu'il y avait de fleurs représentées sur la carte, et il lui fallut toute la contenance du monde pour ne pas s'évanouir sur son pupitre et se laisser aller à la rêverie. Elle ne ressentait aucun besoin d'écrire une lettre d'amour,

alors que ses cartes semblaient envoyer tous les messages d'amour pour elle.

Quand l'heure du dîner sonna, Mlle Poldova put y emmener toutes les élèves, Gertrud ayant rendu son pensum peu avant la fin de l'étude. Située en fin de cortège, Gertrud se plaignit encore une fois à Lavinia de cette punition, en ajoutant à quel point les enseignants de Sainte-Catherine étaient durs et injustes de la punir sans cesse, mais elle se tut dès qu'elle passa près de la table des enseignants au réfectoire.

Alexandra, qui regarda également la table des enseignants, remarqua que Mme Valaska était revenue, et qu'elle semblait de meilleure humeur qu'au déjeuner. Mlle Lounanska, cependant, se montrait toujours agacée et peu encline à l'indulgence, les élèves prirent donc silencieusement leurs places à table.

Toujours énervée par sa punition et fâchée contre toute l'école sauf Lavinia, Gertrud reprit la salière et entreprit d'en verser encore une fois une bonne dose dans le repas de Natalia. Mais Alexandra et Fiodora, qui n'avaient pas oublié ses exploits du petit déjeuner et du déjeuner, ne se laissèrent pas surprendre et jetèrent à Gertrud quelques regards qui voulaient dire « n'y pensez même pas ».

Lavinia, pour sa part, était moins préoccupée des états d'âme de Gertrud que de ses propres sentiments vis-à-vis de M. Bomanov. Elle jeta furtivement quelques regards tendres dans sa direction, d'abord en se détournant dès qu'il regardait vers elle, puis, progressivement, en essayant de le faire face à lui. Mais le professeur d'histoire ne semblait avoir aucune réaction, et Lavinia se sentit un temps dans la peau du prétendant malheureux de l'histoire de Mlle Poldova.

« Mademoiselle Korenieva, voulez-vous bien vous intéresser à votre dîner et cesser de dévisager les gens ! »

C'était la voix de Mlle Lounanska qui venait de porter un coup d'arrêt aux regards de Lavinia.

« Il me semblait bien qu'une partie des élèves de Sainte-Catherine était comme frappée d'hystérie aujourd'hui, mais je n'aurais pas imaginé que cela contaminerait même une bonne élève comme vous !

Reprenez-vous, et n'oubliez pas que c'est toute l'éducation que nous vous donnons qui est jugée à travers vous ! »

Lavinia tourna la tête et n'essaya pas de recommencer, sachant que Mlle Lounanska allait désormais surveiller ses agissements de près.

« Bien fait » murmura Oksana, emportant pour une fois les suffrages de plusieurs autres élèves.

Ce fut un peu moins le cas quand elle continua, toujours à voix très basse :

« C'est dans l'ordre des choses. C'est à moi que M. Bomanov est destiné. »

Alexandra ne put s'empêcher de pouffer tandis qu'Antonia répondait :

« Ce n'est pas ce que m'ont dit les cartes.

– Les cartes ? Libre à vous de croire des sornettes. Moi, je sais ce que je sais. »

Antonia ne voulut pas répondre, de peur que Mlle Lounanska ne finît par l'entendre et ainsi par comprendre qu'elle était de nouveau en possession de son jeu de cartes. Aussi le reste du dîner se passa-t-il silencieusement, les élèves ressentant le poids du regard de Mlle Lounanska sur elles, et imaginant la douceur de celui de M. Bomanov.

Après le dîner, les élèves purent se détendre un peu en rentrant dans leurs chambres. Fiodora demanda à Natalia s'il leur était possible de prendre le thé dans sa chambre ce soir.

« Oui, mais puis-je vous demander de patienter un peu ? Je dois d'abord dire quelque chose à Danitza. »

Alexandra, Fiodora et Vera rentrèrent quelques minutes dans leurs chambres respectives pour y déposer leurs affaires, puis revinrent dans le couloir où Natalia vint les chercher pour les conduire à sa chambre au second étage. Lavinia ne se montra pas cette fois, au grand plaisir d'Alexandra et de Fiodora, tandis que Vera se demanda si elle ne se sentait pas seule dans cette grande chambre.

Quand elles entrèrent, Fiodora fut déçue de constater encore une

fois que Danitza n'était pas en vue.

« Votre bonne va-t-elle bien ? demanda-t-elle innocemment à Natalia.

– Oui, elle va bien. J'étais juste allée lui dire de ne pas faire attention aux remarques qui lui ont été faites sur sa couture, et que je n'avais aucune intention de la renvoyer pour cela.

– Et vous avez bien fait. Sofia croit faire ce qui est le plus juste, mais elle est parfois insupportable quand elle commence à se mêler d'affaires qui ne sont pas les siennes. »

Les quatre jeunes filles s'assirent autour de la table, et Fiodora eut la joie de voir la porte s'ouvrir et laisser entrer Danitza portant un plateau avec un samovar et quatre tasses. Aidée de Natalia, elle servit le thé, puis rentra rapidement dans sa mansarde. Fiodora remarqua qu'elle fit un grand écart pour éviter le poêle, qui ne semblait pourtant pas excessivement chaud, Mlle Lounanska faisant soigneusement rationner le bois et le charbon pour tout le monde.

Alexandra posa la question qui brûlait les lèvres de trois des quatre jeunes filles présentes :

« Alors, que pensez-vous de monsieur Bomanov ? »

Ce fut comme libérer le passage à une source jaillissante. Vera, Natalia et Alexandra se lancèrent dans un véritable concours d'éloges sur le professeur d'histoire, sans oublier les sentiments qu'il leur inspirait et leurs rêves secrets de voir ces sentiments devenir réciproques.

« Mais il me semble que c'est Natalia qui a le plus de chances de voir ces rêves se réaliser, dit Vera. Vous lui avez fait forte impression pendant les présentations ce matin, il est resté quelques secondes interdit devant vous.

– En êtes-vous sûre ? Je n'ai rien vu, moi...

– Vous êtes bien la seule. Je n'ai vu que cela, et je suis sûre que c'est aussi le cas de nos camarades. »

Alexandra et Fiodora approuvèrent, mais Natalia continua de minimiser le phénomène.

« Rien ne dit pour quelle raison il l'a fait, même si c'est vrai. C'est peut-être tout simplement mon accent bolnare qui l'a surpris.

– Il n’a pourtant pas réagi spécialement à l’accent allemand d’Elizabeth.

– Et quand bien même il y aurait quelque chose, mon devoir est de ne pas l’encourager. Vous avez entendu mademoiselle Poldova quand elle a parlé de refuser les avances d’un homme, et il ne serait pas convenable qu’il se passe quelque chose entre un professeur et son élève... »

Cette dernière remarque tempéra fortement l’enthousiasme de ses camarades, qui savaient également quelle était leur situation. En y pensant, elle était même des plus étonnantes : dans la hiérarchie de Sainte-Catherine, en tant qu’enseignant, M. Bomanov était leur supérieur et le respect demandait de garder une certaine distance entre elles et lui ; mais inversement, une fois sorties de l’école et devenues des jeunes filles nobles ou riches à marier, elles devenaient socialement supérieures à un simple professeur d’une petite école de jeunes filles.

« Enfin, même si ce n’est qu’un rêve, conclut Alexandra, il nous aura toutes troublées. »

Vera et Natalia approuvèrent largement. Seule Fiodora fit un petit hochement de tête, sans pouvoir participer à l’enthousiasme général.

« Serait-il possible qu’il ne vous trouble pas ? demanda Alexandra.

– Je dois avouer qu’il ne me trouble pas tant que cela, confirma Fiodora. Au moins n’aurez-vous jamais à voir en moi une rivale.

– Vous ne m’en êtes que plus chère. Merci de nous avoir reçues, Natalia, mais il va être bientôt l’heure de l’extinction des feux. Faites de beaux rêves, qui devraient ressembler aux nôtres. »

Jeudi 20 octobre 1853

Comme l'avait prédit Alexandra, les rêves de Natalia, ainsi que ceux de beaucoup d'autres élèves, furent doux et agréables. Et lorsqu'elles durent se lever, elles n'eurent pas à effacer complètement les marques de la joie sur leur visage, car le jeudi était un jour de repos et de détente à Sainte-Catherine. Il n'y avait pas cours ce jour-là ; les élèves faisaient dans la matinée une petite promenade dans le parc municipal de Krakynz, sous la surveillance de leurs professeurs, puis, en-dehors des heures des repas, elles étaient libres d'étudier ou de se reposer ou de jouer dans leurs chambres, à condition évidemment de rester dans les limites du règlement de l'école.

Alexandra expliqua cela à Natalia, pour qui c'était le premier jeudi à Sainte-Catherine, alors qu'elles se rendaient au réfectoire pour le petit déjeuner. Elle en profita pour lui demandé si elle avait bien dormi et fait de beaux rêves.

« Excellents, merci, répondit-elle avec un sourire de connivence.

– Et votre bonne, hasarda Fiodora, a-t-elle bien dormi ?

– Aussi bien que l'on peut dormir dans ces étroites mansardes. Elle était mieux logée chez moi. Mais elle ne s'en plaint pas ; je pense que, comme moi, elle est plus inquiète de la situation en Bolnarie, et de savoir si nous rentrerons un jour. »

Cette dernière phrase assombrit un peu l'humeur du groupe, mais elles entrèrent dans le réfectoire impatientes de prendre leur petit déjeuner et d'enchaîner ensuite sur la promenade. La possibilité de passer leurs récréations dans le petit parc de Sainte-Catherine ne

remplaçait pas une véritable sortie, et la promenade du jeudi était un bol d'air très attendu par toutes les élèves.

Mais cet enthousiasme n'empêchait pas certaines élèves de garder la tête froide. Alexandra, encore grisée par ses rêves de la nuit, en négligea de surveiller les agissements de Gertrud et Lavinia, et fut surprise de voir Natalia faire à nouveau la grimace en déclarant que son repas était encore trop salé.

« Il y en a vraiment qui ne savent rien faire d'autre, dit Alexandra en partageant son pain pour Natalia. Soyez sûre, ajouta-t-elle en direction de Gertrud, que vous allez bientôt vous faire prendre et que vous allez payer toutes ces méchancetés.

– Ne croyez-vous pas qu'elle est déjà assez martyrisée par les enseignants ? répliqua Lavinia. Laissez-la en paix et n'allez pas l'accabler d'accusations imaginaires en plus.

– Ces accusations ne sont pas imaginaires et tout ce qu'elle a reçu des enseignants était mérité, insista Alexandra. Et vous le savez très bien. »

Alexandra vit alors Mlle Lounanska se lever, et crut que ses bavardages avaient été repérés. Mais la directrice annonça alors :

« Voici les noms des enseignants qui vont vous accompagner pour la promenade du jour. Les petites seront accompagnées par M. Corvisier et Mlle Roshkova. »

Puis elle indiqua les enseignants qui devaient accompagner la classe des « moyennes », et quand elle arriva à celle des « grandes », deux professeurs furent nommés : Igor Popov, le professeur de sciences naturelles, et M. Bomanov. Les « grandes » firent de leur mieux pour ne pas exprimer une joie trop marquée, de peur de voir Mlle Lounanska reconsidérer son choix.

Elles quittèrent cependant le réfectoire avec précipitation, se rendant vite dans leurs chambres pour se préparer et pour ajuster au mieux leurs manteaux et leurs chapeaux. Celles qui avaient du parfum, en particulier Lavinia, s'en aspergèrent ou plutôt s'en inondèrent.

Lorsqu'elles se réunirent à nouveau dans la cour pour se mettre en

rang et passer par la nécessaire inspection des tenues par Mlle Lounanska, la directrice fronça le nez pour marquer sa désapprobation face à cette débauche de parfums. Mais comme plusieurs élèves en avaient abusé, il lui était impossible de savoir qui exactement était responsable de ces émanations.

Les « grandes » se mirent en rang par deux selon leurs habitudes, avec Lavinia et Oksana en tête, tandis que Natalia, ne l'ayant jamais fait, se sentit perdue et se mit par défaut en queue de cortège avec Elizabeth.

« Non, attendez, mademoiselle Molova, dit Mlle Lounanska. Venez plutôt vous mettre ici, au premier rang, à côté de Mlle Korenieva. »

Les deux habituées de la tête de cortège en ouvrirent des yeux ronds. Oksana s'en trouvait reléguée au second rang, mais c'était pourtant Lavinia qui était la plus outrée, elle qui s'était convaincue que Natalia n'avait pas sa place à Sainte-Catherine à force de le répéter.

« Mademoiselle, dit-elle prudemment, Natalia est arrivée il y a seulement quelques jours, il est peut-être un peu tôt pour la placer au premier rang ? »

Elle avait essayé de jouer la carte de la diplomatie, mais ce ne fut pas le cas d'Oksana qui surenchérit :

« Et qu'ai-je fait pour qu'on me relègue au second rang ? C'est injuste !

– Et moi, grommela Olga, je me retrouve à côté de l'Allemande, c'est inqualifiable ! »

Face à la vague de protestations, Mlle Lounanska se tint toute droite, avec cet air sévère qu'elle avait quand elle était sur le point de prononcer une sentence grave :

« Depuis quand discute-t-on mes ordres ? J'ai décidé que mademoiselle Molova était assez distinguée pour être placée au premier rang, et si vous n'aimez pas cela, travaillez votre maintien pour mériter votre place ! Et maintenant, en rang, mesdemoiselles, et que je ne vous entende plus ! »

Les élèves se placèrent dans un silence absolu alors que Mlle

Lounanska terminait l'inspection des tenues, mais Lavinia, Oksana et Olga n'en pensaient pas moins, même si elles faisaient de leur mieux pour ne pas le montrer devant la directrice.

Enfin Mlle Lounanska donna le signal du départ, et M. Popov et M. Bomanov firent avancer les élèves. Olga lâcha la main d'Elizabeth avec une grimace de dégoût dès qu'elles furent un peu éloignées de la directrice. M. Popov, qui surveillait l'arrière du groupe, n'y fit guère attention : il avait surtout hâte de se rendre au parc pour y étudier ses plantes.

N'ayant pas tout à fait perdu ses illusions de jeunesse malgré son âge, M. Popov caressait toujours le rêve de découvrir une espèce inconnue et de devenir célèbre grâce à cette découverte. Son travail de professeur de sciences naturelles à Sainte-Catherine ne le satisfaisait guère, d'autant plus qu'il estimait que le cerveau plus petit et plus tendre des jeunes filles ne leur permettait pas de comprendre une discipline aussi complexe et exigeante que les sciences naturelles, mais, n'ayant aucune fortune à part une connaissance correcte des sciences, il lui était nécessaire d'enseigner pour avoir de quoi se nourrir.

Enfin ils arrivèrent au parc municipal de Krakynz, qui n'avait rien à voir en dimensions avec le jardin que les élèves et le personnel de Sainte-Catherine qualifiaient de « parc ». C'était un grand espace vert aménagé au milieu de la ville, où l'on avait fait construire des cascades artificielles, des serres et des kiosques à musique. La nature restait cependant le plus grand attrait du parc, et en cette saison, les arbres présentaient des centaines de nuances de jaune, de brun et de rouge qui faisaient le bonheur de quelques peintres installés sur les pelouses.

« Je vous laisse le choix du meilleur emplacement pour faire jouer nos jeunes élèves, monsieur Bomanov, dit M. Popov. Cette nature m'inspire et je voudrais pouvoir faire un petit tour seul pour en profiter, si cela ne vous dérange pas.

– Faites donc, répondit gaiement M. Bomanov à la grande joie des élèves. Treize jeunes filles presque adultes ne sont pas une si lourde charge à surveiller, et je ne pense pas qu'elles s'envoleront. »

M. Popov ne se le fit pas dire deux fois, et il partit fouiller les pelouses et les buissons à la recherche de la plante rare qu'il pourrait baptiser *Popova*. Resté seul avec le groupe dont les rangs étaient désormais franchement relâchés, M. Bomanov avisa une zone de pelouse peu fréquentée, où se trouvait un banc un peu en hauteur idéalement placé pour surveiller l'endroit.

« Installez vous ici et jouez à ce que vous voulez, mesdemoiselles. Mais ne vous éloignez pas, et n'allez pas à un endroit d'où je ne pourrai pas vous voir. »

L'avertissement était superflu, vu que ce que recherchaient la plupart des « grandes » était justement d'être vues de lui. Elles s'installèrent sur la pelouse sans beaucoup s'éloigner du banc et sortirent les balles et les cerceaux qu'elles avaient apportés.

Mais avant de s'installer, Lavinia, dont la position au premier rang lui permettait d'être la plus proche de M. Bomanov avec Natalia, s'adressa au jeune professeur :

« Au nom de toutes mes camarades, je vous félicite et vous remercie d'être venu nous enseigner l'histoire dans notre école.

– Vos félicitations me touchent et je vous en remercie, mais elles sont superflues. Enseigner est mon métier.

– Mais vous le faites bien mieux que notre précédent professeur. Soyez assuré que je suis ravie de vous avoir comme professeur d'histoire, et que j'espère que nous allons bien nous entendre. »

Elle y ajouta son plus beau sourire et s'approcha de M. Bomanov qui répliqua :

« Jeune demoiselle, si vous dites que je fais si bien mon métier, je vais m'empresse de continuer. Mon métier consiste aussi à faire respecter une certaine discipline, et je dois vous demander de rejoindre vos camarades avant que votre gentillesse ne devienne excessive et suspecte. »

Il avait parlé calmement mais fermement, et Lavinia fit la moue, comprenant qu'il était inutile d'insister. Elle rejoignit les autres élèves sur la pelouse, mais Oksana avait tout vu.

« Bien fait, murmura-t-elle à Lavinia. C'est à moi qu'il était destiné.

– Si vous pensez attirer son attention mieux que moi, allez-y donc et je vous souhaite bonne chance ! »

Oksana, cependant, ne bougea pas. Sa conviction que M. Bomanov lui était destiné était si profonde qu'elle estimait qu'il était inutile de se précipiter.

Alexandra, Fiodora, Natalia et Vera avaient formé un carré sur la pelouse et jouaient à se lancer une balle qu'Alexandra avait apportée. Toutes espéraient secrètement voir M. Bomanov fondre devant ce charmant tableau, et lui jetaient de temps en temps des regards, à l'exception de Fiodora qui avait choisi le coin le plus éloigné du professeur, et ne semblait absolument pas mécontente de sa position.

« Vous disiez qu'il ne vous trouble pas tant que cela, lui dit Alexandra, vous étiez au-dessous de la vérité ! Est-il possible qu'il ne vous inspire absolument rien, même pas un regard ?

– Que voulez-vous ? Je ne suis pas attirée par ce genre de personne, disons les choses telles qu'elles sont. La situation est d'ailleurs plutôt avantageuse : je n'éprouve pas l'envie de me monter la tête à propos d'une personne dont je sais bien qu'elle ne pourra jamais m'être destinée. »

Alexandra se remémora les réflexions qu'elles avaient eu sans en parler la veille au soir, sur l'incongruité de leurs positions vis-à-vis de M. Bomanov. Et elle en voulut brièvement à Fiodora de l'avoir rappelé ainsi à voix haute comme une flèche lancée sur ses rêves. Et ce même si sa camarade avait raison ; plus précisément, d'autant plus qu'elle avait raison, ce qui rendait cette pensée encore plus amère.

Lavinia et Gertrud jouaient également à la balle ; Lavinia, qui s'était d'abord un peu éloignée de M. Bomanov, cherchait à présent à se rapprocher de lui, et par un accord tacite avec Gertrud, elles se renvoyaient la balle à chaque fois un peu de travers, de manière à se décaler et à se rapprocher progressivement du banc d'où il les surveillait. Lavinia fit signe à Gertrud de cesser, et elles demeurèrent encore un peu de cette manière, dans le même but de séduire M. Bomanov avec le charmant tableau bucolique de deux demoiselles jouant ensemble à la balle, même si pour le côté « charmant », Lavinia avait plutôt mal choisi sa partenaire, la grosse et rousse

Gertrud passant pour l'une des élèves les plus laides de Sainte-Catherine.

Voyant que M. Bomanov les regardait mais sans plus d'attention que les autres, Lavinia, ignorant sa précédente tentative repoussée, fit à nouveau quelques pas vers le banc :

« Monsieur Bomanov, voudriez-vous vous joindre à nous ?

– C'est gentil de votre part, mais je suis ici pour vous surveiller, pas pour me mêler à vos jeux.

– Allons, même pas pour me faire plaisir ? Nous ne dirons rien à mademoiselle Lounanska, ce sera notre petit secret si vous le voulez...

– La directrice n'y est pour rien dans tout cela. Vous devez vous rappeler que je suis un professeur et vous une élève, et qu'il ne doit pas y avoir de familiarités déplacées entre nous. Retournez à vos jeux et laissez-moi faire mon travail. »

Lavinia fut tellement vexée qu'elle renvoya presque sa balle dans la tête de Gertrud. Oksana, qui s'attendait un peu à une nouvelle tentative de Lavinia, se mit à ricaner en voyant sa défaite, et estima qu'il était temps de faire sa propre tentative.

« Merci, monsieur, dit-elle. Vous avez bien fait, Lavinia a tendance à se croire tout permis parce qu'elle est riche et qu'elle a droit à une chambre individuelle à l'école, mais il faut lui faire comprendre de temps en temps que tout ne s'achète pas, et c'est plus efficace quand c'est fait par un professeur.

– Toutes les élèves de Sainte-Catherine sont plus ou moins riches, cependant, fit remarquer M. Bomanov.

– Oui, mais il n'y a pas que la richesse dans la vie. Il y a aussi la noblesse qui est bien plus importante. Mais plus importante encore est la noblesse d'âme, qui détermine non seulement ceux qui ont de l'importance dans ce monde, mais aussi ceux qui sont faits l'un pour l'autre. Et je sais que nous sommes faits l'un pour l'autre !

– Halte-là, jeune demoiselle ! Je ne sais pas qui vous a dit ou vous a laissé entendre cela, mais je vous assure que vous vous trompez. Allons, retournez jouer, vos paroles commencent à être franchement déplacées. »

Oksana ne s'attendait pas à un refus aussi direct, et resta quelques secondes immobile et muette, avant de se persuader que la réaction de M. Bomanov était seulement due au fait qu'il y avait d'autres personnes et que le professeur ne voulait pas risquer de voir son comportement rapporté à Mlle Lounanska. Elle s'éloigna donc toujours persuadée du lien qui existait entre elle et lui, et les regards de mépris que lui envoya Lavinia furent réciproques.

« Les deux pestes de la classe importunent M. Bomanov, dit Alexandra qui n'avait rien manqué des scènes précédentes. Je devrais aller le reconforter.

– C'est une mauvaise idée » répliqua Fiodora, mais en vain car Alexandra avait déjà quitté leur groupe pour s'approcher du banc.

« Je voudrais vous présenter des excuses pour Lavinia et Oksana, dit-elle timidement.

– Vous vous chargez d'un fardeau qui n'est pas le vôtre, répondit-il. C'est à elles de présenter des excuses. Ne vous tourmentez pas inutilement et retournez jouer avec vos camarades, elles ont sûrement plus besoin de votre gentillesse que moi. »

Les formes y étaient, mais le sens était clair, aussi Alexandra décida-t-elle d'obéir pour ne pas contrarier davantage M. Bomanov. Comme pour les autres, sa tentative ratée lui attira quelques sourires méprisants, et ce fut Olga qui décida d'aborder à son tour le professeur en commençant par présenter des excuses au nom de ses camarades.

« Comme je l'ai dit à votre camarade, répondit-il, ne vous chargez pas d'une tâche qui n'est pas la vôtre. Si des élèves ont eu un mauvais comportement, c'est à elles seules de présenter des excuses pour cela.

– Votre indulgence vous honore, monsieur, mais permettez-moi d'insister. Je dois vous présenter des excuses au nom de tout l'établissement, car vous arrivez à Sainte-Catherine dans une bien mauvaise période, et personne n'osera vous dire la vérité, mais moi, je me sens obligée de la dire. Le prestige de Sainte-Catherine a bien baissé dernièrement à cause de toutes les élèves étrangères que la directrice accepte d'accueillir. Il y a en particulier une Bolnare venue

de nulle part qui est arrivée en pleine nuit, et à qui la directrice a fait la faveur imméritée de la placer au premier rang ce matin... »

Le regard de M. Bomanov alla quelques instants d'Olga à Natalia, puis son visage se mit à grimacer et il répondit :

« Taisez-vous, mademoiselle, vous parlez en croyant tout savoir et en ne sachant rien. Car non, vous ne savez rien de la situation en Bolnarie et du danger que cela représente pour certaines personnes de la noblesse bolnare, obligées de tout quitter sans savoir si elles reverront leur pays ! Des personnes qui espéraient aide et compassion et que vous traitez d'étrangères venues de nulle part ! Alors taisez-vous, car vous n'avez aucun droit de les juger depuis le cocon doré où vous vivez ! »

Cette fois, les éclats de voix de M. Bomanov interpellèrent un peu plus les élèves. Si Lavinia et Oksana affichèrent encore une fois leur satisfaction de voir une nouvelle élève repoussée par le professeur d'histoire, beaucoup d'autres commencèrent à hésiter à l'aborder en voyant que chaque tentative semblait produire un plus mauvais résultat.

Cependant, Josepha, qui s'efforçait jusque-là de parler de littérature avec Maria tout en évitant d'aborder le sujet de M. Bomanov, n'avait en réalité que lui en tête, et sa présence lui était sans cesse rappelée non seulement chaque fois qu'elle tournait son regard vers le banc, mais aussi chaque fois qu'elle mettait la main dans la poche de sa robe où se trouvait la lettre d'amour enfin terminée.

Josepha n'osait rien dire à Maria, mais elle était tiraillée entre deux sentiments contradictoires, celui qu'elle devait laisser sa « relation » avec M. Bomanov rester de l'ordre de l'imaginaire au même titre que toutes les histoires qu'elle inventait et écrivait, et celui qu'une lettre d'amour ne servait à rien si elle n'atteignait pas son destinataire. Après tout le temps qu'elle avait passé à l'écrire, elle trouvait de plus en plus dommage qu'elle ne soit jamais donnée. Aussi finit-elle par s'écarter de Maria pour marcher vers M. Bomanov. Le rejet d'Olga l'effrayait, mais lui donnait aussi de l'espoir, celui de pouvoir calmer et attendrir M. Bomanov qui lui en

serait d'autant plus attaché par la suite.

Mais la réalité ne semblait pas vouloir concrétiser ses espoirs.

« Mademoiselle, dit M. Bomanov dès qu'il la vit approcher, retournez jouer avec vos camarades. Les précédentes conversations que j'ai eues ne m'ont pas mis de très bonne humeur.

– Je suis désolée, monsieur. Je ne vais pas vous importuner très longtemps... Je souhaiterais juste vous remettre une lettre... »

Elle mit sa main dans sa poche, mais M. Bomanov fit un geste pour l'arrêter.

« Je préférerais que vous la gardiez pour vous. Je ne veux ni ne peux l'accepter, et il vaut mieux pour vous que vous retourniez avec vos camarades. »

Josepha hocha presque mécaniquement la tête, au bord des larmes, et s'éloigna du banc, la main toujours dans la poche de sa robe. La lettre qui ne parviendrait sûrement jamais à M. Bomanov la brûlait désormais comme une lame de métal chauffée au rouge, mais sa main restait pourtant immobile, comme devenue inutile et privée d'énergie.

Alexandra, pendant ce temps, faisait part de sa déception à ses amies.

« C'était à prévoir, dit Natalia. Fiodora a raison, il ne nous est pas destiné, nous sommes des élèves et lui notre professeur. Il n'y avait aucune chance qu'il réponde aux avances d'aucune d'entre nous, surtout dans un tel lieu public, où non seulement les autres élèves, mais aussi des gens extérieurs peuvent nous voir, et reconnaître facilement des élèves de Sainte-Catherine à nos uniformes. C'est la réputation de toute l'école qui pourrait en souffrir. »

Alexandra regarda encore une fois vers le banc, puis reprit :

« Il me semble pourtant qu'il vous regarde, Natalia.

– Vous devez vous tromper. Il me surveille, comme il surveille toutes les autres élèves.

– J'ai moi aussi l'impression qu'il regarde plus Natalia que les autres, intervint Fiodora, et pourtant on ne peut pas dire que je me fais des illusions à son sujet.

– Peut-être surveille-t-il plus étroitement les élèves qui ne l'ont

pas encore abordé, de peur qu'elles ne le fassent ? » hasarda Natalia.

Vera, qui était de toute façon trop timide pour aborder M. Bomanov et même pour le regarder, commençait à se sentir un peu exclue de cette conversation, et même à jalouser Alexandra pour avoir osé s'approcher du professeur d'histoire, ainsi que Natalia qu'il semblait regarder plus que les autres.

Des éclats de voix attirèrent son attention. Josepha venait de fondre en larmes, tandis que Maria essayait en vain de la consoler. La présence de Lavinia juste à côté d'elles lui fit deviner ce qui venait de se passer.

« Que lui avez-vous dit ?

– Rien du tout. Enfin si, juste la vérité. Il fallait bien qu'elle l'entende à un moment ou un autre.

– Et qu'appellez-vous la vérité ?

– J'ai juste dit qu'après ce qui venait de se passer, il n'y avait plus aucune chance que monsieur Bomanov s'intéresse à elle. C'est la vérité, et au fond elle le sait, sinon elle ne serait pas dans cet état.

– Vous êtes méchante ! Rabaisser d'autres gens de cette manière ne soulagera pas votre propre malheur, il ne fera que l'augmenter...

– Qui vous a dit que j'étais malheureuse ? Il faudrait vous renseigner un peu avant de dire n'importe quoi.

– Je le sais, que vous êtes malheureuse. Vous êtes seule ici, dans votre immense chambre, et à part Gertrud, vous n'avez pas d'amies. »

Lavinia eut un petit rire méprisant.

« Parce que vous en avez, vous, des amies ?

– Bien sûr ! Il y a Alexandra, Fiodora, et Natalia que vous méprisez tant. »

Nouveau petit ricanement de la part de Lavinia.

« Et où sont-elles, ces fameuses amies dont vous parlez ? Elles sont en train de discuter entre elles, et elles ne se sont même pas aperçues que vous vous étiez éloignée ! Encore une fois, je suis désolée de devoir vous ouvrir les yeux, mais elles ne sont pas vos amies. Vous leur faites pitié, voilà tout. »

Vera se retourna vers les trois autres, mais elles étaient toujours en

train de discuter en regardant furtivement M. Bomanov pour savoir laquelle avait raison à son sujet, et comme le disait Lavinia, aucune d'entre elles ne semblait se préoccuper de l'endroit où se trouvait Vera.

Maria emmena Josepha à l'écart en essayant de la consoler et de lui rappeler que Lavinia n'avait pas eu plus de chance qu'elle avec M. Bomanov, tandis que Lavinia partait rejoindre Gertrud pour lui raconter la déconfiture des deux jeunes filles, laissant Vera seule et au bord des larmes.

« Monsieur Bomanov, il est temps de rentrer à Sainte-Catherine. Si nous ne nous mettons pas en route maintenant, nous risquons d'être en retard pour le déjeuner, et mademoiselle Lounanska tolère mal les retards même de la part des enseignants. »

C'était M. Popov qui venait de rejoindre M. Bomanov. Il avait l'air déçu et il était facile de deviner qu'encore une fois, il n'avait trouvé que des plantes banales et rien qui pouvait constituer une grande découverte.

Les deux enseignants rassemblèrent les élèves qui se remirent en rang. Josepha et Vera ravalèrent difficilement leurs larmes, malgré les encouragements de Maria pour Josepha ; quant à Vera, à côté de Gertrud qui se moquait discrètement de son malheur et devant Sofia qui ne faisait guère de cas des sentiments, elle n'avait personne pour la consoler.

Comme l'avait prévu M. Popov, quand le groupe arriva à Sainte-Catherine, la cloche sonna l'heure du déjeuner presque immédiatement, et tous durent prendre directement la direction du réfectoire.

Mlle Lounanska, contrairement à la veille, semblait d'une humeur rayonnante, et plusieurs élèves se demandèrent ce qui avait bien pu provoquer un tel changement. Quand elles se furent toutes assises, la directrice leur en donna l'explication sous la forme d'une annonce :

« Mesdemoiselles, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Monsieur Markus Trokourov, le maire de Krakynz, qui nous a déjà fait l'honneur de nous aider à trouver un nouveau professeur

d'histoire après le départ de monsieur Oulidoski, vient de me rendre visite et de m'annoncer qu'il désire recevoir une délégation d'élèves de Sainte-Catherine dès cet après-midi à l'Opéra de Krakynz. Cette délégation, sous la responsabilité et la surveillance de nos enseignants bien entendu, aura le privilège de s'entretenir avec monsieur le maire, et d'assister à la grande répétition d'un opéra qui sera bientôt représenté pour la toute première fois à Krakynz ! »

Les élèves ne purent retenir quelques cris d'enthousiasme qui furent étouffés aussi vite que possible. Mais Mlle Lounanska semblait portée sur l'indulgence, ne cachant pas elle-même son enthousiasme vis-à-vis de la nouvelle.

« Il va sans dire, continua-t-elle un peu plus sévèrement, que celles qui seront choisies pour faire partie de cette délégation devront faire preuve d'un comportement irréprochable, et qu'elles auront la lourde tâche de représenter l'excellence de Sainte-Catherine auprès de la plus haute autorité de Krakynz. J'ai choisi moi-même six élèves de chaque classe pour constituer cette délégation, dont voici les noms : pour les petites, Galya Yakovleva, Yuliya Ivanova... »

L'annonce des noms rendit immédiatement l'atmosphère du réfectoire plus tendue. Parmi les « moyennes » et surtout les « grandes », beaucoup attendaient avec angoisse de savoir si elles allaient être choisies ou non, et on pouvait voir dans les rangs des « petites », puis dans ceux des « moyennes » quand la directrice passa à elles, des sourires, des soupirs de soulagement, ou au contraire des airs déconfits pour celles qui découvraient qu'elles n'avaient pas été choisies. Enfin Mlle Lounanska passa aux « grandes ».

« Pour les grandes, Lavinia Korenieva, Oksana Rukhova, Natalia Molova, Alexandra Gontchareva, Olga Narodova et Fiodora Goryanova. Voilà tout. Celles qui font partie de cette délégation, soyez prêtes à partir après le déjeuner, les autres peuvent retourner à leurs activités habituelles du jeudi. »

Si les six choisies ne cachèrent pas leur enthousiasme, les autres affichèrent leur déception. Gertrud se voyait exclue de la délégation, et par conséquent séparée de Lavinia, qui pour sa part était à cent

lieues de penser à cela.

Josepha encaissa le coup, qui venait s'ajouter à la déception de ne pas avoir plu à M. Bomanov, et là encore, Maria dut essayer, en vain, de la consoler. Mais la plus déçue était peut-être Vera, qui voyait tout son groupe d'amies partir à l'Opéra sans elle.

« Pourquoi n'ai-je pas été choisie ? se plaignit-elle à Alexandra. Je croyais que nous étions un groupe, mais je suis la seule à ne pas pouvoir vous suivre.

– C'est la directrice qui a choisi la délégation, lui rappela Alexandra. Nous n'avons pas eu notre mot à dire, et je ne crois pas qu'elle nous le demandera. »

C'était la réponse la plus sensée du monde, et pourtant elle ne satisfaisait pas Vera, qui avait toujours en tête les paroles de Lavinia et commençait à se demander s'il n'était pas vrai qu'elles l'avaient acceptée uniquement par pitié.

Lavinia, de son côté, dut entendre le même genre de récriminations de la part de Gertrud.

« La directrice a fait son choix sans consulter personne, et je ne suis pas sûre qu'elle m'écouterait si je lui demandais cela. Mais il y a peut-être un autre moyen. Si jamais, et je dis bien si, pour une raison quelconque, l'une des membres de la délégation ne pouvait finalement pas se rendre à l'Opéra, il y aurait peut-être une place à prendre. »

L'idée plaisait à Gertrud, mais il était malheureusement un peu tard pour agir. Mlle Lounanska fit sortir les élèves du réfectoire, puis, avec l'aide de Mlle Poldova et d'autres enseignantes, elle rassembla dans la cour celles qui devaient constituer la délégation, et inspecta leurs tenues avec beaucoup plus d'attention qu'elle ne l'avait fait le matin même avant la sortie au parc.

« Yuliya Ivanova et Vasilisa Naumova, allez vous laver les mains et le visage. Il est hors de question que le maire pense que mes élèves sont sales. »

Les deux « petites » interpellées filèrent au robinet le plus proche sous la surveillance de Mlle Poldova, tandis que Mlle Lounanska examinait la tenue d'une « moyenne ».

« Lidia Orlova, est-ce un bouton qui manque sur votre manteau ?

– Je suis désolée, mademoiselle, je crois que je l’ai perdu ce matin au parc...

– Vous ne comptez pas vous présenter au maire de Krakynz dans cette tenue, j’espère ? Madame Petranoska, allez vite me chercher du fil et un bouton de manteau violet et arrangez-moi cela avant que nous ne partions. »

La professeure de couture partit en courant dans sa loge, et en revint avec le matériel nécessaire pendant que Mlle Lounanska vérifiait les tenues des « grandes ». Elle cousit le bouton sur le manteau de Lidia en lui demandant de ne surtout pas bouger pour ne pas la piquer, puis Mlle Lounanska fit signe à toutes les élèves de la suivre.

À leur grande surprise, elles entrèrent dans le petit salon de la directrice, là où aucune élève à leur connaissance n’avait jamais mis les pieds. Plus élégant et plus chaleureux que son austère bureau, le salon était fait pour recevoir et mettre à l’aise les visiteurs importants. Plusieurs élèves, en particulier parmi les « grandes », s’étonnèrent que Mlle Lounanska ait pu choisir ces napperons en dentelles et ces porcelaines colorées qui tranchaient avec ses robes grises et son air sévère.

« Monsieur le maire va venir nous chercher ici, dit Mlle Lounanska. Il devrait arriver sous peu ; d’ici là, soyez sages et ne touchez à rien. »

Cette dernière remarque s’adressait surtout aux « petites » pour qui la tentation était grande de toucher aux bibelots brillants et aux assiettes de porcelaine, mais l’air sévère de la directrice suffit à les en dissuader. Enfin on frappa à la porte, et un gros homme moustachu et souriant, portant un chapeau élégant, un costume luxueux et un gilet brodé fit son entrée.

« Mes hommages encore une fois, mademoiselle Lounanska. Ainsi qu’à vos charmantes élèves, est-ce bien là la délégation que j’attendais ?

– Ce sont bien elles. Faites la révérence à monsieur le maire de Krakynz, mesdemoiselles. »

Les élèves s'exécutèrent tandis que Mlle Lounanska les présentait l'une après l'autre.

« Charmant, charmant, dit le maire. Mesdemoiselles, êtes-vous prêtes à visiter l'Opéra de Krakynz ?

– Elles le sont, répondit pour elles la directrice.

– Parfait. Venez, les calèches nous attendent. La répétition a déjà commencé, vous allez voir, c'est de toute beauté. »

Accompagnées de Mlle Lounanska, Mlle Poldova et Mlle Kornova, les « grandes » montèrent dans une grande calèche avec le maire de Krakynz qui commença par discuter un peu avec la directrice avant d'ajouter aux élèves :

« Je suis ravi d'avoir auprès de moi de si charmantes jeunes filles. Il semble que Sainte-Catherine soit à la hauteur de sa réputation. Merci d'avoir accepté mon invitation, mesdemoiselles. »

Les élèves hésitèrent d'abord à répondre elles-mêmes alors que Mlle Lounanska avait fait l'intermédiaire jusque-là, mais Alexandra osa enfin dire :

« Nous vous remercions pour ce que vous avez fait pour Sainte-Catherine, monsieur le maire. En particulier pour notre professeur d'histoire que vous avez pu remplacer si rapidement.

– Oh, la chose était aisée. Yuri Bomanov avait été le précepteur de mes enfants il n'y a pas très longtemps, et je savais qu'il était toujours en ville. Le mettre en contact avec mademoiselle Lounanska n'a été qu'une formalité. Est-il un bon professeur d'histoire pour vous ?

– Excellent. Enfin, il ne nous a donné qu'un cours pour l'instant, mais il sait nous intéresser à ce qu'il enseigne. »

Alexandra aurait aimé en dire plus, mais elle savait que beaucoup de choses qu'elle pensait de M. Bomanov ne pouvaient absolument pas être dites en présence de ses enseignantes et surtout de Mlle Lounanska.

« Très bien, très bien, dit le maire. Ah, je crois que nous arrivons à l'Opéra. »

La calèche, en effet, s'arrêta devant un grand bâtiment de style

néoclassique, imposant et raffiné ; et une fois les trois classes réunies, le maire les fit entrer dans le bâtiment tandis que Mlle Lounanska et les enseignantes les faisaient se tenir à peu près en rangs.

« Fiodora Goryanova, ne restez pas en arrière ! » dit sévèrement la directrice.

Fiodora bredouilla des excuses et rejoignit ses camarades.

« Que se passe-t-il, Fiodora ? demanda Alexandra à voix basse. Ce n'est pas dans vos habitudes de rester en arrière, surtout que l'intérieur de ce bâtiment est magnifique.

– J'ai eu un moment d'absence, répondit Fiodora. Figurez-vous, ajouta-t-elle en se tournant vers Natalia, que j'ai cru voir votre bonne dans la rue. Mais le plus étrange est que ce n'était finalement pas elle, mais un jeune homme qui lui ressemblait à s'y méprendre ! Danitza aurait-elle de la famille ici à Krakynz ?

– Pas du tout... Danitza est bolnare, je ne lui connais aucune famille en Rodurie.

– Voilà une étonnante coïncidence, dit Alexandra. Mais venez, je crois que le maire nous appelle. »

Le maire les fit en effet entrer sur le grand balcon de l'Opéra, d'où elles avaient une vue excellente sur le reste de la salle, ainsi que sur la scène dont les rideaux de velours rouge étaient relevés, laissant voir des acteurs dansant et chantant une scène où une belle femme semblait chanter son amour pour le jeune homme qui l'accompagnait.

« Vous pouvez voir l'une des dernières répétitions de *La Traviata*, annonça le maire, qui sera représentée pour la première fois samedi dans cet opéra ! Profitez-en, mesdemoiselles, admirez ! Et maintenant, je peux vous le dire : vous serez également toutes invitées à la première ! »

Les élèves le regardèrent quelques secondes sans rien dire.

« Vous ne vous y attendiez pas, n'est-ce pas ? dit-il en souriant. Je voulais vous en faire la surprise, et surtout vous rencontrer avant de décider si j'allais bien vous accorder cet honneur. À présent je n'y vois plus aucun obstacle. »

Les élèves parcoururent le grand balcon de l'Opéra, et si certaines ne se remettaient pas encore de la surprise, d'autres s'imaginaient déjà faire leur apparition à la première de *La Traviata* en robe du soir. Lavinia, en particulier, marchait déjà comme si elle était parée de pied en cap, et attirant les regards de la haute société de Krakynz à l'Opéra. Oksana, pour sa part, se tenait au bord du balcon en regardant la répétition avec satisfaction comme si tout cela n'était joué que pour elle.

Natalia, heureuse de cette distraction inattendue mais qui lui faisait oublier un peu son exil, se trouva une place sur le balcon d'où elle pouvait bien voir la scène. Les costumes étaient magnifiques, les chants et les danses la touchaient en plein cœur, et elle se laissa aller à regarder et à en profiter, vite rejointe par Alexandra et Fiodora, tandis qu'Olga regardait aussi la scène en se tenant un peu à l'écart de leur groupe.

« C'est étrange, dit-elle, il y a un danseur qui n'est pas à l'unisson du reste du groupe. Sûrement un extra étranger. »

Intriguées, Alexandra, Natalia et Fiodora regardèrent la scène avec plus d'attention, et le danseur en question, à l'arrière de la scène, était effectivement à contretemps même s'il essayait de ne pas se faire remarquer parmi les autres danseurs et acteurs.

Natalia finit par avoir un mouvement de recul. Cet homme étrange l'avait regardée, et pas d'un air sympathique. Et autant elle n'avait pas cru Alexandra et Fiodora quand elles lui avaient dit que M. Bomanov l'avait regardée ce matin, autant cette fois, elle était sûre que l'intrus sur scène avait dirigé son regard vers elle et pas une autre.

« Venez avec moi, mesdemoiselles, dit gaiement le maire qui ne semblait pas avoir remarqué la présence de l'intrus. Nous allons voir cette scène de plus près. Peut-être même aurez-vous l'occasion d'échanger quelques mots avec ces excellents acteurs. »

Lavinia et Oksana n'hésitèrent pas à profiter de l'occasion pour marcher en tête, reléguant derrière elles les « petites » et les « moyennes » handicapées par leur taille. Natalia, à l'inverse, craignait de s'approcher de cet intrus aux airs menaçants, et restait à

l'arrière du groupe en s'abritant derrière Alexandra et Fiodora qui étaient à peu près de la même taille qu'elles.

Le groupe descendit du grand balcon, traversa les rangées des fauteuils d'orchestre et s'approcha de la scène où les acteurs terminaient leurs chants. Le maire, l'air toujours jovial, ouvrait la bouche pour les féliciter de leur performance, quand un bruit de poulies et de cordes au-dessus de la scène le fit s'arrêter net tandis que les acteurs et les chanteurs se turent d'un coup.

« Attention !

– Quelque chose tombe de là-haut ! »

Le maire de Krakynz s'écarta en repoussant au passage les élèves les plus proches de lui, tandis que les cordes déroulées laissaient tomber non pas quelque chose, mais quelqu'un.

« Le Fantôme de l'Opéra ! »

Celui qui venait d'effrayer au bord de la scène ne s'était pas présenté, mais tout en lui évoquait cette appellation. Vêtu d'un costume baroque et coloré, qui devait être brodé d'or ou d'argent car il brillait de mille feux, il portait un masque typique du carnaval de Venise qui lui recouvrait entièrement le visage, ne laissant apparaître au milieu des volutes qui l'ornaient que ses yeux, soulignés par du maquillage noir qui les rendait presque invisibles. Ses cheveux étaient blonds et abondants, mais il s'agissait probablement d'une perruque destinée à achever de cacher sa véritable apparence.

« Que personne ne bouge ! dit-il d'une voix déformée par le masque. Mes hommages, mesdemoiselles, et toutes mes excuses pour ce dérangement. »

Les élèves, cependant, n'avaient pas du tout l'impression d'avoir été dérangées. S'il leur restait un peu de frayeur de cette arrivée brutale et inattendue, leurs sentiments pour le Fantôme de l'Opéra revenaient en force, encore exacerbés par son arrivée flamboyante et son apparence extraordinaire, qui, en ne dévoilant rien de son identité, correspondaient à ce qu'elles avaient rêvé de lui, chacune à sa manière.

Leurs cœurs battaient à tout rompre, et pour la plupart, elles ne pouvaient ni ne voulaient agir, profitant seulement de l'instant

présent.

Les acteurs, quant à eux, avaient fui dès l'apparition du Fantôme, y compris l'intrus, comme le découvrit Natalia qui remercia d'autant plus le Fantôme d'être venu.

Celui-ci pointa un pistolet vers le maire.

« Je vais vous demander de me remettre votre jolie montre ainsi que vos objets de valeur, monsieur le maire. Ne vous en faites pas, je vous assure que ce sera utilisé pour une bonne cause.

– Tout ce que vous voudrez, mais ne faites aucun mal à ces jeunes filles. Certaines sont encore des enfants.

– N'ayez aucune crainte, je ne m'en prends jamais aux demoiselles. »

Sous la menace du pistolet, le maire détacha sa montre à gousset et se prépara à la donner au Fantôme. Mais Oksana, qui n'avait rien perdu du dialogue entre le voleur et le maire, l'interpréta à sa manière, et se persuada que cela confirmait ses folles idées selon lesquelles le Fantôme de l'Opéra n'était là que pour la servir.

« Excellent ! dit-elle en s'avançant vers lui.

– Reculez, mademoiselle, répondit le Fantôme, c'est dangereux.

– Bien sûr que non, ce n'est pas dangereux, puisque vous êtes là pour me protéger. Vous avez d'ailleurs bien pris votre temps pour venir, je ne vous félicite pas. Avec tout ce mystère, les autres ont eu le temps de se faire des illusions à votre sujet. »

Elle continuait d'avancer vers le Fantôme, sous les regards interloqués de toutes les autres élèves de la délégation, du maire, mais en premier lieu du Fantôme de l'Opéra lui-même.

« C'est vous qui vous faites des illusions, mademoiselle. Je ne vous connais pas, et si vous croyez me connaître, vous vous trompez. Maintenant, reculez, ou malgré ma répugnance à faire du mal aux demoiselles, je vais être obligé de le faire. »

Mais Oksana n'entendait rien qui n'entrait pas dans le cadre de ses lubies. Elle continua d'avancer vers le Fantôme, qui hésita devant sa détermination aussi incongrue qu'implacable, et se retrouva obligé de reculer en se cognant au passage sur un des fauteuils d'orchestre les plus proches de la scène.

Comprenant que ce retournement de situation inattendu lui conférait un désavantage, il empoigna l'une des cordes qui s'étaient déroulées au-dessus de la scène, et par un habile mouvement, il remonta et disparut dans les charpentes à une vitesse incroyable tout en rangeant son pistolet.

Il y eut de longs instants de silence. Les élèves, à l'exception d'Oksana, n'en revenaient toujours pas d'avoir vu le Fantôme de l'Opéra, et de l'avoir vu repartir si vite. Le maire de Krakynz, quant à lui, manipulait machinalement sa montre à gousset, miraculeusement sauvée du vol.

« Hé bien, voilà une chose qui n'est pas banale, finit-il par dire. Moi qui estimais vous faire une grande surprise en vous invitant à la première de *La Traviata*, voilà que quelqu'un d'autre nous fait à tous une plus grande surprise. En tout cas, je dois vous féliciter, mademoiselle. Comment vous appelez-vous, déjà ?

– Oksana Rukhova.

– Mademoiselle Rukhova, vos propos étaient pour le moins déconcertants, mais votre sang-froid était impressionnant et a permis de mettre en fuite le fameux Fantôme de l'Opéra. Et je vous en remercie de tout mon cœur. »

Oksana fit un grand sourire et but les paroles du maire. Mais les autres élèves n'étaient pas du même avis. Si certaines lui en voulaient surtout parce que son intervention avait fait fuir le Fantôme de l'Opéra et les avait ainsi privées de sa compagnie, les félicitations du maire venaient s'ajouter à leur frustration.

« On voit bien qu'il ne connaît pas Oksana, grommela Lavinia. Et en particulier qu'elle n'a pas besoin qu'on l'encourage dans ses délires. »

Pour une fois, toutes les autres « grandes » l'approuvèrent sans restriction.

« J'espère, ajouta le maire, que ce regrettable événement ne vous a pas dissuadées de venir à la première de samedi. Il y a trop de choses en jeu pour que je l'annule, mais des précautions seront bien évidemment prises pour assurer la sécurité des spectateurs et des artistes. Mademoiselle Lounanska, en tant que directrice de Sainte-

Catherine, la décision vous revient bien évidemment.

– Monsieur le maire, mes élèves acceptent cet honneur et je peux vous assurer qu’elles s’en montreront dignes. »

Elle prononça ces derniers mots en adressant à Oksana un regard beaucoup moins admiratif que celui du maire. Mais l’intéressée ne prit aucun air contrit, estimant que la protection du Fantôme de l’Opéra, et maintenant les félicitations du maire, la rendaient intouchable.

« Mais toutes ces émotions sont un peu trop pour ces jeunes filles délicates, ajouta la directrice. Je vous demande la permission de les ramener à Sainte-Catherine pour qu’elles puissent se reposer et se remettre de ce qui leur est arrivé.

– Mais bien entendu, mademoiselle. Mes voitures sont à votre disposition. Je vais donner des ordres pour qu’elles vous ramènent toutes à Sainte-Catherine et qu’elles retournent ensuite me chercher à l’Opéra. Je dois m’assurer également que ce voleur a bien quitté l’Opéra. »

Mlle Lounanska et les enseignantes raccompagnèrent rapidement les élèves en-dehors de l’Opéra et les firent monter dans les calèches comme à l’aller. La directrice monta avec les « grandes » qui se racontaient encore mentalement leur rencontre inattendue avec le Fantôme de l’Opéra et la fascination qu’il avait exercée sur elles en personne, quand une voix brisa l’enchantement.

« Mademoiselle Rukhova ! »

La directrice avait lancé à Oksana des regards outrés pendant qu’elles sortaient de l’Opéra, mais elle avait attendu d’être loin du maire pour dire le fond de sa pensée.

« Pour qui vous êtes-vous prise, mademoiselle ? Votre attitude a été inqualifiable ! Non seulement vous avez fait preuve de la plus grande insolence en présence du maire, mais en provoquant un criminel, vous avez mis toutes les personnes présentes en danger ! »

Les autres élèves furent d’abord surprises des reproches subits de Mlle Lounanska, mais pour une fois, elles l’approuvèrent toutes silencieusement, heureuses de voir Oksana ramenée un peu sur terre, et aussi de la voir punie. Bien entendu, Mlle Lounanska ne la

punissait pas pour avoir fait partir le Fantôme de l'Opéra, mais elles s'en contentaient.

« Monsieur le maire en semblait content... » hasarda Oksana toujours convaincue d'être dans son bon droit.

Mais la directrice se fâcha de plus belle :

« Ce n'est pas pour faire plaisir à monsieur le maire que vous avez fait ce que vous avez fait, mais bien pour suivre vos caprices ! Mais vous n'en aurez plus l'occasion. À partir de maintenant, vous ne faites plus partie de la délégation de Sainte-Catherine. »

La surprise fut générale ; quant à Oksana, elle éprouva comme un vertige d'être ainsi chassée du piédestal où elle s'était placée.

« Mais... vous ne pouvez pas faire cela ! Monsieur le maire m'a félicitée ! Il m'attend à la première samedi !

– Je décide de ce qui se passe à Sainte-Catherine et de ce qui en sort ou non, mademoiselle. Et j'estime que votre comportement ne vous permet pas d'en sortir pour une telle occasion. Monsieur le maire comprendra ma décision. »

Un silence glacial s'abattit sur la calèche.

« Et je ne veux plus entendre aucune discussion à ce sujet, ajouta Mlle Lounanska. Sinon, je ne me contenterai pas de vous priver d'Opéra. »

Oksana se tut à regret, les autres avec une certaine satisfaction de voir la disparition du Fantôme de l'Opéra ainsi vengée.

Natalia se rassit dans son siège près de la fenêtre de la calèche, et voulut se détendre les bras en les glissant profondément dans les poches de son manteau, et remarqua soudain qu'un morceau de papier se trouvait dans sa poche gauche. Profitant du fait que tous les regards, et en premier lieu celui de la directrice, étaient tournés vers Oksana, elle sortit le papier et le déplia avec force précautions pour ne pas attirer l'attention, et lut ces quelques mots :

Méfiez-vous de tout le monde, princesse. Vous êtes en danger.

Elle ouvrit des yeux ronds en voyant que le mystérieux auteur de ce message l'appelait « princesse », et pour cette raison, elle replia le papier le plus vite possible et le glissa dans sa poche en se demandant qui avait bien pu le lui écrire.

Elle savait qu'elle n'avait rien dans ses poches le matin même. Ni en se rendant à l'Opéra. Ce qui lui donnait un suspect tout désigné : le Fantôme de l'Opéra.

Comme le maire de Krakynz l'avait indiqué, les calèches déposèrent les élèves et leurs accompagnatrices à l'entrée de Sainte-Catherine avant de repartir. Il restait encore quelque temps avant l'heure du dîner, et Mlle Lounanska ordonna aux élèves de retourner à leurs occupations habituelles.

« Soyez discrètes sur ce qui est arrivé pour ne pas effrayer vos camarades. Et surtout ne vous vantez pas d'avoir été choisies pour vous rendre à l'Opéra. D'abord parce que certaines d'entre vous n'ont pas de quoi être fières, ensuite, et surtout, parce que l'orgueil est un péché capital, qui rend également celles qui en font preuve insupportables. »

Lavinia et Oksana se moquaient bien d'être ou non insupportables, et à peine la directrice fut-elle occupée ailleurs qu'elles s'empressèrent de raconter leur aventure à qui voulait bien l'écouter. Olga en fit rapidement autant, encore toute émoustillée d'avoir pu rencontrer le Fantôme de l'Opéra en personne. La plupart des « moyennes » et des « petites », ne croyant pas aller en enfer pour si peu, firent de même auprès de leurs camarades, qui avaient soif de savoir ce qui s'était passé à l'Opéra, a fortiori si le Fantôme intervenait dans l'histoire.

Natalia ne participa pas à l'enthousiasme général, ce qui fut remarqué par Alexandra et Fiodora.

« Je crois que toute cette histoire m'a causé plus d'émotion que je ne le croyais, leur dit-elle quand elles s'en inquiétèrent. Je vais me reposer un peu dans ma chambre. »

Alexandra et Fiodora la laissèrent partir avant de se mêler aux autres élèves. Encore bousculées d'émotions à cause de l'apparition du Fantôme de l'Opéra, et aussi un peu inquiètes de l'état de Natalia, elles ne prirent pas le soin de réserver à Vera la primeur de leur compte-rendu, et avisèrent le premier groupe mêlé de « moyennes » et de « grandes » désireux de les écouter, groupe auquel Vera dut se

joindre ensuite.

« Et voilà, conclut Alexandra, comment nous avons dû quitter l'Opéra tandis que le Fantôme s'enfuyait. Le maire de Krakynz pense qu'avec les mesures qu'il va prendre, le Fantôme n'osera plus se montrer à la première, mais je n'en suis pas si sûre. Il a quand même osé venir se poser sur la scène juste devant nous.

– Peut-être qu'il ne faudrait pas qu'il recommence, ajouta Fiodora, cela semble avoir retourné les sens de notre pauvre Natalia. Elle est partie se reposer dans sa chambre.

– D'ailleurs, je crois que nous allons lui rendre une petite visite pour voir si elle se sent mieux, ajouta Alexandra. Nous nous reverrons au dîner, ou peut-être un peu avant. »

Elles se dirigèrent immédiatement vers l'aile droite sans se préoccuper de Vera, qui n'osa d'abord pas demander à les suivre ; et elles furent vite un peu trop loin.

Les autres élèves continuaient de discuter du Fantôme de l'Opéra, ce qui attira l'attention d'une Lavinia prête à leur raconter encore une fois sa propre version de l'histoire. Elle s'approcha d'elles, suivie par Gertrud, puis remarqua la mine déconfite de Vera alors qu'Alexandra et Fiodora venaient de quitter le groupe.

« Allons donc, dit-elle d'un air de fausse pitié, vos soi-disant amies viennent encore de vous laisser tomber ? Entre nous, j'espérais avoir tort à leur sujet, mais on dirait que j'étais tombée encore plus juste que je ne le croyais. Vous feriez bien de ne pas trop vous soucier d'elles non plus, il vaut encore mieux ne pas avoir d'amis qu'avoir des gens qui se prétendent vos amis tout en se moquant de vous. »

Vera sentit à nouveau les larmes couler sur ses joues. Pendant ce temps, Alexandra et Fiodora étaient à mille lieues de penser à elle quand Natalia les reçut dans sa chambre. Elle semblait moins préoccupée, et Fiodora fut à nouveau déçue de constater que Danitza n'était pas visible.

« Alors, se contenta-t-elle de dire, vous êtes vous un peu remise de vos émotions après cette visite mouvementée ?

– Oui, répondit Natalia qui était surtout soulagée d'avoir pu

dissimuler le mot qu'elle avait reçu. Qui aurait pu imaginer que le Fantôme de l'Opéra apparaîtrait ainsi juste devant nous ? Même vous, Fiodora, vous ne pouvez pas nier que c'était extraordinaire.

– En effet, ce Fantôme semble se jouer de toutes les règles et les convenances, jusque dans son apparence extravagante, et j'avoue que ce côté me plaît. Force m'est de reconnaître qu'il n'a rien d'un voleur ordinaire.

– Un voleur qui n'a finalement rien volé, intervint Alexandra. Mais Oksana a vraiment eu de la chance qu'il n'ait réellement rien tenté qui aurait pu la blesser. Je savais qu'elle était folle, mais cette fois, cela dépasse l'entendement. Mademoiselle Lounanska a bien fait de la priver de première, qui sait ce qu'elle aurait pu faire si elle y était allée et si le Fantôme s'était à nouveau montré ? La même chose, devant toute la haute société de Krakynz et avec la police cherchant à arrêter le Fantôme ?

– Moi, je me demande si mademoiselle Lounanska va nommer une autre d'entre nous pour aller à la première, ou si nous ne resterons que cinq pour notre classe. Je connais quelques camarades qui mériteraient davantage d'y aller qu'Oksana. »

La réponse à cette question leur fut donnée au dîner, quand Mlle Lounanska annonça que la délégation de Sainte-Catherine se rendrait samedi à l'Opéra de Krakynz pour la première de *La Traviata*, en omettant soigneusement toute allusion à l'apparition du Fantôme de l'Opéra.

« Cependant, ajouta-t-elle, une de nos élèves de la grande classe a perdu ce privilège par son comportement exécrationnel. Josepha Miranova se joindra donc à la délégation à la place d'Oksana Rukhova. »

Josepha rougit de bonheur en entendant la nouvelle. Mais encore une fois, Maria ne cacha pas sa déception, qui était peut-être même encore plus forte de voir que celle dont elle était la plus proche faisait partie des élues et qu'elle en était toujours exclue.

« Je te raconterai tout jusqu'au moindre détail, lui dit Josepha pour essayer de la consoler. Ce sera comme si tu y étais. »

Vera dut elle aussi subir cette nouvelle déception. Entendre qu'une place s'était libérée dans la délégation avait fait naître chez elle une lueur d'espoir qui, si elle avait été concrétisée, eût pu lui faire passer le goût désagréable de l'abandon de ses amies. Mais la porte s'était refermée et l'espoir était mort-né.

Lorsqu'elle se plaignit à nouveau à Alexandra, Fiodora et Natalia de ne pas avoir été choisie cette fois non plus, celles-ci ne purent que lui répondre à nouveau qu'elles n'avaient été consultées ni sur le renvoi d'Oksana de la délégation, ni du choix de sa remplaçante.

« Décidément, dit Fiodora, vous nous prêtez un pouvoir que nous n'avons pas. Si vous tenez vraiment à faire partie de la délégation, il n'y a que la directrice qui pourrait entendre votre requête, du moins si elle consent à l'écouter. »

Mais Mlle Lounanska n'écouterait aucune requête de la sorte, et Vera le savait bien. Elle commença à se dire que Fiodora, Alexandra et Natalia étaient finalement bien aises d'aller à l'Opéra sans elle, et que si elles lui répondaient ainsi, c'était parce qu'elles ne voulaient rien faire pour changer la situation.

Gertrud encaissa elle aussi la déception de ne pas avoir été choisie, mais ne dit rien. Elle savait elle aussi qu'il serait inutile d'essayer de se plaindre aux autres élèves ou à la directrice, et que si elle voulait faire partie de la délégation et aller à l'Opéra, elle allait devoir y travailler elle-même.

Après le dîner, les élèves se retirèrent dans leurs chambres tandis que les bavardages continuaient d'aller bon train sur le Fantôme de l'Opéra. Antonia, Elizabeth et Vera, qui avaient en commun de ne pas avoir été choisies pour la délégation de Sainte-Catherine, n'en parlaient pas moins du Fantôme, même si Vera ne pouvait s'empêcher de laisser transparaître son amertume.

Mais Elizabeth ne semblait pas vraiment s'en rendre compte.

« Je vais sortir, dit-elle. J'ai besoin de consulter les esprits sur le dilemme qui me tiraille.

– Quel genre de dilemme ? demanda Antonia qui se demandait si Elizabeth connaissait bien le sens correct de ce mot en russe.

– Je suis amoureuse de deux hommes. L'un est le Fantôme de l'Opéra. L'autre est monsieur Bomanov. Mais j'ignore lequel des deux je devrais aimer, et je veux consulter les esprits pour le savoir.

– Et du côté de votre cœur, demanda Antonia, n'y en a-t-il pas un que vous aimez plus ?

– S'il faut vraiment répondre à cela, je crois que c'est plutôt le Fantôme de l'Opéra. J'irai parler aux esprits dehors tout à l'heure, après l'extinction des feux. Ne vous en faites pas, je saurai être discrète. »

Les trois jeunes filles se préparèrent à se coucher, mais Elizabeth garda sa robe et son manteau, et une fois les lumières éteintes et le silence tombé sur Sainte-Catherine, elle mit son projet à exécution et se glissa discrètement hors de la chambre.

Antonia et Vera, cependant, n'étaient pas non plus prêtes à dormir.

« Comment peut-elle se soucier du Fantôme de l'Opéra, demanda Vera, alors qu'aucune d'entre nous ne pourra s'approcher de l'Opéra ? Mademoiselle Lounanska l'a malheureusement confirmé au dîner.

– Qui sait, demanda Antonia, peut-être ne se cantonnera-t-il pas à l'Opéra ? Maintenant qu'il a vu la délégation, peut-être viendra-t-il aussi visiter Sainte-Catherine ? »

Elle sortit son jeu de cartes qu'elle cachait soigneusement sous son matelas quand elle ne le gardait pas dans la poche de sa robe.

« Consultons les cartes pour Elizabeth, dit-elle. Elles apporteront des réponses plus rapides que les esprits. »

Elle demanda à Vera de battre le jeu, puis le reprit, se concentra et tira une carte. Elle montra la « Croix ».

La Croix est précurseur

De tristesse et malheur.

La durée en dépend

De son éloignement.

Antonia secoua la tête. La prédiction n'était pas bonne du tout pour Elizabeth, que ce fût à propos du Fantôme de l'Opéra ou de M.

Bomanov. Vera, quant à elle, n'osa pas demander à tirer les cartes pour elle-même, de peur d'y découvrir de nouveaux mauvais présages.

Vendredi 21 octobre 1853

Les élèves de Sainte-Catherine se levèrent la tête encore pleine des rêves de l'Opéra et de son Fantôme. Mais le jeudi était terminé, et avec le vendredi reprenaient les cours de Sainte-Catherine.

La première étape fut le petit déjeuner, où Mlle Lounanska ne fit cette fois aucune annonce, mais où les élèves menèrent de nombreux bavardages discrets. Certaines « petites » commencèrent à avouer que l'apparition du Fantôme de l'Opéra leur avait fait peur, et ce qu'elles avaient été directement témoins de l'événement ou non.

Du côté des « grandes », en revanche, il n'y avait aucune peur. Josepha, la dernière membre en date de la délégation, montrait son enthousiasme de se rendre à l'Opéra pour la première, et commençait à discuter avec les autres membres de ce qu'elles porteraient là-bas.

« Il n'y aura sans doute pas grand-chose à discuter, dit Alexandra. Mademoiselle Lounanska nous a envoyées à l'Opéra dans nos uniformes de pensionnaires hier, et ce sera probablement la même chose à la première.

– Mais une première, dit Natalia, ce n'est pas la même chose qu'une simple répétition. Nous serons sûrement autorisées à mieux nous habiller ce soir-là. »

Josepha approuvait cette dernière supposition, d'autant plus que comme beaucoup de « grandes », et malgré les consignes de Sainte-Catherine qui imposaient de ne porter que les uniformes de l'école, elle gardait dans son armoire une robe de bal destinée à d'éventuelles grandes occasions, qui n'étaient jusque-là pas venues.

Mais ce genre de conversation ne pouvait que renforcer la jalousie

de celles qui n'avaient pas été choisies mais qui continuaient de côtoyer les élues, Maria et Vera. À la sortie du réfectoire, ayant vu qu'elles partageaient le même air de déception, elles parvinrent à échanger quelques mots sur le sujet.

« Josepha ne pense sûrement pas à mal, dit Maria, mais quand elle parle de l'Opéra, c'est comme si je n'existais plus... »

– Au moins, vous savez que vous pouvez encore compter sur elle, dit Vera. Pour moi, ce n'est pas la même chose. Je crois qu'on a complètement oublié que j'existais.

– Oh, vous savez, Josepha ne s'occupe pas si bien de moi en y repensant... Mes parents espéraient qu'elle serait un secours sûr si jamais je tombais malade, mais elle s'est toujours plus occupée de ses poèmes et de ses rêveries que de moi. »

Leur conversation entretenait leurs sentiments aigris, réveillant au fur et à mesure qu'elles parlaient des frustrations réelles ou imaginaires.

La cloche qui sonna pour appeler les élèves à leur premier cours du matin vint heureusement y mettre un terme, d'autant plus qu'elle annonçait pour elles un des seuls plaisirs accessibles à toutes les élèves de Sainte-Catherine.

M. Bomanov vint leur ouvrir la porte pour leur donner son second cours d'histoire. Son arrivée fit oublier pour un temps le Fantôme de l'Opéra, et elles se placèrent à leurs pupitres en silence et avec attention.

« Reprenons la Russie de Catherine II la Grande là où nous l'avons laissée avant-hier... »

Les élèves se laissèrent à nouveau emporter par sa voix et son charme, et laissèrent pour un temps l'Opéra et son Fantôme dans un coin de leur esprit. Aux yeux de beaucoup d'entre elles, M. Bomanov avait l'avantage d'être plus humain que le Fantôme : n'étant pas dissimulé sous un masque et un costume, il leur apparaissait plus accessible, même s'il avait refusé les avances de plusieurs élèves, qui considéraient qu'elles et M. Bomanov allaient se côtoyer longtemps à Sainte-Catherine et que ce n'était, au fond, que partie remise.

Mais, troublées par leurs rêveries mêlées, elles dévoraient M. Bomanov des yeux sans vraiment le voir. Seules Olga, Sofia et Lavinia remarquèrent quelque chose d'étrange dans l'attitude de leur professeur d'histoire : si son bras droit faisait courir la craie sur le tableau noir avec agilité, le gauche restait étrangement immobile, comme engourdi.

Lavinia aurait voulu prendre des nouvelles de M. Bomanov et lui montrer ainsi qu'elle s'inquiétait sincèrement pour lui, mais Olga, située un rang devant elle, fut plus rapide.

« Monsieur, votre bras gauche va-t-il bien ? demanda-t-elle.

– Oui, il va bien. J'ai de méchantes crampes depuis ce matin. Je vous remercie de vous en inquiéter, mais ce n'est rien de bien grave.

– Oh, ce doit être très douloureux. Désirez-vous que je vous masse le bras pour atténuer votre douleur ? »

Il écarta son bras comme si on l'avait piqué.

« Mademoiselle, ne faites pas ce genre de proposition inconvenante. De plus, vous n'avez pas de formation médicale. Je vais plutôt demander son avis à l'infirmière de l'école. »

Il sortit rapidement de la salle de classe, laissant les élèves sortir en récréation sans lui.

« Si cela n'a pas marché la première fois, glissa Lavinia à Olga, cela ne marchera pas plus la seconde. Vous feriez mieux d'y renoncer avant de vous ridiculiser davantage.

– Taisez-vous, horrible bâtarde anglaise ! » répliqua Olga avant de s'éloigner sous les regards surpris des autres élèves.

Maria et Vera, pendant ce temps, s'approchèrent de leurs amies respectives. La conversation qu'elles avaient eu avant d'entrer en classe les avait décidées à dire ce qu'elles avaient sur le cœur.

« Pourquoi ? demanda Maria à Josepha. Pourquoi est-ce toi qui a été choisie pour aller à l'Opéra ? Est-ce que personne ne me remarque, moi, est-ce que je suis condamnée à rester ton ombre ?

– Mais de quoi parles-tu ? demanda Josepha surprise de cette plainte qui semblait sortir de nulle part. Je ne comprends pas...

– Oh non, tu ne comprends pas, et c'est bien là le problème ! Tu es toujours dans tes poèmes, tes inspirations soi-disant littéraires, il

n'y a que cela qui compte pour toi, et tu ne fais même pas attention à moi ! Nous étions allées ensemble à Sainte-Catherine pour que tu puisses veiller sur ma santé ! Heureusement que je suis moins malade que mes parents ne le croyaient, car j'aurais pu mourir vingt fois sans même que tu ne le remarques !

– Allons, Maria, calme-toi. Il est vrai que je n'ai pas toujours fait attention à toi autant qu'il le faudrait, mais je peux...

– Non, c'est trop tard, le mal est déjà fait ! Il fallait t'en rendre compte avant ! Je vais écrire à mes parents de me faire retirer de Sainte-Catherine pour ne plus être obligée de te côtoyer ! »

Le groupe d'Alexandra, Fiodora et Natalia n'était pas moins surpris en voyant Vera s'approcher d'elles aussi remplie de plaintes que Maria.

« Alors, je ne vous ai pas trop manqué hier ? Je ne pense pas, puisque vous aviez complètement oublié que j'étais là ! Vous croyez-vous supérieures aux autres juste parce que la directrice vous a choisies pour aller à l'Opéra ?

– Vera, dit Alexandra en essayant de calmer la situation, nous vous l'avons déjà expliqué : le choix de la directrice s'est fait sans nous consulter, et si je mentirais en disant que je ne suis pas contente d'avoir été choisie, je ne m'en sens pas supérieure pour autant.

– Vous mentez ! Je sais bien que vous ne m'avez acceptée dans votre groupe que par pitié et que vous vous moquez de moi !

– C'est faux » répondit Natalia.

Vera se tourna vers elle.

« Prouvez-le alors. Prouvez-moi que je compte pour vous, en me laissant votre place dans la délégation de Sainte-Catherine. »

Natalia resta quelques instants interloquée devant sa demande, avant de répondre :

« Même si je le demandais à la directrice, je ne suis pas sûre qu'elle l'accepterait...

– Oh, vous n'aurez pas à le faire, intervint Fiodora. Je commence à comprendre : Vera essaie de nous faire culpabiliser dans le seul but d'aller à l'Opéra.

– Et tout cela en essayant de nous faire passer pour les égoïstes ?

ajouta Alexandra. Je dois vous dire que je suis très déçue de votre attitude, Vera. Nous vous avons acceptée car nous voulions vraiment être vos amies, mais ce que vous venez de nous dire pourrait bien nous faire regretter notre choix ! »

La réaction d'Alexandra et Fiodora prit Vera au dépourvu, et, se retrouvant brusquement accusée de ce qu'elle-même voulait leur reprocher, elle ne sut pas réagir autrement qu'en s'enfuyant en pleurant.

Natalia voulut la rattraper, mais Fiodora l'en dissuada.

« Laissez-la. Elle nous a attaquées et accusées injustement, elle ne mérite pas que nous la dorlotions maintenant. Attendons qu'elle présente ses excuses. »

Natalia acquiesça, tout en craignant que cette absence de compassion ne conforte Vera dans son sentiment. Mais ses pensées revenaient par intermittence à l'Opéra, et donc au mystérieux message qu'elle y avait reçu et qui semblait venir du Fantôme de l'Opéra, et l'empêchèrent de penser plus longtemps à Vera.

Gertrud, pour sa part, ne perdit pas de temps à se plaindre à qui que ce fût. Contrairement à Alexandra, elle était convaincue que les élèves qui se rendraient à l'Opéra mettraient leurs plus belles robes pour l'occasion, ce qui lui faisait entrevoir un moyen d'empêcher une des membres de la délégation de partir et de prendre ainsi sa place.

Elle avait d'abord pensé à Natalia, mais en se rendant dans l'aile droite, où les élèves n'étaient déjà pas censées se trouver en-dehors du matin et du soir, elle eut peur d'être surprise au second étage et se contenta d'une chambre au premier qui se trouva être celle d'Alexandra, Fiodora et Olga. Toutes les trois faisaient partie de la délégation, aussi décida-t-elle d'en choisir une au hasard.

Elle se dirigea vers l'armoire la plus proche d'elle, qui se trouva être celle d'Alexandra. Elle l'ouvrit, et entre le linge fin et les uniformes bleus de rechange, elle n'eut pas de mal à trouver une belle robe de cérémonie, en soie d'un vert tendre et ornée de toutes sortes de volants et autres ornements.

Gertrud sortit une paire de ciseaux de sa poche, et en quelques minutes la belle robe ne fut plus qu'un tas de lambeaux. Voyant

qu'elle était parvenue à ses fins, Gertrud referma soigneusement l'armoire, puis remit les ciseaux dans sa poche et sortit discrètement de la chambre avant de retourner dans la cour et de se mêler aux autres élèves. Elle voulut raconter à Lavinia ses exploits, mais la cloche de Sainte-Catherine rappela ses élèves en classe.

Les « grandes » retrouvèrent M. Popov pour un cours de sciences. Il les fit entrer dans la salle de classe, puis commença à parler des caractéristiques des animaux.

« Je vais peut-être vous parler de choses qui dépassent les capacités du cerveau plus petit des jeunes filles, dit-il, mais il s'agit d'une théorie dont on commence à parler en Europe de l'Ouest sur l'évolution des espèces. Les prêtres hurleraient sans doute au blasphème en entendant cela, mais ceux qui avancent cette théorie semblent s'appuyer sur des bases solides. »

Il commença alors à expliquer que les espèces animales et végétales n'étaient pas immuables, mais étaient le résultat d'une longue évolution qui avait sélectionné les meilleures espèces par rapport à leur environnement.

« Ce qui fait de nous, les humains, une espèce à part, le produit de cette évolution. N'est-ce pas beau, au fond, de penser cela ? Qu'en dites-vous, mademoiselle Russopova ? »

Un peu prise de court par la question, Vera restait ancrée dans ses ressentiments envers Alexandra, Fiodora et Natalia et répondit :

« Mais si ce que vous dites est vrai, l'évolution n'est pas terminée, ni la sélection qui va avec. Ce qui signifie que certains auraient tort de se croire supérieurs alors qu'ils ne le sont pas. »

Alexandra, Natalia et Fiodora reconnurent les mots qu'elle avait prononcés plus tôt et ne purent que regretter de la voir persister dans son aigreur. Oksana, quant à elle, le prit à tort pour elle, et grommela que le Fantôme de l'Opéra la vengerait de ce nouvel affront.

« Cela m'étonnerait fort, dit Lavinia en se retournant vers elle. Il faut dire les choses comme elles sont : le Fantôme n'avait pas l'air de vous connaître quand vous l'avez rencontré à l'Opéra... »

– Mademoiselle Korenieva, intervint M. Popov, ce que je dis ne

vous intéresse pas ? J'en étais sûr, le cerveau des jeunes filles est dépassé par tout cela. Mais cela ne vous dispense pas d'écouter mon cours. Allez au coin ! »

Lavinia y alla à regret, sous le regard narquois d'Oksana qui, à défaut du Fantôme de l'Opéra, se satisfaisait de cette première vengeance par M. Popov. Avec les autres élèves, elle continua d'écouter les théories de M. Popov jusqu'à la sonnerie de la fin des cours.

Au déjeuner, Mlle Lounanska confirma ce que les élèves savaient déjà :

« L'invitation officielle du maire de Krakynz à la première de *La Traviata* vient de me parvenir. La délégation des élèves se rendra donc à l'Opéra samedi soir. Pour cette occasion, vous serez exceptionnellement autorisées à passer vos robes de bal. J'inspecterai soigneusement vos tenues car elles doivent cependant rester dans les strictes limites de la décence, afin que l'on ne croie pas que Sainte-Catherine n'est pas un établissement correct. Celles d'entre vous qui font partie de la délégation et qui n'auraient pas de robe de bal à se mettre sont invitées à le faire savoir dès maintenant. Je vous emmènerai en ville cet après-midi afin de vous acheter de quoi vous vêtir convenablement pour l'Opéra. »

Cette dernière phrase surprit tout le monde, car Mlle Lounanska laissait ainsi entendre qu'elle paierait les frais, alors que son avarice concernant les dépenses liées aux élèves était presque aussi proverbiale que sa sévérité. La plupart des « petites » et plusieurs « moyennes » de la délégation se signalèrent, mais aucune des « grandes », toutes pensant avoir ce dont elles avaient besoin dans leurs armoires. Lavinia et Oksana s'imaginèrent immédiatement parader à l'Opéra dans leurs plus beaux atours, tandis que Vera et Maria rageaient intérieurement et que Gertrud se retenait de ne pas rire de la tête que ferait l'une des membres de la délégation en allant chercher sa robe de bal.

Après le déjeuner, les élèves se rendirent rapidement en cours de

calcul avec une Mme Valaska tout aussi nerveuse que les jours précédents, et visiblement indifférente à l'euphorie que l'invitation du maire et la visite de l'Opéra faisaient planer sur Sainte-Catherine. Au lieu de cela, il semblait même que toute cette histoire ne faisait qu'ajouter à l'énervement de Mme Valaska.

« Maria Elianoska, au tableau ! »

Maria se leva et vint toute penaude, sachant déjà qu'elle n'allait pas réussir à résoudre le problème difficile que l'enseignante ne semblait avoir écrit au tableau que dans le but de torturer ses élèves. Dès qu'elle eut avoué son incapacité totale à trouver la solution, Mme Valaska la renvoya à sa place sans ménagement, avant d'appeler Natalia.

L'esprit encore partagé entre le Fantôme de l'Opéra, le mystérieux message qu'elle avait reçu et les accusations brutales et injustes de Vera, Natalia eut beau se concentrer sur l'énoncé et essayer d'en faire quelque chose, elle bafouilla, essaya de donner une explication que personne ne comprit, que Mme Valaska lui fit répéter et qu'elle fut incapable de répéter, n'étant déjà plus sûre de son raisonnement.

« Vous croyez être à Sainte-Catherine pour vous la couler douce et pour jouer les princesses ? » s'écria alors l'enseignante.

À ce mot, Natalia se redressa, surprise.

« Vous et vos camarades qui vous pavanez à l'Opéra ! Tout cela pour aller voir cette *Traviata* qui a déjà fait scandale en Europe de l'Ouest et qui glorifie les humiliations que l'on fait subir aux femmes, et vous trouvez encore le moyen de prendre des airs de princesse ! Mais je ne suis pas dupe de vos grands airs, et je m'assurerais que vous soyez traitée comme vous le méritez ! Maintenant, retournez vous asseoir ! »

La charge brutale surprit toutes les élèves, mais Vera ne put s'empêcher de sourire, ravie de voir Natalia subir enfin un revers et pensant qu'elle l'avait bien mérité.

Le cours se termina enfin au grand soulagement des « grandes » et de Natalia en particulier. Elles furent cependant surprises de voir Mme Valaska prendre son manteau et son chapeau et, plutôt que de

rester dans la cour surveiller la récréation, se diriger directement vers les grilles d'entrée et sortir de l'école.

« J'ai l'impression qu'elle sort souvent en ce moment, remarqua Alexandra. À croire que l'air de Sainte-Catherine est devenu irrespirable pour elle depuis quelques jours.

– Je préfère qu'elle parte, répondit Natalia, c'est moi qui respire mieux de cette manière. Est-elle toujours aussi infecte ou est-ce seulement depuis que je suis arrivée ?

– Oh, je suis sûre que vous n'y êtes pour rien. J'ai l'impression que tout cela a commencé lundi matin, avant votre arrivée, quand elle a commencé à parler de la révolution en Bolnarie et de la perspective de voir le roi guillotiné... »

Natalia grimaça de nouveau et Alexandra comprit qu'elle allait un peu trop loin.

« Mais, hasarda-t-elle tout de même, si elle est si nerveuse, c'est peut-être parce que la fameuse révolution ne va pas comme elle l'espérait ?

– Pourvu que ce soit le cas, je pourrais alors rentrer chez moi. Non que je n'aime pas Sainte-Catherine, mais rien ne vaut son foyer. »

Fiodora ne prenait pas part à la conversation, préférant regarder au loin si Danitza allait à nouveau se rendre au parc. Mais son attente fut déçue : contrairement à l'habitude qu'elle semblait avoir commencé à prendre, la jeune bonne n'alla pas au parc, et ne fut même visible à aucun moment.

« Allons, dit Alexandra, mieux vaut penser à autre chose. Je sais que le règlement ne le permet pas vraiment, mais si nous allions choisir nos robes pour la première de *La Traviata* ? Quoi que madame Valaska puisse en penser, je suis sûre que cet opéra sera excellent et j'ai bien l'intention de m'y amuser. »

Fiodora et Natalia approuvèrent, et toutes trois se rendirent dans la chambre qu'Alexandra et Fiodora partageaient avec Olga.

« Moi, dit Fiodora en ouvrant son armoire, j'ai une très belle robe de soie violette que j'ai l'intention de mettre. Regardez-la ! La seule chose que je crains, c'est que mademoiselle Lounanska ne la trouve trop décolletée.

– Vous pourrez peut-être mettre un foulard par-dessus, dit Alexandra. Pour ma part, j’ai une superbe robe de soie verte, mes parents ont insisté pour que je l’apporte en venant à Sainte-Catherine, mais je n’avais encore eu aucune occasion de la mettre. Je ne suis pas très portée sur les parures et les toilettes, et en temps normal, je m’accommode très bien de mon uniforme de pensionnaire. Mais pour cette occasion, je crois que je serai ravie de faire une exception. »

Elle ouvrit son armoire, prête à montrer fièrement la robe en question à ses camarades, mais au lieu de cela, ce fut un grand cri qui s’échappa de sa bouche.

« Attention, lui dit Fiodora, vous risquez de nous faire repérer ! Que se passe-t-il ? »

Alexandra ne parvint pas à lui répondre, mais désigna la robe à l’intérieur de son armoire, vers laquelle ses deux camarades regardèrent.

La robe de soie verte, qui avait sans doute été magnifique à son arrivée à Sainte-Catherine, était désormais un tas de lambeaux. Certains morceaux avaient été complètement découpés et gisaient au fond de l’armoire, d’autres pendaient lamentablement à ce qui restait des manches et de la longue jupe.

« Quelle horreur, s’écria Natalia, mais qu’est-ce qui est arrivé à cette robe ?

– Quelqu’un s’est acharné sur cette robe pour nuire à Alexandra, dit Fiodora. Et je crois bien savoir qui.

– Qui ? répéta Alexandra, la gorge serrée.

– Qui d’autre que Vera ? Rappelez-vous la scène qu’elle nous a faite en nous accusant de tous les maux, tout ça dans le seul but de nous convaincre de lui céder une de nos places pour l’Opéra. Ensuite, elle est partie en courant vers ce bâtiment...

– Et elle aurait découpé la robe d’Alexandra pour trouver un moyen plus direct de prendre sa place ? »

Natalia tremblait presque autant qu’Alexandra à cette idée. Fiodora, quant à elle, serrait les poings.

« Mais cela ne va pas se passer comme cela » conclut-elle en

sortant de la chambre, vite suivie par Natalia, qui aidait Alexandra à sortir de la chambre, et surtout à ne plus regarder sa robe défigurée.

Fiodora sortit en trombe du bâtiment, ne se préoccupant plus guère d'être remarquée pour son petit détour par les chambres, et marcha directement vers Vera.

« Alors, lui dit-elle rudement, êtes-vous contente à présent ? »

Vera fut si surprise qu'elle ne dit pas un mot.

« Vous ne dites rien ? insista Fiodora. Seriez-vous fière de ce que vous avez fait, par hasard ?

– Mais qu'ai-je fait ?

– Ne me prenez pas pour une idiote ! Vous n'avez pas réussi à attendre Alexandra pour prendre sa place dans la délégation des élèves, alors vous avez décidé de vous attaquer directement à elle ! N'essayez pas de nier, nous avons vu dans quel état vous avez mis sa robe de bal ! Ce procédé est indigne d'une élève de Sainte-Catherine, je n'aurais même pas attendu une chose pareille de la part de Lavinia ! »

La colère de Fiodora ne s'apaisait pas, et son visage menaçant terrorisait Vera qui se demandait ce qu'elle avait fait pour mériter une telle déferlante de rage. Enfin son visage pâli par la peur se crispa à son tour, et vira au rouge de colère. Lorsque Fiodora reprit son souffle, ce fut au tour de Vera de lui hurler :

« Vous montrez enfin votre vrai visage ! Je savais bien que vous n'étiez pas mes amies, et que vous ne l'avez jamais été ! Je vous hais ! Je vous hais toutes ! »

Malgré sa silhouette malingre, Vera fut traversée par une pulsion de violence et voulut se jeter sur Fiodora qui était pourtant plus grande qu'elle. Mais ses cris avaient déjà attiré l'attention de Mlle Lounanska qui vint les séparer :

« Mais quelles sont ces manières, mademoiselle Russopova ? Vous vous battez contre vos camarades ? N'avez-vous rien retenu de ce qu'on vous enseigne ici ?

– Elles m'ont accusée à tort... répliqua Vera toujours sous le coup de la colère.

– Taisez-vous ! Vous savez très bien qu'il existe des manières

plus élégantes et plus dignes d'une jeune fille de votre rang pour répondre à ce genre de tort, sans avoir à vous battre comme des chiffonniers. Vous serez privée de dîner ce soir et vous resterez à la porte du réfectoire sous surveillance, cela vous donnera le temps de réfléchir à votre comportement ! »

Sur un signe de Mlle Lounanska, Mlle Poldova vint écarter Vera et lui demander fermement de s'éloigner de ses camarades, tandis que Natalia et Alexandra s'approchaient timidement.

« Mademoiselle, dit doucement Natalia, Alexandra pensait ne pas avoir besoin d'une robe pour l'Opéra tout à l'heure, mais c'est faux. La robe qu'elle pensait mettre est inutilisable, elle en aura besoin d'une autre.

– J'allais justement vérifier quelles élèves ont besoin d'une robe, répondit Mlle Lounanska, il est encore temps de vous joindre à nous, mademoiselle Gontchareva. Mademoiselle Russopova serait-elle pour quelque chose là-dedans ? »

Fiodora aurait volontiers répondu par l'affirmative, mais Natalia, plus prudente, fut aussi plus rapide.

« Nous n'avons pas vu ce qui s'est passé. Nous ne sommes pas sûres.

– Très bien, il est mauvais d'accuser sans preuves. Nous verrons cela plus tard. Mademoiselle Gontchareva, soyez prête à partir dans la cour juste après votre prochain cours. »

Le cours suivant fut un cours d'allemand. Contrairement à Mme Valaska, Fraülein Midler avait été totalement conquise par l'euphorie de l'invitation à l'Opéra, et ce à tel point qu'elle en négligea presque la langue qu'elle était censée enseigner. Elle essaya bien de demander aux élèves de décrire en allemand leurs sentiments à propos de la visite de l'Opéra, et après des réponses de Lavinia et de Josepha dans un allemand un peu approximatif, Fraülein Midler éclata de rire et continua la conversation en russe.

« Chez nous en Autriche, dit-elle entre autres, nous avons aussi de splendides théâtres et opéras. Si vous aviez pu voir ceux de Vienne ! Ah, je passais souvent devant leurs façades quand j'étais jeune, et les

soirs de représentation, il y avait des carrosses et des foules de grands seigneurs et de belles dames. Bien entendu, je n'avais pas les moyens d'aller au théâtre moi-même, mais ce qui se passait devant les bâtiments était en soi un spectacle... »

Ce qui était censé être un cours d'allemand se transforma ainsi en une discussion familière en russe, largement monopolisée par Fraülein Midler. Parler de l'Opéra à tout bout de champ n'arrangea pas l'humeur de Vera, qui pleurait en silence dans son coin de la classe, désormais persuadée que ses trois camarades la détestaient.

Les pleurs de Vera ne se calmèrent pas pendant l'étude surveillée qui suivit le cours, et qui ne fut surveillée qu'en théorie par Fraülein Midler. Elle n'eut droit qu'à une maigre consolation : Alexandra, qui lui rappelait trop ses altercations de la journée, quitta Sainte-Catherine à la fin du cours d'allemand pour se joindre au groupe des élèves que Mlle Lounanska emmenait en ville.

Accompagnée de Mlle Poldova, Mlle Lounanska surveillait étroitement le groupe pendant tout le temps du trajet vers le meilleur quartier commerçant de Krakynz. Seule « grande » parmi les élèves, Alexandra se vit déléguer par Mlle Poldova la tâche de surveiller ses petites camarades. Mais ces dernières, envoûtées par la perspective de la visite de l'Opéra et sachant que le moindre écart de conduite pouvait compromettre leurs chances d'y aller, furent sages comme des images.

Enfin Mlle Lounanska s'arrêta devant un magasin de confections de luxe où des robes pour jeunes filles et pour petites filles affichaient l'éclat de leurs tissus dans la vitrine.

« L'idéal aurait été d'aller chez le tailleur, dit-elle, mais nous n'en aurons pas le temps. Il n'y a plus qu'à espérer que nous trouverons tout le nécessaire ici. Et surtout, soyez calmes et polies, et n'oubliez pas de remercier. »

Le choix des « petites » et des « moyennes » fut cependant difficile, elles papillonnaient au milieu des robes de luxe, faisant un peu perdre la tête aux vendeuses, plus habituées à recevoir les clients un par un qu'à cette déferlante de jeunes filles enrubannées.

Alexandra garda la tête froide et choisit, parmi les confections destinées aux jeunes filles de son âge, une robe verte qui ressemblait un peu à celle qu'elle avait retrouvée lacérée, et qui se trouva lui convenir parfaitement. Elle remercia humblement Mlle Lounanska de son aide, et dès que la robe fut achetée, elle se proposa pour aider ses camarades plus jeunes à choisir leurs tenues, ce dont Mlle Lounanska et Mlle Poldova lui surent gré car elle sut trouver les mots juste pour orienter leurs choix. Rapidement, les robes furent choisies, essayées, payées, et le groupe chargé de paquets put reprendre le chemin de Sainte-Catherine, la directrice leur faisant presser le pas afin de pouvoir déposer leurs nouvelles robes dans leurs chambres avant le dîner.

Heureuse d'avoir pu retrouver une nouvelle robe et de pouvoir à nouveau se rendre à l'Opéra, Alexandra était à cent lieues d'imaginer, et encore plus de se soucier, que Vera continuait de pleurer silencieusement pendant l'étude surveillée, dans l'indifférence générale. Fraülein Midler essayait de préparer son prochain cours d'allemand afin de rattraper ce qu'elle n'avait pas fait avant le début de l'étude, tandis que la plupart des élèves étudiaient leurs leçons du jour ou celles de la semaine à venir, ou du moins essayaient, en pensant pêle-mêle à M. Bomanov et au Fantôme de l'Opéra.

Natalia pensait encore au message qu'elle avait reçu, et l'enthousiasme d'aller à l'Opéra assister à une première se tempérait de plus en plus en elle de l'angoisse de ne pas y être en sécurité, et elle se demandait également si elle était bien en sécurité à Sainte-Catherine après les paroles ambiguës de Mme Valaska. Maria essayait d'étudier ses leçons de russe, mais par un étrange effet d'association d'idées, chaque phrase de littérature russe qu'elle essayait de lire lui rappelait Josepha et ses ambitions littéraires, Josepha qui la délaissait et qui allait maintenant à l'Opéra sans elle. Enfermée dans sa propre solitude, Maria ne pouvait pas voir celle de Vera.

L'étude surveillée prit fin quand la cloche appela les élèves au

réfectoire. Mais Mlle Lounanska rappela à Vera qu'elle devait rester à la porte du réfectoire. Elle subit ainsi l'humiliation de voir toutes les autres élèves passer devant elle pour aller manger, avec tous leurs regards intrigués qui se posaient sur elle en se demandant ce qu'elle avait fait pour subir une telle punition. Elle crut que le regard colérique de Fiodora allait l'achever, mais ce fut Alexandra qui s'en chargea en arrivant devant la porte.

« Natalia n'a pas osé dire que c'était vous qui aviez découpé ma robe, mais nous savons à quoi nous en tenir. S'il arrive quoi que ce soit à celle que je viens d'acheter, je vous préviens que je n'aurai pas les mêmes scrupules ! »

Puis elle entra dans le réfectoire sans laisser à Vera le temps de s'expliquer ; Vera se doutait que de toute façon, elle ne serait pas crue. Les événements de la journée ne pouvaient de toute façon avoir qu'une explication : Alexandra, Fiodora et Natalia n'avaient bel et bien jamais été ses amies, le preuve étant qu'elles s'étaient retournées contre elle dès qu'elle leur avait fait part de ses doutes.

En arrivant dans le réfectoire, les élèves purent constater que Mme Valaska était revenue, et Alexandra se demanda à quoi pouvaient bien rimer ses fréquents allers-retours en ville. Mais, n'ayant pas envie d'y penser davantage, elle se dit que la professeure de calcul devait tout simplement avoir besoin d'aller prendre l'air, et préféra parler doucement à Fiodora et Natalia de sa sortie en ville et de l'achat de sa nouvelle robe.

« Très bien, dit Natalia, à présent vous n'aurez aucun problème pour vous rendre à l'Opéra. Faites quand même attention que Vera ne s'attaque pas à celle-là.

– Elle n'est pas idiote, répondit Alexandra. Elle sait très bien que s'il arrive encore quelque chose à mes affaires, elle sera immédiatement accusée. »

Elles mangèrent ensuite en chassant Vera de leurs esprits, tandis que Maria, qui avait essayé de se placer pour une fois loin de Josepha, essayait de manger sans appétit, redoutant le moment où elles se retrouveraient ensemble dans leur chambre.

Et quand Mlle Lounanska autorisa enfin les élèves à sortir de table et à rentrer dans leurs chambres, Maria et Vera traînèrent les pieds et entrèrent presque à reculons dans leurs chambres respectives. Cela n'eut guère de conséquences pour Vera, car Antonia et Elizabeth discutaient, sans surprise, du Fantôme de l'Opéra, de son lien avec les esprits et de la possibilité de le voir venir à Sainte-Catherine. Aucune d'elles ne faisant partie de la délégation, Vera trouva finalement un certain soulagement dans leur conversation, espérant seulement qu'aucune des deux ne la forcerait à parcourir à nouveau les couloirs de Sainte-Catherine la nuit et à risquer une punition encore plus sévère que ce qu'elle avait déjà subi.

Ce n'était pas la même chose pour Maria qui se retrouvait entre Gertrud et Josepha, n'avait rien à dire à l'une et n'osait pas parler à l'autre. Elle s'assit sur son lit et ne dit rien, n'osant pas croiser leurs regards. Puis elle se changea et enfila sa robe de nuit aussi vite qu'elle le put, avant de se coucher dans son lit en leur tournant le dos.

Seule dans sa grande chambre, Natalia ne s'endormit pas mieux, l'esprit toujours agité par l'idée qu'elle était en danger jusqu'à Sainte-Catherine. Elle jeta un dernier regard à la petite porte de la mansarde, puis ferma les yeux en espérant réussir à dormir à peu près paisiblement.

Samedi 22 octobre 1853

Malgré l'absence de cours le samedi et le dimanche, et comme à l'habitude de Sainte-Catherine, les élèves furent réveillés par la cloche aussi tôt que si elles devaient aller en classe. La plupart d'entre elles étaient galvanisées par la visite de l'Opéra accordée par le maire de Krakynz, mais paradoxalement, parmi celles qui avaient le moins bien dormi se trouvaient des membres de la délégation invitée à l'Opéra.

Natalia n'avait pas bien dormi, et redoutait presque la visite où elle pressentait qu'elle pouvait courir un réel danger. Josepha, Alexandra et Fiodora, pour leur part, avaient été plus marquées par les récriminations de leurs anciennes amies qu'elles ne voulaient bien le reconnaître, mais elles essayèrent de chasser ces pensées de leur esprit.

Gertrud, de son côté, gardait la tête froide. Sachant sa tentative d'écarter Alexandra ratée, elle décida une autre approche. Elle sortit de la chambre le plus tôt possible sans être remarquée, les pensées de Josepha et Maria tournées vers l'incident de la veille les empêchant de faire attention à elle. Puis elle se dirigea vers les lavabos encore déserts, mais ce ne fut pas pour faire sa toilette : elle prit un savon, le mouilla et se dirigea vers les escaliers qui menaient au rez-de-chaussée. Là, en prenant bien garde de n'être vue par aucune des surveillantes qui vérifiaient que toutes les élèves se levaient bien à la cloche du réveil, elle savonna aussi vite que possible une partie des marches en haut de l'escalier. Puis elle remonta, reposa le savon à sa place et entama sa toilette comme si de rien n'était, rejointe

progressivement par les autres élèves.

Pressée de se lever après avoir mal dormi, Fiodora se leva rapidement avant de vérifier que son uniforme était bien ajusté, et, pensant à la fois à la perspective de visiter l'Opéra et aux récriminations stupides de Vera, elle se dirigea vite vers l'escalier pour se rendre au réfectoire.

Mais son pied glissa alors sur l'une des marches savonnées par Gertrud, et, incapable de retrouver son équilibre, elle dévala l'escalier quasiment jusqu'en bas. Ses cris alertèrent les autres élèves et les surveillantes. Quelques pieds glissèrent légèrement en haut de l'escalier, mais, ayant vu la chute de Fiodora, celles qui descendirent les escaliers furent plus prudentes.

« La pauvre, dit l'une des surveillantes, je crois qu'elle a la cheville foulée. »

Les autres élèves retinrent leur souffle tandis qu'on emmenait Fiodora à l'infirmerie, où Greta Mokourova, l'infirmière, l'examina et confirma la cheville foulée.

« Vous n'allez pas pouvoir marcher pendant une bonne semaine, mademoiselle, dit-elle.

– Ne pouvez-vous pas faire quelque chose ? supplia Fiodora. Je dois aller ce soir même à l'Opéra !

– J'ai bien peur que vous n'alliez nulle part pendant quelques jours, insista l'infirmière. Si vous essayez de marcher, la foulure va s'aggraver. Et vous avez de la chance de ne pas vous être cassé la jambe ou autre chose après une chute pareille dans l'escalier. »

Natalia et Alexandra rejoignirent Fiodora à l'infirmerie ; Mlle Lounanska les autorisa à venir voir leur amie et les accompagna elle-même pour savoir dans quel état était la jeune fille.

« Tout le monde a plus ou moins glissé dans ces marches, dit Natalia, même moi, j'ai senti mon pied déraiper. Il y a quelque chose de bizarre.

– C'est sûrement Vera, dit Alexandra. Elle a découpé ma robe hier, plus besoin de le cacher à présent, et maintenant elle attend à la vie de Fiodora !

– Que dites-vous, mademoiselle Gontchareva ? s'étonna Mlle

Lounanska. Ce sont des accusations très graves que vous portez là !

– Mais c’est la vérité, continua Alexandra. Vera est devenue complètement folle hier. Elle nous a abordées hier soir en nous accusant de ne pas être vraiment ses amies, en nous ordonnant presque de lui céder notre place dans la délégation, et quand nous avons refusé, elle s’est enfuie vers les chambres et elle a découpé ma robe. »

Mlle Lounanska était verte de rage.

« Un tel comportement ne sera pas toléré ici ! Je vais prendre sur le champ les mesures qui s’imposent ! »

Elle le fit dès le petit déjeuner où les élèves ne parlaient que de la chute spectaculaire de Fiodora. Mlle Lounanska coupa court aux bavardages en annonçant :

« Mesdemoiselles, votre camarade Fiodora Goryanova s’est foulé la cheville en tombant dans les escaliers, et ne pourra pas faire partie de la délégation qui doit se rendre ce soir à l’Opéra. »

Gertrud et Vera ne parvenaient pas à s’inquiéter de l’état de Fiodora, et attendaient avec impatience la suite, espérant entendre qu’elles allaient la remplacer.

« Mais, continua la directrice j’ai découvert que cette chute avait été orchestrée par l’une de ses camarades ! Ce comportement odieux, digne d’une criminelle, ne restera pas impuni ! Et pour commencer, j’annonce qu’afin que cette mauvaise action n’offre de récompense à personne, mademoiselle Goryanova ne sera pas remplacée. Et ce sera le cas à partir de maintenant s’il arrive quoi que ce soit aux membres de la délégation de Sainte-Catherine. »

Gertrud grimaça affreusement, tandis que Vera était à nouveau à la limite de pleurer. Elle s’était fâchée avec Alexandra, Fiodora et Natalia, elle avait été accusée de tous les maux, et tout cela pour rien. Elle croyait voir les grandes portes de l’Opéra de Krakynz se refermer devant elle, lui en interdisant l’accès pour toujours.

Cependant, le cauchemar n’était pas encore terminé pour elle. Quand les élèves furent autorisées à sortir du réfectoire, elle entendit en passant devant la table des enseignants :

« Mademoiselle Russopova, vous passerez dans mon bureau en sortant ! »

« Ce n'est pas moi !

– Vos camarades, vos victimes devrais-je dire, disent le contraire ! Elles affirment que vous leur avez ordonné de vous céder leur place dans la délégation !

– C'est vrai, je le leur ai demandé. Mais c'était parce qu'elles me prenaient de haut, alors qu'elles ne méritaient pas plus que moi d'en faire partie...

– C'est moi qui ai décidé qui devait en faire partie ou non. Remettiez-vous en cause mon choix, mademoiselle ? Qui pensez-vous être ici pour pouvoir décider à ma place ? »

Vera resta silencieuse. Elle savait que ce genre de question, de la part de la directrice, n'appelait aucune réponse.

« Si encore vous vous en étiez tenue à cela... continua Mlle Lounanska. Mais non contente d'être rebelle et prétentieuse, vous êtes devenue vandale, infâme, criminelle !

– Ce n'est pas vrai ! » répéta Vera en pleurant.

Mais les larmes n'attendrissaient pas la directrice, bien au contraire.

« Vos larmes sont un aveu de culpabilité, dit-elle, car enfin, si vous n'aviez rien à vous reprocher, vous seriez en mesure de vous défendre calmement et dignement au lieu de devenir hystérique ! Mais l'hystérie se soigne, mademoiselle. Voici qui va vous faire passer l'envie de vous en prendre à vos camarades. »

Elle saisit un objet que toutes les élèves redoutaient même si toutes ne l'avaient pas vu de près : un martinet, qui reposait toujours au bord de son bureau comme un avertissement permanent pour les élèves récalcitrantes.

« Non, s'il vous plaît, non !

– Votre camarade Fiodora Goryanova ne voulait pas se fouler la cheville, elle non plus, et pourtant c'est arrivé à cause de vous ! »

Et le martinet s'abattit sur les épaules de Vera.

« Dites-vous bien que ce n'est rien à côté de ce que votre

camarade endure par votre faute ! » dit Mlle Lounanska en frappant à bras raccourcis.

Vera poussa des cris sous la morsure du fouet, qui auraient attendri bien des gens, mais pas Mlle Lounanska, qui finit par cesser quand les cris se transformèrent en sanglots.

« Voilà qui est fait, dit-elle avec la satisfaction du devoir accompli. Maintenant, rentrez dans votre chambre, vous y êtes consignée pour aujourd'hui et pour demain. Madame Mokourova viendra panser vos plaies tout à l'heure, et on vous apportera du pain sec et de l'eau aux heures des repas.

– C'est injuste, marmonna Vera, je n'ai rien fait...

– Cela ne vous a pas suffi ? demanda la directrice en levant à nouveau son martinet.

– Non, non ! J'avoue... j'avoue tout ! »

Les larmes brouillaient tant sa vue, et la douleur et la colère brouillaient tant son jugement, qu'elle aurait avoué être le Fantôme de l'Opéra si on le lui avait demandé.

« Voilà qui est plus raisonnable, dit Mlle Lounanska. Nous reparlerons plus tard du mal absolu que représente la violence, et de ce que vous risquez selon la loi de Dieu, et selon celle des hommes, à faire mal à autrui pour votre satisfaction personnelle. Pour l'heure, allez dans votre chambre et n'en sortez plus avant qu'on ne vous le demande ! »

Vera sortit du bureau de la directrice, le dos courbé par la douleur, et se rendit dans l'aile droite sans oser parler aux autres élèves ni même les approcher, et surtout pas Alexandra et Natalia à qui elle devait cette ultime punition.

Quand elle entra dans la chambre, il n'y avait personne. Antonia et Elizabeth étaient sûrement dans la cour ou dans le parc, à parler entre elles des esprits ou du Fantôme de l'Opéra sans se soucier d'elle le moins du monde. Elle était seule, comme elle l'avait toujours été, et elle avait été ridicule de croire le contraire.

Vera se garda bien de toucher à leurs lits, et ne prit que les draps du sien. Elle ignorait elle-même si c'était un réflexe dû à son éducation, ou si elle voulait prouver une dernière fois que

contrairement à ce qu'on lui reprochait, elle n'aurait jamais dérangé sciemment les affaires de ses camarades.

Et quand elle passa à son coup le gros nœud pendant à la tringle à rideaux, elle s'accorda en guise de dernière satisfaction que Mlle Lounanska, qui lui avait si bien promis de lui en reparler, ne pourrait plus jamais lui faire de reproches.

Alexandra avait ouvert son armoire et celle de Fiodora. La sienne pour vérifier que sa robe était bien toujours là et intacte, et celle de Fiodora pour contempler les atours de son amie et regretter que par la faute de Vera, elle ne pût plus se joindre à elles pour aller à l'Opéra.

« Entrez ! » dit-elle quand on frappa à la porte.

Natalia entra.

« Mes affaires sont intactes elle aussi, dit-elle. Mais il est vrai que Vera aurait eu plus de mal à s'en prendre à mes robes, surtout si Danitza était présente...

– Vous avez de la chance d'avoir votre propre bonne. Je n'ai pas eu la même chance, heureusement qu'il n'était pas encore trop tard pour que mademoiselle Lounanska nous emmène en ville.

– J'ai croisé une surveillante qui m'a dit que mademoiselle Lounanska avait consigné Vera dans sa chambre. Nous ne devrions pas avoir à craindre de nouvelles attaques contre nos robes. »

Alexandra referma l'armoire de Fiodora, puis la sienne.

« Je l'espère. »

Elles passèrent le reste de la matinée à l'infirmerie pour reconforter Fiodora et lui faire également part de la nouvelle de la punition de Vera.

« Mademoiselle Lounanska peut être dure, dit cette dernière, mais cette punition était amplement méritée pour m'avoir fait sciemment tomber.

– Vera a quand même dû beaucoup souffrir, tempéra Natalia qui avait un peu entendu les cris de Vera en se rendant dans l'aile droite.

– Vous n'allez quand même pas la défendre ? s'étonna Fiodora. Elle a mis ma vie en danger juste parce qu'elle voulait aller à l'Opéra

à ma place ! Dire que je croyais que c'était une jeune fille un peu seule qui avait juste besoin qu'on s'intéresse un peu à elle, nous voilà bien récompensées de notre gentillesse ! »

Alexandra et Natalia essayèrent d'apaiser l'ambiance en parlant de l'Opéra, mais Fiodora regretta d'autant plus de ne plus pouvoir y aller.

« Nous vous raconterons tout, l'assura Alexandra. Dans les moindres détails, comme si vous y étiez vous-même.

– Je sais que vous faites tout pour m'aider, mais même en racontant tout de la manière la plus précise possible, cela ne remplacera pas le fait d'être là en personne.

– Nous essaierons de faire part de votre situation au maire. Peut-être vous invitera-t-il à une prochaine représentation. Mademoiselle Lounanska demandera sûrement qu'on n'ébruite pas cette histoire, mais je suis sûre que Natalia ou moi trouverons un moment où nous pourrons lui parler discrètement. Nous ne vous oublions pas, soyez-en sûre. »

Quand la cloche de Sainte-Catherine les appela, elles se rendirent au déjeuner, où les autres membres de la délégation comptaient visiblement les heures jusqu'au moment où elles prendraient à nouveau le chemin de l'Opéra. Lavinia semblait déjà se représenter tout ce qu'elle allait voir pour le raconter à voix basse à Gertrud, qui ne l'écoutait pas vraiment. Depuis que Mlle Lounanska avait déclaré que plus personne n'entrerait dans la délégation, Gertrud s'était comme vidée de son énergie, n'ayant qu'une consolation, celle que quelqu'un d'autre avait été puni pour ses actes.

Elle aperçut d'ailleurs, ainsi que Natalia, une fille de cuisine entrant dans le réfectoire par la porte de service avec un petit plateau contenant une miche de pain et un grossier broc d'eau. La jeune fille s'arrêta devant Mlle Lounanska à qui elle dit quelques mots à voix basse, ce à quoi la directrice répondit de même, de toute évidence pour lui indiquer où se trouvait la chambre de Vera. La fille de cuisine sortit du réfectoire et la directrice annonça :

« La délégation qui se rend à l'Opéra partira juste après le dîner.

Je demanderai donc à celles qui en font partie de mettre leurs tenues de soirée avant le dîner et de prendre toutes les précautions pour ne pas se tacher pendant ce repas. Si l'une d'entre elles n'est pas en mesure de faire honneur à Sainte-Catherine par sa tenue, nous n'hésiterons pas à partir sans elle. »

Après cela, les conversations reprirent. Celles qui portaient à l'Opéra retournèrent rapidement sur le sujet, les autres discutaient surtout des exploits du Fantôme de l'Opéra, déformant parfois ce que la délégation leur avait rapporté et racontant des hauts faits récents du Fantôme qui avaient toutes les chances d'être imaginaires.

« Je me demande qui nous accompagnera à l'Opéra, dit Alexandra. Croyez-vous que monsieur Bomanov en sera ? »

– Je l'ignore, répondit Natalia, mais je me demande si ce serait une bonne chose. Entre lui et le Fantôme de l'Opéra, nous ne saurions plus où donner de la tête et nous ne profiterions même pas de *La Traviata*. »

Alexandra se mit à rire, et Natalia la suivit. C'était la première fois depuis l'accident de Fiodora qu'elles s'autorisaient à rire, et elles trouvèrent que c'était une bonne nouvelle.

Elles retournèrent à l'infirmerie après le déjeuner pour y retrouver Fiodora, mais eurent la surprise de voir la fille de cuisine revenir avec son plateau intact ; le pain, en tout cas, n'avait pas été entamé.

Natalia, qui ne connaissait pas le règlement de Sainte-Catherine sur le bout des doigts et ignorait que Mlle Lounanska défendait strictement à ses élèves de s'adresser aux domestiques, demanda :

« Vera n'y a pas touché ? »

– Non, répondit un peu précipitamment la fille de cuisine, rougissant de surprise d'entendre une élève s'adresser à elle. Je l'ai déposé devant la porte de sa chambre comme la directrice me l'a demandé, j'ai frappé pour la prévenir et je suis repartie. Quand on m'a demandé d'aller le reprendre, je l'ai trouvé comme ça... »

Entendant une voix l'appeler, la jeune fille retourna précipitamment vers les cuisines avec son plateau en espérant que personne ne l'avait vue parler à une élève. Natalia fut un peu

étonnée, et même inquiète, d'apprendre que Vera n'avait pas touché à son plateau, mais encore une fois, Fiodora lui répondit :

« Sauter un repas ne la tuera pas. J'espère que c'est un signe qu'elle se repent d'avoir attenté à mes jours. Si elle se repent sincèrement et qu'elle me demande pardon, je pourrai lui pardonner. Mais il faudra beaucoup de temps avant que je ne puisse à nouveau la considérer comme une amie. »

Lorsque Natalia et Alexandra quittèrent l'infirmerie et se retrouvèrent dans la cour, les nuages s'étaient accumulés et le froid commençait à s'installer, et malgré les manteaux pourtant chauds que l'on distribuait aux élèves de Sainte-Catherine, elles ressentaient la chute de la température.

« Je crois que nous n'aurons pas beau temps pour notre visite à l'Opéra, s'inquiéta Natalia. Je crois que je vais devoir sortir mes fourrures pour ce soir. En attendant, je crois que je vais aller dans ma chambre.

– Je crois que je vais faire de même. Quand le froid s'installe ainsi à Krakynz, il vaut mieux ne pas rester dehors trop longtemps. Vous devriez dire à votre bonne de ne pas travailler à son ouvrage dans le parc aujourd'hui.

– Je crois qu'elle n'en avait pas l'intention de toute façon, mais je le lui dirai. »

Natalia se retira dans sa chambre et, pour chasser de son esprit tous les soucis qui s'y bousculaient, commença à travailler sur un ouvrage de broderie. Alexandra, que les ouvrages de dames n'intéressaient guère, se contenta de lire un des livres qu'elle avait dans ses affaires.

Les autres membres de la délégation prirent du temps pour choisir leurs robes, même si beaucoup d'entre elles n'avaient que des choix très limités. Sauf Lavinia, que sa mère avait amenée à Sainte-Catherine avec une profusion de robes de soie dignes de la garde-robe d'une dame, et qui avait été très déçue la première fois que Mlle Lounanska lui avait expliqué que le port de l'uniforme était obligatoire et qu'il n'y avait aucune exception, quelle que fût la taille de la garde-robe de l'élève.

Cette fois, elle tenait sa revanche, et elle fit un examen et un tri minutieux de toutes les tenues qu'elle avait dans son armoire, cherchant avec une précision d'entomologiste le moindre petit défaut, le moindre détail démodé, à la recherche de la robe parfaite qui éclipserait toutes les autres membres de la délégation à l'Opéra. Elle était à cent lieues de penser à Gertrud qui, de retour dans sa chambre et loin des autres élèves, se laissait aller à pleurer amèrement ses vaines tentatives d'aller elle aussi à l'Opéra.

Quand Josepha rentra dans la chambre qu'elles partageaient pour regarder elle aussi la robe qu'elle mettrait le soir même, Gertrud se retourna par réflexe pour se retrouver face au mur afin que personne ne sache qu'elle avait pleuré. En voyant l'armoire de Josepha ouverte et la jeune fille qui choisissait parmi les quelques tenues qu'elle avait une robe jaune d'or, Gertrud lui jeta des regards en coin et l'envie la reprit de prendre ses ciseaux et de réduire cette robe en lambeaux comme celle d'Alexandra.

Mais elle se retint, sachant que ce serait inutile. Mlle Lounanska avait bien dit que plus personne ne pouvait remplacer qui que ce fût dans la délégation. Elle parvint même à se dire que persister était dangereux, car si un nouveau vandalisme était commis alors que Vera était consignée dans sa chambre, on comprendrait que la véritable coupable courait toujours.

Même quand Josepha sortit de la chambre, Gertrud se retint de toucher à sa robe, même si elle continuait de s'imaginer faisant toutes sortes de choses pour qu'aucune des « grandes » de la délégation ne pût aller à l'Opéra. Même si elle savait que c'était impossible, dans sa rêverie, Mlle Lounanska, paniquée à la vue de toutes ses précieuses élèves préférées incapables de faire partie de la délégation, choisissait Gertrud pour représenter la classe des « grandes » et s'occupait de lui fournir elle-même la plus belle confection de luxe de Krakynz.

Ce fut alors Maria qui entra. Depuis sa dispute avec Josepha, elle faisait tout pour la rencontrer le moins possible, ce qui était parfois une gageure alors qu'elles partageaient la même chambre. Maria s'assit à son bureau, et, sans faire vraiment attention à Gertrud,

commença à écrire une lettre.

« À qui écrivez-vous ? » finit par demander Gertrud par curiosité.

Maria sursauta, ayant oublié la présence de la jeune fille dans la chambre.

« À mes parents, répondit-elle. Je leur écris pour leur demander de me retirer de Sainte-Catherine.

– Vous voulez nous quitter ? Allons donc, serait-ce parce que mademoiselle Lounanska ne vous a pas choisie pour aller à l'Opéra ? »

Gertrud posa cette question en essayant d'imiter le ton railleur de Lavinia, de manière à laisser entendre qu'il était bien futile de demander à quitter Sainte-Catherine pour cette seule raison. Et ce même si, pour la même raison, elle aurait elle-même voulu se retrouver à l'autre bout du monde depuis le matin.

« Il n'y a pas que cela, répondit Maria. Cette histoire pénible n'a été que le révélateur d'un problème plus grave et qui dure depuis plus longtemps. Je croyais que Josepha était mon amie, nous étions presque comme deux sœurs, mais elle ne fait pas du tout attention à moi en réalité, alors que je suis malade et qu'elle est censée veiller sur moi.

– Malade, vous ? Je ne l'aurais pas deviné si vous ne me l'aviez pas dit. Vous semblez très bien vous en sortir sans avoir besoin de Josepha.

– Même si c'était le cas, cela n'empêcherait pas qu'il est difficile de ne pouvoir compter sur personne. Et encore moins sur celle qui était censée vous aider. N'avez-vous jamais connu cela, vous, croire que quelqu'un était votre amie et découvrir que ce n'était pas le cas ? »

Que ce fût conscient ou non, Maria accompagna sa dernière phrase d'un petit regard vers le haut, là où se trouvaient les chambres individuelles du second étage et en particulier celle de Lavinia.

« N'insinuez rien sur Lavinia ! se récria Gertrud qui avait suivi son regard. De toute façon, elle est trop sochi... sopi... enfin, trop bien pour que vous puissiez la comprendre.

– Je crois que le mot que vous cherchez est sophistiquée. Et

qu'elle le soit ou non, j'ai l'impression qu'elle n'a pas fait grand-chose non plus pour que vous puissiez aller à l'Opéra. »

Gertrud grimaça. Maria avait su frapper exactement au bon endroit. Mais elle avait si bien pris l'habitude d'approuver et de défendre Lavinia que ses réflexes reprirent le dessus.

« Et qu'est-ce qu'elle aurait pu y faire ? Lavinia ne m'aurait pas cédé sa place de toute façon. Je l'aurais refusée si elle l'avait fait, et elle le sait bien. Elle mérite sa place dans la délégation, ce qui n'est pas le cas de tout le monde.

– Moi, je ne vois pas grand-monde dans cette délégation qui mérite sa place » répliqua amèrement Maria avant de reprendre l'écriture de sa lettre.

Pendant ce temps, Antonia et Elizabeth étaient au rez-de-chaussée du bâtiment. Elles échangeaient quelques phrases de temps en temps mais regardaient surtout les nuages, essayant de lire des signes des esprits dans leurs formes.

« Que croyez-vous qu'il arrivera ce soir à l'Opéra ? demanda Elizabeth. Le Fantôme se montrera-t-il ?

– Demandons aux cartes, répondit Antonia après s'être assurée que ni la directrice ni aucune surveillante n'étaient dans les environs. La question est complexe, commençons par visualiser la délégation. »

Elle tira une carte de son jeu et la posa au sol entre elles, et lut le « Livre ».

Le livre dit : Secret.

Ne sois pas inquiet.

Tâchons de découvrir

De quoi il peut s'agir.

Un peu étonnée de voir parler de secret concernant les élèves, Antonia continua en pensant cette fois au Fantôme de l'Opéra, et révéla le « Chien ».

Le Chien près de toi :

Ami de bonne foi.

Nuages, éloignement :

Trahison sûrement.

« Bon signe, dit Elizabeth, on dirait que le Fantôme est un ami. Je m'en doutais, mais il est heureux que vos cartes le confirment.

– Je vais en tirer une dernière pour représenter l'Opéra » ajouta Antonia qui glissa à nouveau la main dans son jeu et retira le « Serpent ».

Serpent proche ou lointain,

Gare à tes jours, ton bien.

Tu verras apparaître

Hypocrites et traîtres.

Ce mauvais présage fit trembler Antonia, qui décida de tirer encore une dernière carte pour savoir qui, de l'ami ou du traître, allait l'emporter à l'Opéra, et révéla le « Cœur ».

De joie et de bonheur

Te parle ici le cœur,

De belles actions,

D'amour, d'affection.

Elles soupirèrent de soulagement de voir que l'histoire qu'on leur prédisait se terminait bien.

« Ne devrions-nous pas annoncer cela aux membres de la délégation pour les mettre en garde ? s'inquiéta Elizabeth.

– Elles risqueraient de ne pas nous croire. Et je crains toujours qu'à force d'en parler, mademoiselle Lounanska ne finisse par comprendre que j'ai récupéré mon jeu. Si elle sait que je peux le récupérer, elle pourrait bien le brûler dans son poêle cette fois.

– Si seulement cette vieille sorcière pouvait en être maudite ! »

Enfin l'heure du dîner arriva, et les membres de la délégation enfilèrent leurs robes de bal avec précautions, en particulier Josepha qui essaya d'ignorer les regards envieux de Maria et Gertrud à qui elle mettait un point d'honneur à ne pas parler.

L'ambiance fut un peu plus légère chez Alexandra et Olga, qui

regrettèrent seulement que Fiodora ne fût pas là pour les accompagner.

« Elle aurait été si heureuse avec nous, soupira Alexandra.

– Et elle aurait été si belle dans sa robe, ajouta Olga en regardant l'armoire de Fiodora tandis qu'elle enfilait sa propre tenue. C'est de la fabrication rodure, n'est-ce pas ? La mienne l'est, en tout cas.

– La mienne l'est sûrement aussi puisque je l'ai acheté chez un artisan de Krakynz hier. Mais toutes les robes du monde, rodures ou pas, ne feront pas venir Fiodora à l'Opéra. »

Lavinia, une fois parée de la robe qu'elle avait choisie, descendit dans le couloir du premier étage et attendit les autres membres de la délégation, généreuse en commentaires sarcastiques sur leurs tenues.

« Quelle splendide robe, dit-elle ironiquement à Olga. Elle devait être très à la mode il y a quelques années, je suppose ? La mienne est la copie conforme des toutes dernières gravures de mode parues en France. »

Il était vrai qu'elle ne manquait pas d'allure dans cette robe d'un bleu pâle, délicatement garnie de dentelles et de fleurs artificielles en tissu, par-dessus laquelle elle avait jeté un grand châle de cachemire bleu nuit et brodé d'or comme une nuit étoilée. Les élèves qui la regardaient admiraient sa tenue, jusqu'à ce que leur regard se tournât vers autre chose au-dessus de Lavinia.

Natalia descendit lentement les escaliers du second étage, portant une splendide robe rose de la plus raffinée des soies, subtilement brodée d'argent et qui brillait de mille feux. Elle avait également mis une étole de fourrure blanche et des bijoux qui jetaient des éclats dans sa longue chevelure blonde. L'admiration dont Lavinia avait d'abord fait l'objet se reporta très rapidement sur Natalia, au grand dam de la première.

« Je crois que l'on nous attend au réfectoire pour le dîner, clama bien fort Lavinia. Faites bien attention à vos affaires, surtout. »

Le dîner eut un éclat particulier, et personne ne fut indifférent à l'arrivée de ces plus ou moins jeunes demoiselles en robe du soir au milieu de leurs camarades portant leurs simples uniformes de

pensionnaires. Mlle Lounanska demanda aux membres de la délégation de manger rapidement et de faire bien attention à leurs affaires. Toutes les « grandes » qui en faisaient partie s'arrangèrent pour se placer loin de Lavinia, redoutant un probable mauvais coup de sa part.

« Qu'elle ne s'imagine pas que les attentats de Vera nous ont fait oublier ce dont elle est capable » grommela Alexandra.

Lavinia n'en avait cure, et promettait à Gertrud, la seule « grande » ayant consenti à s'asseoir à côté d'elle, de tout lui raconter de la visite de l'Opéra. Natalia aperçut la même fille de cuisine qu'au déjeuner, qui sortait des cuisines et se dirigeait à nouveau vers la chambre de Vera, et espéra que cette fois, sa camarade mangerait quelque chose. Quand Mlle Lounanska rassembla les membres de la délégation, Natalia suivit Alexandra et les autres en se disant qu'une fois la visite de l'Opéra terminée, toutes finiraient par se remettre de cette mésaventure et peut-être même se réconcilier avec Vera.

Les membres de la délégation furent une nouvelle fois invitées à patienter dans le petit salon de la directrice, où Mlle Lounanska ne laissa à personne le temps d'admirer la décoration et encore moins d'y toucher, mais inspecta minutieusement les tenues de tout le monde. Plusieurs élèves furent sommées de se couvrir plus étroitement de leur manteau ou de leur châle, mais elles furent soulagées d'apprendre qu'aucune tenue n'était jugée incorrecte.

« C'est étonnant qu'elle n'ait rien dit à Natalia, grommela Lavinia, ce narcissisme et cette débauche de clinquant auraient dû être sanctionnés. »

Natalia ne releva pas l'injure, et quand on annonça que les carrosses étaient prêts, Mlle Lounanska, accompagnée de Mlle Poldova, Mlle Roshkova et Mme Valaska, fit descendre les élèves, qui montèrent dans les voitures en direction de l'Opéra. Alexandra et Natalia remarquèrent que leur professeure de calcul avait changé d'attitude. Sa colère des jours précédents semblait avoir disparu, pour laisser la place à quelque chose de froid qui ne les rassurait pas. Elles respirèrent mieux en voyant Mme Valaska monter dans le carrosse

des « moyennes » tandis que Mlle Lounanska accompagnait les « grandes ».

Dans la soleil couchant et les lumières de la ville que l'on commençait à allumer et qui se reflétaient sur les tissus chatoyants des robes de soirée, le voyage vers l'Opéra avait des allures de contes de fées, et Natalia en oublia quelque temps ses craintes ainsi que les remarques stupides de Lavinia. Elle éprouvait une telle sensation d'apaisement et de bonheur qu'elle souhaita presque ne jamais arriver à l'Opéra où elle craignait toujours d'être en danger.

Mais les carrosses arrivèrent devant la grande entrée, déversant un cortège de soie et de mousseline étroitement encadré par les enseignantes dans des tenues élégantes mais sobres.

« Ah, vous voilà enfin, mesdemoiselles ! dit le maire de Krakynz en voyant arriver le groupe. Oh, mais il y a quelqu'un ici que je ne reconnais pas. »

Tout en faisant signe à ses élèves de faire leur plus belle révérence, Mlle Lounanska lui répondit :

« Mademoiselle Rukhova a commis certains écarts de conduite qui m'ont amenée à la renvoyer de la délégation et à la faire remplacer par mademoiselle Miranova. Mademoiselle Goryanova, pour sa part, a été victime d'un regrettable accident dont elle se repose à l'infirmerie.

– Comme c'est dommage, répondit le maire. J'espère que cela n'empêchera pas celles qui sont parmi nous de profiter de la représentation. »

Il accompagna les élèves sur le grand balcon d'où elles avaient assisté à la répétition, et des ouvreuses leur firent signe de s'installer aux meilleures places. Éclairé et occupé par toute la haute société de Krakynz, l'Opéra était encore plus resplendissant qu'au moment des répétitions, et les yeux de toutes les élèves étincelaient devant ce décor de rêve, en particulier ceux de Josepha qui le contemplait pour la première fois. Mlle Lounanska intervint pour demander aux « petites » de se calmer et de s'asseoir alors que les trois coups annonçaient le début imminent de la représentation et que toutes les élèves se tournaient vers le grand rideau qui se releva lentement.

L'orchestre commença à jouer, transportant soudain les élèves de Sainte-Catherine de l'Opéra de Krakynz à un hôtel particulier de Paris, au milieu d'une fête splendide où tous les invités s'amusaient. Elles se sentirent transportées à l'intérieur de la scène et pour un temps, elles firent partie de la fête au milieu des admirateurs et des amies de la belle Violetta.

Natalia fut soudain attirée par un mouvement étrange dans le public, détourna son regard de la scène, et tressaillit en voyant, dans une loge à sa droite, le mystérieux intrus de la répétition qui l'avait regardée de manière si menaçante. Maintenant, elle en était sûre, cela n'avait pas été le fruit du hasard : il la regardait à nouveau de la même manière.

La magie de l'opéra se rompit, et elle se renfonça dans son fauteuil en espérant se cacher derrière quelqu'un. Mais le maire et Mlle Lounanska, qui voulaient à coup sûr que les élèves de Sainte-Catherine soient remarquées lors de la première, avaient tout fait pour qu'il lui fût impossible de se cacher : avec seulement les « petites » et les « moyennes » devant elle, Natalia n'avait rien à sa disposition d'assez grand pour pouvoir la dissimuler, à moins de se recroqueviller à terre.

Alexandra, pour sa part, ne pouvait s'empêcher de penser à Fiodora qui n'avait pas pu les suivre et qui se morfondait à présent à l'infirmerie. Fiodora et son étrange manque d'enthousiasme pour M. Bomanov alors que toutes les élèves l'adulaient, ainsi que pour le Fantôme de l'Opéra, et au contraire, son étrange fixation sur la bonne de Natalia, Danitza.

Elle sursauta. L'une des loges près du grand balcon était occupée par une personne qu'elle prit d'abord pour Danitza, mais qui était en réalité un jeune homme lui ressemblant si fortement qu'on eût pu le prendre pour son frère jumeau. Alexandra se souvint que Fiodora avait affirmé ainsi avoir vu un jeune homme ressemblant énormément à Danitza, et avait demandé à Natalia si sa bonne avait de la famille à Krakynz.

Elle se pencha vers Natalia pour lui faire part de cette étonnante découverte et l'inviter à constater cette ressemblance par elle-même,

mais l'ambiance sonore ne permettait guère la discrétion. La scène de fête s'était terminée et Violetta, l'héroïne, restait seule et pleurait l'impossibilité d'aimer un homme dans sa condition.

« *Ah, fors'e lui... Follie, Follie !* » susurra-t-elle.

La musique s'éteignit avec la voix de la chanteuse, et Alexandra se prépara à applaudir la fin du premier acte, remettant à plus tard sa conversation avec Natalia. Très vite, le grand balcon fut secoué par un tonnerre d'applaudissements, et Alexandra vit à peine l'ombre qui le traversait derrière elles, la prenant pour une ouvreuse venue rallumer les lumières.

Soudain, Natalia poussa un hurlement, qui interrompit les applaudissements sur le grand balcon.

Alexandra se tourna vers elle et étouffa elle aussi un cri en voyant une lame pointée sur la gorge de la jeune fille. Et celui qui la tenait n'était autre que le danseur à contretemps qu'elles avaient vu lors de la répétition, et vite oublié lors de l'apparition du Fantôme de l'Opéra.

Une autre ombre se jeta sur la première et la lame tomba quelque part près d'Alexandra. Celle-ci se recula brutalement. Il y avait désormais deux hommes tout près de Natalia : l'intrus de la répétition et le jeune homme qui ressemblait à Danitza.

Alexandra et les autres « grandes » s'écartèrent, terrifiées, et vinrent se réfugier auprès du maire et des enseignantes, même si ces derniers n'en menaient pas large non plus. Les « petites » et les « moyennes » qui avaient vu le couteau pleuraient, tandis que Natalia essayait de se dégager de la bagarre et d'échapper à l'intrus qui l'avait prise pour cible.

« Venez vite, Natalia ! » cria Alexandra qui cherchait du regard un moyen de s'enfuir. Mais les deux hommes se battaient exactement entre elles et la sortie du grand balcon, leur coupant la sortie.

Le jeune homme qui ressemblait à Danitza semblait être du côté de Natalia, aussi Alexandra pria-t-elle pour sa victoire en aidant Natalia à se mettre en sécurité. Mais à ce moment, quelqu'un d'autre la bouscula et repoussa à nouveau Natalia vers son agresseur.

« La voilà, Grishka, achève-là ! »

Alexandra crut à un cauchemar quand elle reconnut la voix de Mme Valaska. Il n'y avait aucune erreur possible, c'était bien la professeure de calcul qui venait de renvoyer Natalia vers son agresseur.

« Madame Valaska, êtes-vous folle ? » cria-t-elle en se jetant sur l'enseignante.

Mais celle-ci la repoussa d'une grande gifle.

« Taisez-vous, péronnelle ! Vous ne savez même pas de qui il s'agit ! Vous croyez que c'est Natalia Molova, fille d'un petit comte bolnare sans envergure... Non ! C'est Nastassya Volyanova ! »

Le nom de Volyanova rappela quelque chose à Alexandra. Elle se souvint de ce qu'elle avait appris de la Bolnarie : Volyanov était le nom de la famille royale, celui du roi Nikolai III.

« C'est la nièce du roi Nikolai ! continua Mme Valaska avec rage. Cette croqueuse de diamants mérite de mourir tout comme son oncle ! »

Toute la délégation de Sainte-Catherine en eut le souffle coupé. Même Mlle Lounanska ne semblait pas au courant de la véritable identité de Natalia, et Lavinia se sentit mal à l'aise en découvrant que celle qu'elle avait traitée d'aventurière était en fait beaucoup plus noble qu'elle ne le serait jamais.

Seule Alexandra parvint à garder la tête froide, et à retourner à Mme Valaska la gifle dont elle avait été gratifiée. Elle fut la première surprise de ce geste impensable d'une élève de Sainte-Catherine contre une enseignante, mais sa bouche prononça presque d'elle-même :

« Comment osez-vous ? Qui êtes-vous pour juger qui mérite de mourir ? Connaissez-vous seulement Natalia, pas son nom, mais quelle personne elle est ? »

La gifle fut suivie d'une autre. Alexandra, devenue enragée, se mit à bourrer de coups Mme Valaska, qui ne s'attendait pas à cela venant d'une élève.

« Criminelle ! Meurtrière ! »

Sans la complicité de Mme Valaska, l'intrus qu'elle avait appelé Grishka se retrouvait seul face au jeune homme qui ressemblait à

Danitza, et qui n'était visiblement pas n'importe qui. Les deux adversaires se battaient quasiment à égalité, et Natalia se retrouvait ballottée entre les deux, Grishka essayant de la retenir pour la frapper et l'autre essayant de l'écarter dès qu'il le pouvait.

« Attention, le Fantôme de l'Opéra ! »

Quelqu'un poussa ce cri dans la salle, et le Fantôme de l'Opéra, se balançant au bout d'une corde, sauta sur le rebord du grand balcon et vint se joindre à la bataille aux côtés de Natalia et de son défenseur.

« Allez-y, Fantôme ! »

Les élèves de Sainte-Catherine poussèrent des cris enthousiastes, non de revoir le Fantôme dont elles avaient tant espéré l'arrivée auparavant, mais de le voir prendre la défense de leur camarade. Même Mlle Lounanska se joignit à elles, heureuse de voir quelqu'un venir à l'aide de celle qui était désormais sa plus prestigieuse élève.

Le Fantôme de l'Opéra était un combattant habile, et Grishka recula face à son nouvel adversaire, ce qui permit à Natalia de s'enfuir et de rejoindre enfin les autres. Mais Grishka frappa alors le Fantôme à l'épaule gauche, ce qui lui causa une douleur qui semblait anormalement forte. Grishka voulut alors repartir à la poursuite de Natalia, mais ce fut le jeune homme ressemblant à Danitza qui le mit alors à terre d'un coup de pied. Le Fantôme de l'Opéra lui fit signe de s'écarter, sortit son pistolet et abattit l'homme à terre.

« Merci de votre aide, dit-il au jeune homme. Quel est votre nom ?

– Dimitri Voldaïev. Fidèle soldat de l'armée royale de Bolnarie et au service de la princesse Nastassya Volyanova. Et qui est mon mystérieux allié ?

– Un patriote bolnare comme vous. »

La colère d'Alexandra s'était un peu calmée et Mme Valaska se releva, le visage couvert de bleus, mais ce ne fut que pour se retrouver dans la ligne de tir du Fantôme.

« Je vous déconseille de faire quoi que ce soit contre la princesse, madame. Votre acte serait de toute façon inutile. La révolte en Bolnarie est terminée.

– Quoi ?

– Les principaux meneurs ont été arrêtés, mettant fin à la révolte.

Sa Majesté Nikolaï, dans sa grande magnanimité, n'a prononcé aucune peine de mort lui-même. Ils seront jugés et s'ils sont condamnés, ce sera de manière légitime. À présent, je vous remercierai de bien vouloir vous calmer.

– Je ne me calmerai que quand tous les tyrans seront exécutés ! »

Le jeune homme nommé Dimitri l'assomma d'un coup sec.

« Si Sa Majesté Nikolaï avait été un tyran, vous seriez morte, madame » dit-il tandis que le Fantôme rangeait son pistolet et se retournait vers la délégation de Sainte-Catherine.

« Je vous présente toutes mes excuses pour ce désolant spectacle, monsieur le maire, mesdames et mesdemoiselles, dit-il en les saluant.

– Nous vous devons des remerciements, monsieur, répondit le maire. Ma montre est à vous quand vous le voulez.

– Elle ne sera plus nécessaire, répondit le Fantôme en riant. Ces vols n'ont été commis que pour financer la contre-révolte en Bolnarie, qui n'en a finalement pas eu besoin. Je vous indiquerai où se trouvent les bijoux que j'ai volés, afin que vous puissiez les restituer à votre propriétaire.

– Vous êtes un homme d'honneur, Fantôme de l'Opéra. J'aurais aimé faire votre connaissance dans des circonstances moins agitées, même si à présent elles se calment.

– Oh, mais vous me connaissez déjà, monsieur le maire de Krakynz. »

Le Fantôme empoigna d'une main la corde sur le balcon, et de l'autre retira son masque bigarré et le jeta à terre.

Le maire de Krakynz, les enseignantes et les élèves de Sainte-Catherine étaient au bord de l'évanouissement en voyant le Fantôme de l'Opéra s'élancer et disparaître à nouveau dans les coulisses.

Car tous avaient reconnu Yuri Bomanov.

Épilogue

Les trois jeunes filles se regardaient dans les fauteuils du salon d'hiver de Bellerive, sans oser encore parler.

Natalia, ou plutôt Nastassya puisque c'était sa véritable identité, avait invité Alexandra et Fiodora dès qu'elle avait pu rentrer en Bolnarie. Mais tant de choses s'étaient produites.

En premier lieu la mort de Vera. Ce n'était qu'en rentrant de l'Opéra que Mlle Lounanska s'était décidée à aller voir pourquoi la jeune fille ne mangeait toujours pas les maigres repas qu'on lui apportait, et avait eu la surprise de la découvrir pendue avec ses draps.

Le plus dur était de penser que Vera avait été dans cet état depuis le matin même. Donc, que Fiodora et Alexandra avaient peut-être déversé leur bile sur elle alors qu'elle était en train de nouer les draps autour de son cou, persuadée qu'elle n'avait personne au monde.

Elles avaient ensuite découvert – nouveau choc – qu'elles l'avaient accusée à tort, quand Gertrud avait fini par craquer et avouer qu'elle était la seule responsable de la robe découpée et des marches savonnées. Gertrud avait été renvoyée de Sainte-Catherine après avoir subi le martinet de Mlle Lounanska, mais elle avait semblé moins regretter son départ que Lavinia, qui se trouvait d'un seul coup isolée sans sa complice habituelle.

Fiodora regarda sa cheville bandée dans son soulier, signe encore cuisant des tragiques événements. Elle pouvait désormais marcher avec prudence, mais elle savait que son esprit en garderait la trace plus longtemps que son corps.

Elle s'efforça de ne pas regarder Dimitri qui montait la garde dans le jardin, et qui avait avoué être devenu Danitza pour pouvoir protéger au plus près Nastassya. À présent qu'elle savait que l'objet de sa tendresse était un homme, elle voyait ses sentiments comme les ruines d'un palais illusoire, se demandant si elle allait pouvoir les reconstruire, et sous quelle forme.

Toutes avaient beaucoup grandi pendant ces quelques jours si remplis à Sainte-Catherine. Elles avaient côtoyé de près l'amour et la mort, et elles se sentaient adultes à présent.

Princesses ou non, leur avenir était désormais à écrire.

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue
« Romans »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>